

Institut du Champ freudien

Département de psychanalyse – Université de Paris VIII

# L'a-graphe

## *La forclusion généralisée*

<i>Clinique psychanalytique des psychoses</i>	<i>Clinique psychanalytique des névroses</i>		<i>Problématique du transfert</i>	<i>Les destins sexués du sujet</i>
<i>Formes contemporaines du symptôme</i>	<i>Déclenchement et non-déclenchement dans les psychoses</i>	<i>L'angoisse dans les structures cliniques</i>	<i>Le symptôme dans les structures cliniques</i>	<i>Des identifications</i>
<i>Le traitement psychanalytique</i>	<i>Le surmoi contemporain et ses incidences cliniques</i>		<i>Nouveaux usages des Noms du père</i>	<i>Clinique psychanalytique des délires</i>
<i>La forclusion généralisée</i>	<i>Clinique psychanalytique des dépressions</i>	<i>La question de l'hystérie et la question du père dans la clinique</i>	<i>Névrose et perversion : les fantasmes dans la clinique contemporaine</i>	

Section Clinique de Rennes 2010-2011

## **DIRECTEUR DE PUBLICATION**

JACQUES-ALAIN MILLER

## **COORDINATION DU VOLUME**

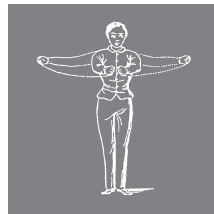
JEAN LUC MONNIER

## **REDACTRICE EN CHEF**

JEANNE JOUCLA

## **ASSISTANTS D'EDITION**

ANNE BEAUME, FREDERIQUE BOUVET, JEAN-YVES CAIRON,  
JEAN-NOËL DONNART, MAÏNA DUCHEMIN, NOEMIE JAN,  
MYRIAM PERRIN, LUCIE PINON, DOMINIQUE TARASSE



## **SECTION CLINIQUE DE RENNES**

### **ASSOCIATION UFORCA**

### **COORDINATION**

ROGER CASSIN, PIERRE-GILLES GUEGUEN, JEAN LUC MONNIER

2, rue Victor Hugo 35000 Rennes

mail : [monnierj@orange.fr](mailto:monnierj@orange.fr)

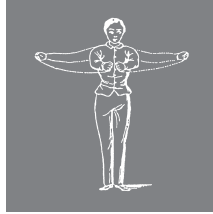
# La forclusion généralisée

## SOMMAIRE

### SÉMINAIRE THÉORIQUE

« Tout le monde délire » <i>Roger Cassin</i> .....	67
R.S.I. et forclusion généralisée <i>Nathalie Charraud</i> .....	75
Quelques préalables logiques à la forclusion généralisée <i>Anne-Marie Le Mercier</i> .....	83
Psychose ordinaire ? <i>Jean Luc Monnier</i> .....	93
La dépression, mal du siècle ? <i>Marcel Eydoux</i> .....	101
À propos de l'Homme aux loups <i>Laurent Ottavi</i> .....	113
Du Président Schreber à James Joyce <i>Pierre-Gilles Guéguen</i> .....	123





# **SÉMINAIRE THÉORIQUE**

**COMMENTAIRES DE TEXTES**



## « Tout le monde délire »

Roger Cassin

Pour cette première séance, je vais m'appuyer sur deux leçons du cours de Jacques-Alain Miller « Ce qui fait insigne », cours pendant lequel il introduit, le 27 mai 1987, la notion de « forclusion généralisée ».

Lors de cette leçon du 27 mai 1987, J.-A. Miller propose de mettre en évidence « Une structure de la forclusion comme à l'opposé de la structure de la communication. »<sup>1</sup>

La notion de communication se réfère ici au début de l'enseignement de Jacques Lacan, c'est-à-dire au moment du rapport de Rome<sup>2</sup>, en 1953. Dans la notion de communication, où le sujet se réfère au discours de l'Autre : « Le langage humain constitue une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée. »<sup>3</sup>

L'exemple que donne Lacan – « Tu es ma femme » – se réfère au discours de l'Autre « enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand d'un "tu es ma femme", un sujet se scelle d'être l'homme du *conjugo* »<sup>4</sup>.

J.-A. Miller reprend le terme de « médium » utilisé par Jacques Lacan dans *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* : « La psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. »<sup>5</sup> Pour Lacan, « il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur »<sup>6</sup>. Cette notation installe l'Autre dans le champ du langage.

Une note de 1966 le situe au-delà de l'intersubjectivité du texte de 1953 où Lacan évoque : « l'allocution du sujet y comporte un allocutaire, autrement dit que le locuteur s'y constitue comme intersubjectivité »<sup>7</sup>. La note de 1966 dit : « Même s'il parle "à la cantonade". Il s'adresse à ce (grand) Autre dont nous avons affermi la théorie depuis. »<sup>8</sup>

### ***La théorie de la communication et de la parole comme médium***

1) Montre que la psychanalyse n'est pas une relation à deux. Le troisième, c'est la parole, la fonction de l'auditeur suscité par la parole, c'est le grand Autre.

---

<sup>1</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 27 mai 1987, inédit. On peut lire une partie de cette leçon dans la revue de l'ACF-VLB, *Cahier* n° 1, automne 1993.

<sup>2</sup> Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>8</sup> *Ibid.*

2) La fonction de la parole comme médium met en évidence la fonction de la reconnaissance, point où culmine la communication : le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre. « Son premier objet est d'être reconnu par l'autre. »<sup>9</sup>

### A - De la reconnaissance à la représentation

Cette fonction hégélienne de la reconnaissance s'efface avec l'axiome de la représentation : le sujet est représenté par un signifiant, pour un autre. Un signifiant a à s'articuler, pas à reconnaître mais ce qui se maintient c'est le « pour un autre ».

« Un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour.

Or la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté »<sup>10</sup>.

C'est ce que Lacan écrit à propos de S (A barré).

Le médium, c'est l'autre signifiant. Pour J.-A. Miller, c'est une sorte de cul-de-sac : « Sans doute le signifiant conduit, il vous conduit même par le bout du nez, mais à rien d'autre qu'à du signifiant. »<sup>11</sup>

### B - Le discours.

La formule définitionnelle du sujet se complète d'un quatrième terme : à  $\mathcal{S}$ ,  $S_1$ ,  $S_2$  s'ajoute petit  $a$  pour constituer le discours. Ce dernier est d'une part construit sur la représentation : les deux termes de la ligne du haut ( $S_1$ ,  $S_2$ ) sont construits sur la relation à l'Autre<sup>12</sup>. Mais en même temps le discours ne comporte qu'un sujet, environné de trois autres termes. L'objet n'est pas présent dans la structure déduite de l'axiome de la parole, celle de la reconnaissance, qui comporte ce qu'il s'agit d'être pour le sujet, et non ce qu'il s'agit d'avoir. Il apparaît dans le Séminaire VIII, *Le transfert* sous la forme de l'*agalma* caché et désiré.

Mais, dans le discours, précise J.-A. Miller, « l'objet  $a$  est conçu non sur le registre de l'avoir mais sur le registre de l'être. L'objet  $a$  n'est pas quelque chose qu'on a, mais quelque chose qu'on est, voire quelque chose qui divise et qui annule l'être du sujet. »<sup>13</sup> Quelque chose d'*extime* : « au cœur du sujet, il n'y a pas seulement un vide, mais dans ce vide même gît quelque chose d'innommable. »<sup>14</sup>

Donc l'objet  $a$  s'inscrit dans la structure de la représentation qui a remplacé la structure de la communication et de la reconnaissance. Le paradoxe est que ce  $a$  désigne quelque chose qui n'est pas représentable, « ce qui, de la jouissance, n'est pas représenté mais ce qui est présent. Et donc, ce qui, de la jouissance, n'est pas médiatisé. » On désigne par petit  $a$  ce qui n'a pas de signifiant.

### *Le phallus*

C'est par rapport à cette définition que le phallus prend sa vraie place « comme ce qui de la jouissance a un signifiant. » Le phallus semble être le médium par excellence de la relation à l'Autre dans l'expérience psychanalytique, la copule par quoi s'accomplirait sexuellement la relation à l'Autre. L'écart de Lacan est d'en faire une fonction qui ne note pas la relation à l'Autre, mais sous les espèces de la castration, le rapport à la jouissance. Du côté homme, dans les formules de la sexualité d'*Encore*, il écrit  $\forall x. \Phi x$  soit, pour tout  $x$  il y a la fonction phallique. Côté

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>10</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

<sup>11</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

<sup>12</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

<sup>13</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

<sup>14</sup> *Ibid.*



femme, pas tout  $x$ ,  $\overline{\forall x}.\Phi_x$  : tout ce qui en est de la jouissance n'a pas le signifiant phallique. Il y a donc opposition de ce qui de la jouissance a un signifiant et de ce qui de la jouissance n'en a pas. Si la fonction phallique est présente pour les deux sexes, il y a côté femme, une jouissance supplémentaire. Cette jouissance supplémentaire, la féminité la dérobe au signifiant phallique. Une femme est « la seule à ce que sa jouissance dépasse, celle qui se fait du coït »<sup>15</sup>.

« La jouissance féminine dépasse celle qui s'obtient dans la relation sexuelle. »

Si une femme veut être reconnue comme la seule, exigence de l'amour, ce que Lacan met en évidence, c'est que même si cette reconnaissance du « Tu es ma femme » est satisfaite, qui serait là fondatrice d'un lien à l'Autre, il n'empêcherait que « qu'y satisfait-on à l'exigence de l'amour, la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil »<sup>16</sup>.

L'amour et son exigence sont du registre de la reconnaissance. Que la femme reste dans la jouissance partenaire de sa solitude indique l'échec de l'amour à la relever de sa solitude. « La jouissance étant de l'un, n'est pas adéquate au registre de l'Autre. »<sup>17</sup> En fait, chacun est partenaire de sa solitude.

Dans la jouissance, il y a deux parts. L'une, qu'on croit rapportée à l'Autre est notée du phallus. L'autre est celle liée aux zones érogènes du corps propre. Le corps a pour partenaire ce qui est hors corps et ça ne suffit pas à fonder un Autre. Le corps de l'Autre est problématique. Si le désir est le désir de l'Autre, Lacan formule que la jouissance du corps de l'Autre reste une question : « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi il n'arrive pas à jouir du corps de la femme ».<sup>18</sup> Il énonce « que le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel [...] La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel »<sup>19</sup>.

### ***Le Père***

Le père civilise la jouissance. Sa fonction est de solutionner la question de la jouissance non phallicisable en excluant la jouissance supplémentaire, en rejetant ce qui n'est pas représenté par le père.

L'opération du père est de ne rien vouloir savoir de ce qui n'est pas représenté par la fonction phallique : « Alors qu'il reste problématique qu'une part de cette jouissance soit phallicisable, l'opération propre du Père, c'est de solutionner la question sur le mode du *Et que ça saute !* »<sup>20</sup>

La fonction de la métaphore paternelle est d'implanter le Nom-du-Père comme Un, mais en tant que « pour un Autre ». L'absence énigmatique de la mère trouve alors un sens de valoir « pour un Autre ».

La signification du phallus qui en est le résultat, traduit l'élaboration de la jouissance que permet le Nom-du-Père. Le père est un signifiant au lieu de l'Autre, le phallus est son signifié et il y a lieu de distinguer l'Autre du langage et l'Autre de la Loi.

### ***La forclusion généralisée***

C'est dans ce contexte que Lacan a exposé la structure de la forclusion.

« Eh bien, » dit J.-A. Miller, « je voudrais au contraire généraliser cette notion de forclusion, c'est-à-dire qu'il faudrait opposer, aussi surprenant que cela puisse paraître, communication et forclusion. La forclusion Lacan l'a mise certes en œuvre à propos de la psychose et du Nom-du-

<sup>15</sup>Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 466.

<sup>16</sup>*Ibid.*

<sup>17</sup>Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

<sup>18</sup>Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1991, p. 15.

<sup>19</sup>*Ibid.*, p. 17.

<sup>20</sup>Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

Père, mais ce n'est là au fond qu'une doctrine de la forclusion restreinte. Il y a place pour une doctrine de la forclusion généralisée<sup>21</sup>.

Éric Laurent avait naguère, rappelle J.-A. Miller, mis en œuvre à propos de la castration une doctrine de la castration restreinte et de la castration généralisée.

L'exemple de Lacan est celui de la femme qui a une hallucination auditive. Elle entend un homme lui dire « Truie ». Le monsieur est l'ami de sa voisine. Celle-ci est décrite comme intrusive, envahissante. La malade est prise dans un délire à deux avec sa mère, et vit cela comme une intrusion de jouissance. L'hallucination de rejet de la jouissance qui fait intrusion.

« Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle [...] La fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole. Car pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, sous forme d'une chaîne brisée »<sup>22</sup>.

L'important est ici le changement de registre du symbolique au réel.

La communication est le rapport du sujet à l'Autre et de l'Autre au sujet. Ici ce serait de dire à cet homme « Tu es un cochon », ce à quoi il aurait éventuellement pu répondre « Truie ». Ici ce qui a lieu, c'est le transfert du symbolique au réel. Il s'agit de rejeter ce qui fait intrusion.

« L'objet indicible, c'est-à-dire qui n'est pas représenté par le signifiant, c'est bien ainsi que l'on entend la forclusion, » dit J.-A. Miller. « La forclusion n'est pas simplement un « il n'y a pas ». Ce n'est pas simplement « il n'y a pas » le Nom-du-Père, la forclusion est un rejet dans le réel. »<sup>23</sup>

J.-A. Miller ajoute que poser qu'il n'y a pas de rapport sexuel, cela a valeur de forclusion ; ça implique un rapport du symbolique au réel. « Ce qui vient à la place du rapport de communication comme rapport du sujet à l'Autre dans le symbolique, c'est la forclusion comme rapport du symbolique au réel. »

Quand le Nom-du-Père est constitué, son effet, la signification du phallus est d'appriivoiser l'intrusion de jouissance.

« Ce que comporte sur le mode généralisé la forclusion, c'est à dire ce qu'implique la fonction  $\Phi_x$ , pas simplement quand il s'agit de la psychose, c'est qu'il y a pour le sujet un sans nom, un indicible. »<sup>24</sup>

J.-A. Miller dit bien « pas simplement s'agissant de la psychose », pour tous, donc !

« Ce rejet de jouissance se produit dans tous les cas. La question est de savoir ce qui l'appriivoise. Ce que nous appelons le symptôme est ce qui accomplit cet appriivoisement ». C'est en quoi la fonction du père est la fonction du symptôme.

La réponse qu'il donne à cette question apparaît dès le Séminaire XXII, R.S.I. et est explicite dans le Séminaire XXIII : c'est le symptôme. « Ce n'est pas que soient rompus le symbolique, l'imaginaire et le réel qui définit la perversion, c'est qu'ils sont déjà distincts, de sorte qu'il faut en supposer un quatrième, qui est en l'occasion le *sinthome*. Je dis qu'il faut supposer tétradique ce qui fait le lien borroméen – que perversion ne veut que dire *version vers le père* – qu'en somme le père est un symptôme, ou un *sinthome*, comme vous voudrez. Poser le lien énigmatique de l'imaginaire, du symbolique et du réel implique ou suppose l'ex-sistence du symptôme. »<sup>25</sup> L'imaginaire le symbolique et le réel séparés les uns des autres peuvent être liés, borroméennement, par le *sinthome*, quatrième. Plus loin, « Le complexe d'Édipe est comme tel un

<sup>21</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

<sup>22</sup> Lacan J., « Une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 535.

<sup>23</sup> Miller J.-A., « Forclusion généralisée », revue de l'ACF-VLB, *Cahier* n° 1, automne 1993, p. 7

<sup>24</sup> Miller J.-A., *ibid.*, p. 7

<sup>25</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 1991, p. 19.

symptôme. C'est en tant que le Nom-du-Père est aussi le Père du Nom que tout se soutient, ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme. »<sup>26</sup>

Le père ne doit pas, dit Lacan, se prendre pour le Père. « Un père n'a le droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect est - vous n'allez pas en croire vos oreilles, perversément orienté, c'est - à - dire fait d'une femme, objet a qui cause son désir.

Mais ce qu'une femme en accueille ainsi n'a rien à voir dans la question, ce dont elle s'occupe, c'est d'autre objet a qui sont les enfants, auprès de qui le père, pourtant, intervient - exceptionnellement dans le bon cas- pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-dire la version qui lui est propre de sa père-version. Père-version, seule garantie de sa version de père, laquelle est la fonction de symptôme... »<sup>27</sup>

« Il ne peut être modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. Peu importe qu'il ait des symptômes s'il y ajoute celui de la père-version paternelle, c'est à dire que la cause en soit une femme, qui lui soit acquise pour lui faire des enfants, et que, de ceci, qu'il le veuille ou pas, il prenne soin paternel.

La normalité n'est pas la vertu paternelle par excellence, mais seulement le juste mi-dire, dit à l'instant, soit le juste non-dit, à condition qu'il ne soit pas cousu de fil blanc, ce non-dit, c'est - à - dire qu'on ne voit pas tout de suite de quoi il s'agit dans ce qu'il ne dit pas - c'est rare. »

Lacan ajoute : « Je vous l'ai dit déjà au passage dans un article sur le Schreber - Rien de pire que le père qui fait la loi sur tout - pas de père éducateur surtout, mais plutôt en retrait sur tous les magistères. »

« Un père, ne doit donc pas être celui qui se prend pour l'Un, c'est à dire celui qui se confond avec l'Autre de la Loi. » L'Autre de la Loi aux yeux de qui nul n'est censé l'ignorer. Le bon père c'est celui qui sait au contraire l'ignorer. En particulier celui qui laisse la mère s'occuper des enfants. »

### ***La femme***

Continuons un peu dans ce Séminaire R.S.I., puisque Lacan va nous parler d'une autre forclusion, celle de La femme - il ne le dit pas comme cela - il dit :

« J'ai été amené à vous parler d'une femme, puisque je vous dit que la femme, ça n'existe pas. »

Sa démonstration est simple. Lacan dit :

« La femme, c'est parfaitement dessinable, puisque c'est toutes les femmes comme on dit. Mais, si les femmes ne sont pas toutes ? Aussi la femme, disons que c'est toutes les femmes, mais alors, c'est un ensemble vide. L'avantage de la théorie des ensembles, n'est-il pas de mettre un peu de sérieux dans l'usage du terme de **tout** ? »

Une femme, la question ne se pose que de l'Autre, c'est à dire de celui pour lequel il y a un ensemble définissable, définissable par ce que j'ai inscrit là au tableau,  $\Phi$ , le phallus. »

« [...] Pour qui est encombré du phallus qu'est-ce qu'une femme ? C'est un symptôme. »

Et « c'est un symptôme, » martèle Lacan, « parce qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre comme tel, qu'il n'y a pas de garant, renconrable dans la jouissance du corps de l'Autre, qui fasse que jouir de l'Autre, ça existe. »<sup>28</sup>

La forclusion généralisée, la forclusion du rapport sexuel, la forclusion de La femme...

### ***Le symptôme***

La forclusion, traduction du terme de *Verwerfung* trouvé dans le commentaire de Freud à propos de l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups, Lacan l'amène comme un exemple d'interférence du symbolique sur le réel. Le 3 juin 1987, J.-A. Miller la met en relation avec la fonction du symptôme, qui est une fonction qui va du symbolique au réel, sans médiation

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>27</sup> Lacan J., Séminaire XXII, inédit, séance du 21 janvier 1975, (revue *Ornicar* n° 3)

<sup>28</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », 1974-1975, version établie par J.-A. Miller.

imaginaire. Pour l'Homme aux loups, la castration n'a pas été inscrite au lieu de l'Autre. C'est dire qu'il ne pourra pas en faire sens, à la différence de ce qui fait retour comme refoulé. La forclusion, c'est que ce qui n'existe pas comme symbole, réapparaît dans le réel, c'est à dire hors sens.

L'effet de signification du Nom-du-Père, c'est la signification du phallus, ce qui permet au sujet d'identifier la cause du désir de la mère : c'est une civilisation de la jouissance.

Lorsque la métaphore du Nom-du-Père n'a pas eu lieu, ce qui surgit, c'est ce qu'on appelle les « phénomènes intuitifs » avec ce que les psychiatres ont appelé « signification énigmatique » « Paradoxe » dit J.-A. Miller « d'un effet de signification qui vaut comme réponse du réel. Avec ce qui le caractérise qui est la certitude de cette signification énigmatique. C'est à partir de cette signification énigmatique que le délire va faire un effort de sens. »<sup>29</sup>

Ce qui réapparaît dans le réel, c'est l'existence d'une jouissance en tant qu'elle est d'abord séparée de tout sens. L'effort du délirant, de Schreiber est de faire sens, de donner sens à cette jouissance.

La définition du symptôme comme effet du symbolique sur le réel met en question le statut du refoulement. Nous définissons avec Lacan la névrose par le refoulement et la psychose par la forclusion. Ça suppose que l'effet du symptôme névrotique serait l'effet du symbolique sur l'imaginaire, alors qu'au niveau du symptôme psychotique, il y a l'effet du symbolique sur le réel, le passage au réel.

« Ce qui fait le dernier enseignement de Lacan, c'est de changer ces coordonnées pour poser que tout symptôme, et non pas seulement le symptôme psychotique, est fait de l'incidence du symbolique sur le réel. Ça comporte par exemple de formuler que tout le monde délire, Lacan l'a dit en même temps. »

La question qui se pose alors touche aux fondements même de la psychanalyse : comment réduire le symptôme par des effets de signification. Est-ce qu'il faut en passer par l'imaginaire ? À intervenir sur l'imaginaire, on aurait des effets sur le réel.

« Lacan cherche des modes d'intervention qui pourrait se passer du sens : l'équivoque, la coupure, la poésie. Il reste que le symptôme comme incidence du symbolique sur le réel, c'est sans doute ce qui persiste comme l'incurable. »

L'acte analytique, celui qui fait que la psychanalyse commence, c'est la mise en fonction d'un sujet supposé savoir. J.-A. Miller à Buenos Aires, en 2008<sup>30</sup> qualifiait cela de *quasi-délirant*. « La psychanalyse se fonde sur la croyance en un déterminisme absolu, généralisé, quasi délirant. Tel est le principal postulat psychanalytique : “ce n'est pas par hasard” [...]. Mettre en marche le sujet supposé savoir, l'enclencher, est une opération dangereuse ». <sup>31</sup> Ce quasi délire doit nous rendre prudent. Il se produit volontiers un véritable délire d'interprétation fondé sur le « ce n'est pas par hasard. »

Nous avons tous des exemples de cette ébauche de délire d'interprétation : tout ce que fait le psychanalyste est interprété ; la page où est ouverte une revue dans la salle d'attente, ça veut dire quelque chose pour l'analysant, c'est intentionnel. L'analyste à l'air soucieux, c'est qu'il est inquiet pour vous. Quand il parle en public, c'est à vous qu'il fait allusion.

J.-A Miller disait que pour que ça devienne « tout à fait pathologique, il faut qu'il se produise chez quelqu'un qui a une vocation pour ça, qui est vraiment doué pour ça »<sup>32</sup>. On entre alors dans le délire d'interprétation, voire la paranoïa franche.

Je donne un exemple de ma clinique : une analysante a ainsi, dès le deuxième rendez-vous, été dans un état interprétatif qui était au bord de la bouffée délirante. Tout ce qui se passait autour

<sup>29</sup>Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*

<sup>30</sup>Miller J.-A., « Jacques-Alain Miller à Buenos Aires, conférence au Teatro Coliseo », *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p. 94-110.

<sup>31</sup>*Ibid.*, p. 97.

<sup>32</sup>*Ibid.*

d'elle dans sa ville, avec ses amis, était de mon fait, tous étaient manipulés par l'analyste pour la tester, la faire réagir. Cette interprétation généralisée s'est arrêtée dès le rendez-vous suivant, après une intervention très directe, et malgré ce début inquiétant, ça ne s'est jamais reproduit. Elle n'était pas douée pour la paranoïa.

C'est parce que l'acte analytique, ça fait prendre sens, ça donne du sens qu'il faut être très prudent et essayer de repérer « les personnes qui ont une tendance à interpréter le sujet supposé savoir comme réel ».<sup>33</sup> Pour la personne dont je vous parlait, après cette épisode, plus rien de ce genre.

Avec les sujets prédisposés à la paranoïa, J.-A. Miller conseillait « d'opérer comme un sujet supposé non savoir, de “faire l'idiot” [...] L'analyste [...] doit être un peu lent, rester un peu en arrière ».<sup>34</sup> Il rappelle que Lacan disait que la psychanalyse était une « paranoïa dirigée »<sup>35</sup>. « Mais tempérée, bien sûr [...] Peut-être y a-t-il dans l'interprétation quelque chose de délirant. [...] sans l'incidence de ce semblant opératoire qu'est le Nom-du-Père, la théorie analytique serait un délire d'interprétation de Freud, Lacan n'a pas hésité à le répéter »<sup>36</sup>.

Tous délirants donc. Mais pas tous psychotiques.

---

<sup>33</sup>*Ibid.*, p. 98.

<sup>34</sup>*Ibid.*

<sup>35</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 109.

<sup>36</sup> Miller J.-A., « Conférence au Teatro Coliseo », *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p. 98.



## R.S.I. et forclusion généralisée

Nathalie Charraud

Le terme de forclusion, *Verwerfung*, désigne qu'un signifiant n'a pas été enregistré, si l'on peut dire, au moment de la formation de la *Bejahung* primordiale. La *Bejahung* pour Freud est ce à partir de quoi pourra se faire la *Verneinung*, la dénégation, par rapport à quelque chose de su par le sujet de l'inconscient. Ce qui est l'opposé de la *Bejahung* est la *Verwerfung*, la forclusion : un signifiant a été rejeté, n'a pas eu accès à cette acceptation de l'enregistrement<sup>1</sup>.

Si à un moment de la vie du sujet, ce signifiant est « appelé »<sup>2</sup>, il y aura un trou, une énigme totale, une perplexité. La forclusion est donc quelque chose de beaucoup plus radicale, comme le dit Freud, que le refoulement dont la dénégation permet le retour du refoulé.

Elle correspond à cette insondable décision d'un être en réponse par exemple à ce qui est imposture paternelle, imposture dans tous les cas car nul ne peut se placer en position de Père symbolique, Père de la Loi : le père le plus problématique est précisément celui qui se prend pour un tel personnage. L'hystérique n'a de cesse de chercher à le déboulonner, l'obsessionnel à attendre qu'il veuille bien mourir ! C'est leurs façons de reconnaître son existence, alors que pour le psychosé, il sera persécuté ou au contraire totalement indifférent face à ce personnage non authentifié.

Ceci correspond au premier paradigme de Lacan concernant la théorie de la psychose : le signifiant du Père, ou encore Nom-du-Père, est forclos pour le sujet, avec toute la phénoménologie repérable comme conséquences de cette forclusion. Durant toute une période, nous avons à repérer le déclenchement d'une psychose en fonction d'un appel au Père auquel le sujet n'avait pu répondre.

### ***Traumatisme généralisé***

Ce manque de signifiant, caractéristique d'une forclusion, peut ne pas être le propre d'un sujet : il y a manque de signifiant dans la langue elle-même, suite à ce que l'on pourrait appeler traumatisme généralisé, que nous partageons tous, celui d'avoir un corps. La psychanalyse a, la première, dégagé le signifiant qui correspondait à la jouissance d'avoir un corps. Le Nom-du-Père qui régule la signification a pour signifié la sexualité, représentée imaginativement par l'organe phallique. Cette conjoncture correspond à la sexualisation de la jouissance du corps. Le phallus est censé faire rapport, médiation entre les sexes, notamment par le truchement des interdits. Il oriente le désir vers ce qui est interdit. On peut rappeler à ce propos le rôle de la reine Victoria qui a pointé le lien de la sexualité et de l'interdit, dans le contexte de l'avènement de la

<sup>1</sup> Jugement d'existence après jugement d'attribution : le signifiant du Nom-du-Père n'a pas été paraphé du jugement d'existence, bien qu'il puisse être pris dans le réseau des signifiants.

<sup>2</sup> Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *Verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. Lacan J., « D'une question préliminaire... », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 577.



psychanalyse. C'est la sexualité qui vient en réponse au mystère de la jouissance : la signification phallique, voire le signifiant phallique, vient comme représentant de la jouissance.

Et pourtant, Lacan souligne que Freud lui-même distingue entre pulsion phallique et pulsion génitale, autrement dit, « pas toute » la sexualité est au service de l'accouplement et de la rencontre avec l'autre sexe. C'est ce que Lacan appelle à un moment la jouissance de l'idiot, au sens de l'idiotisme, c'est-à-dire, quelque chose d'une jouissance privée, prise dans un langage privé, et en tout cas dans un fantasme privé, sans lien à l'autre.

Cependant, cette jouissance prise sous l'enseigne du phallus, cette jouissance phallique est récupérée, organisée d'une façon ou d'une autre par le champ social, Lacan a été amené à la dire « hors-corps », en mettant l'accent sur cette dimension de prise dans le symbolique.

Les névroses elles-mêmes se caractérisent par rapport à la jouissance phallique :

L'hystérie en sexualisant le corps

La névrose obsessionnelle en sexualisant la pensée elle-même.

Ce *traumatisme généralisé* d'avoir un corps et d'être encombré de cette vie et de cette jouissance, mène à l'idée de *forclusion généralisée*, c'est-à-dire à celle d'un manque de signifiant, partagé par tous, pour ce qui concerne une jouissance pas-toute prise dans la jouissance phallique. Le phallus est bien le signifiant de la jouissance, mais il y a une jouissance Autre qui lui échappe, caractérisée par la jouissance féminine.

Lacan, dans le Séminaire XX, envisage les solutions trouvées dans la culture, jusqu'à identifier Dieu à la jouissance féminine, celle qui échappe plus spécialement à cette emprise phallique.

La solution théorique qu'il développe à partir du Séminaire X est une jouissance qui se rapproche des pulsions freudiennes, qui tournent autour de ce vide de signifiant dont la place topologique est écrite : petit *a*. Les objets pulsionnels freudiens, quelque peu accommodés, viennent faire bouchon à ce vide et organisent le trajet de la pulsion qui ne peut qu'en faire le tour.

Mais cette jouissance autre ne se réduit pas à cette jouissance pulsionnelle : Lacan la note jouissance Autre. C'est la jouissance du corps de l'Autre, avec cette limite de la destruction de ce corps, la limite de sa mort.

L'évolution théorique de Lacan est poussée par la clinique contemporaine et par ce que l'on a appelé le déclin du Nom-du-Père, qui s'accompagne du déclin des interdits à l'égard de la sexualité, et donc de l'attrait de la jouissance proprement phallique. D'autres jouissances s'imposent, liées à la montée des objets *a*, qui provoquent des addictions de toutes sortes. Addictions aux drogues dures, ou addiction aux gadgets qui excitent les convoitises du monde contemporain. Aujourd'hui, avec le déclin du Nom-du-Père, la solution phallique à la jouissance est donc mise à mal : il y a dévoilement de la forclusion généralisée avec la question de la jouissance du corps.

C'est dans ce contexte non seulement de déclin du Nom-du-Père, mais aussi de déclin de la solution purement sexuelle de la jouissance, que Lacan développe le nouveau paradigme que représente l'articulation entre le réel, l'imaginaire et le symbolique. Le rapport au corps ne se limite plus en effet à son image au miroir, le corps organique est réel, en même temps que sensible au signifiant comme si une écriture symbolique pouvait s'y réaliser.

Dans le Séminaire R.S.I., Lacan rappelle qu'il avait déjà introduit ces trois instances tout au début de son enseignement, il y en a traces dans « Fonction et champ de la parole et du langage »<sup>3</sup>. À l'époque, il s'agissait de s'appuyer sur les acquis de la linguistique et d'asseoir un nouveau matérialisme, celui de la matière signifiante, avec le signifié du côté de l'imaginaire et le référent qui fondamentalement échappe au symbolique et qui serait du côté du réel.

---

<sup>3</sup> Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 237-322.



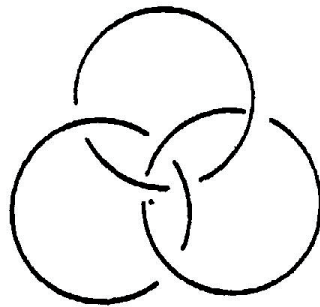
Au moment du Séminaire XXII, R.S.I., après tout le parcours que je vous ai très rapidement résumé qui tend à faire prévaloir le réel du corps plutôt que son image liée au stade du miroir, le point d'Archimède pour la psychanalyse n'est plus le symbolique et le signifiant, mais bien le réel. À la fin du Séminaire XXIII, Lacan déclare d'ailleurs que son *sinthome* à lui, en réponse à celui de Freud qui inventa l'inconscient, était le réel. Mais le réel se caractérisant de son ex-sistence, c'est-à-dire d'être hors signifiant, comment l'attraper ? Si le symbolique se caractérise de faire trou, c'est que bien loin d'attraper le réel, il réussira tout au plus à le trouer, le réel lui-même étant à son tour identifié comme un trou dans le symbolique qui lui fera bord ! Ce qui facilitera les choses, c'est l'imaginaire et ce qu'il apporte de consistance : la consistance imaginaire fera semblant de réel, comme cela est coutumier dans les mathématiques auxquelles Lacan fait souvent appel.

### ***Manipuler les nœuds***

Comment s'articulent pour le sujet de l'inconscient ces trois instances du réel, de l'imaginaire et du symbolique ? Comment repérer la singularité d'un sujet à partir de cette articulation ? Singularité qui ne peut se révéler et advenir qu'après un long parcours de mises au point de ses repérages signifiants au cours d'une analyse.

Comment en parler, du réel de ces trois instances ? Comment l'écrire ?

Non pas en interprétant, si ce n'est par l'équivoque qui demeure hors sens, non pas en maniant des concepts, non pas en multipliant les références, non pas avec la seule aide d'objets topologiques qui privilégient l'imaginaire, mais en manipulant des nœuds, ce qui n'a pas été sans désarçonner l'auditoire de Lacan à l'époque.



Une figuration du nœud borroméen

Le nœud BO montre exactement que les trois instances sont libres deux à deux, et ne prennent fonction qu'avec la troisième qui les noue ensemble, les empêchant d'aller chacune de son côté. Si on coupe un des trois ronds, alors les deux autres ne sont plus noués !

L'intérêt de ce nœud particulier pour Lacan est le désintérêt dont il a été l'objet, aussi bien du côté des mathématiciens alors que c'est clairement un objet mathématisable, que du côté de l'art arabe pourtant amateur de frises mathématiques faites de nœuds : on n'y trouve aucun nœud BO. La raison en est qu'il est particulièrement difficile à imaginer, à dessiner et à théoriser. Depuis l'époque du Séminaire XXII, la théorie des nœuds s'est développée et a même trouvé des applications en physique théorique, la consistance ultime de la matière pourrait répondre à la structure des cordes, comme Lacan le préconisait déjà pour aborder le Réel !

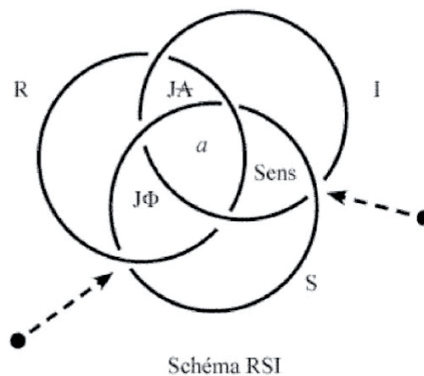
La singularité du sujet se confond dans la psychanalyse avec son symptôme, ou plutôt son sinthome, la solution au nouage toujours déficient : un sujet se définit de l'« erreur » de son nœud et de la solution trouvée pour y remédier, pour que les trois instances ne s'en aillent pas chacune de son côté mais soient articulées de façon à ce que le sens et la signification puissent agir pour lui, qu'il y ait sa place.

C'est ce que Lacan présentera dans le Séminaire XXIII, *Le sinthome*.

Dans le séminaire précédent qui nous intéresse aujourd'hui, Lacan tâtonne, c'est plus encore que dans *Le sinthome*, un *work in progress*. Il fait un certain nombre de commentaires et de remarques concernant le nœud BO que nous ne pouvons tous reprendre ce soir, j'en ai retenu quelques uns.

I

Ils sont trois ronds, l'imaginaire du nœud s'enracine dans l'espace à dimension 3 : il n'y a pas de nœud en dimension 4, ni d'ailleurs en dimension 2 qui est pourtant indispensable pour écrire le nœud dans sa représentation plane. Dans la mise à plat du nœud, se distinguent des pages où Lacan va situer les différentes jouissances<sup>4</sup>.



Il va mettre en série une suite de ternaires :

1 - R (ek-sistence), S (trou), I (consistance), en dualité avec

2 - Sens, J phallique, Jouissance de l'Autre

3 - Inhibition, Symptôme, Angoisse :

Symptôme :  $S \rightarrow R$

Angoisse :  $R \rightarrow J$

Inhibition : corps  $\rightarrow S$

4 - Les trois identifications, le Père ayant la fonction de nomination et d'identifier le sujet en lui donnant un nom.

L'Autre réel est dans le nœud même : si l'on est identifié à l'imaginaire de cet Autre réel, on a l'identification hystérique au désir de l'Autre, identifié à son symbolique, on a l'identification par le trait unaire. Si l'identification se fait au réel de l'Autre réel, on a l'identification du Nom-du-Père, qui a affaire avec l'amour. C'est le Nom-du-Père qui nomme les trois : Réel, Symbolique et Imaginaire.

II

Le nœud est-il un modèle, une métaphore, une référence, un mathème, un détour ?

Une autre solution de modèle par exemple est envisagée : une matrice à double entrée : les objets  $a$  (réels) et les Uns du signifiant (symbolique), qui donnent à leur croisement : le sens (imaginaire).

Le nœud n'est pas un modèle, il est un support, il n'est pas réalité, mais réel, car il échappe à la représentation pour la raison que le corps n'a aucune affinité avec le nœud.

Si le nœud est une métaphore, Lacan interroge la distance maximale entre les termes qui la constituent, et donc du réel en jeu dans ce rapprochement ! La distance entre un Autre réel et le nœud n'est-elle pas trop grande pour supporter la métaphore ?

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 48

Il y a de nombreuses références dans les séminaires de Lacan, mais ici ce serait un terme trop faible. Il s'agit plutôt d'un mathème, c'est-à-dire une écriture qui aide à penser, du fait de sa structure dans l'espace et de la façon dont on peut y situer les différents termes en jeu dans l'expérience analytique. Il sert de support au discours analytique.

### III

Quelle démonstration dans le réel ?

Ici c'est la démonstration liée à la consistance, Lacan parle de consistance réelle. Il s'agit de monstration plutôt que démonstration

La pensée est dépendante de l'espace dans lequel on se situe, contrairement à ce qu'affirmait Descartes qui distinguait substance pensante et substance étendue. Si les Grecs avaient choisi de définir le point de l'espace par le coinçage du nœud, coinçage de trois droites par exemple (et non intersection de deux droites), nous aurions une toute autre façon de penser !

L'inconscient, c'est le réel en tant qu'il est affligé du signifiant. Le signifiant fait trou dans le réel.

Rappelons les différentes étapes de la question du phallus dans l'enseignement de Lacan :

1 - Le Nom-du-Père, et sa forclusion éventuelle, est le signifiant ayant pour signifié la signification phallique, le phallus est imaginaire.

2 - Le phallus lui-même est un signifiant, première ombre portée au Nom-du-Père ! Le phallus est le signifiant de la jouissance<sup>5</sup>.

3 - Pluralisation des Noms-du-Père qui correspondent aux capitonnages multiples de la signification pour un sujet. Importance des religions pour le maintien de ces Noms-du-Père<sup>6</sup>.

4 - Dans le Séminaire XI, Lacan se tourne vers la science pour une approche du réel.

Topologie et mathèmes situent les places du phallus et de l'objet *a*.

5 - Dans les Séminaires XVII et XVIII, la jouissance s'insère dans le signifiant et le savoir. Paroles et savoirs ont pour but et orientation une jouissance.

6 - La jouissance est articulée au réel du non-rapport sexuel dans le Séminaire XX. Le non-rapport sexuel est précisé du fait des deux jouissances, et métaphorisé du paradoxe de Zénon qui mathématise l'inaccessibilité de la rencontre entre les deux sexes. L'accent est mis sur la différenciation de la jouissance phallique, de la jouissance génitale et de la jouissance Autre.

### ***Cas clinique : Madame B.***

Que le Phallus soit réel veut dire qu'en tant que signifiant il serait forclus, ex-sistant.

C'est ce que manifeste certains sujets contemporains du style « no sex », non pas de façon revendicatrice, mais naturelle : ce n'est pas ce qui les préoccupe dans la vie ! Ce n'est pas  $\Phi_0$  qui les situerait du côté de la psychose, mais une position de la libido tournée vers d'autres objets.

Après la période dite de « libération sexuelle », dont le Phallus était le principal héros, on assiste à une certaine déflagration de l'intérêt préférentiellement sexuelle pour d'autres formes de jouissances.

Madame B. vint me voir car elle avait subi de graves difficultés professionnelles, en but à un harcèlement moral de la part de sa directrice, ce qui la fit changer d'institution (elle est éducatrice dans une de ces institutions dans des quartiers difficiles de la région parisienne). Elle n'était pas la seule à avoir à affronter ce problème. Ce fut pire pour une de ses collègues, laquelle entreprit un travail analytique qui semble lui réussir. C'est cette collègue qui lui a donné l'idée d'en faire autant !

<sup>5</sup> Lacan J., « [...] le phallus symbolique, impossible à négativer, signifiant de la jouissance » in « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 823.

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X et livre XI.

Elle est la troisième fille de ses parents, alors que son père désirait un garçon : on ne cessait de raconter que, à sa naissance, apprenant que l'enfant était une fille, le père refusa de la prendre dans ses bras.

À quatorze ans, alors qu'une fois de plus, à table, la mère rappela cette histoire, M<sup>me</sup> B. se leva en pleurant et en déclarant que cela suffisait, qu'elle ne voulait plus entendre cela. Et effectivement, on n'en parla plus.

Elle était « le petit canard boiteux » de la famille, travaillait mal en classe contrairement à ses sœurs aînées, ne supportait pas les contraintes, avait envie d'aller jouer dehors dans la rue avec d'autres enfants alors que cela était défendu, etc. Si bien que, pour la « recadrer », elle passait ses vacances chez ses grands-parents paternels qui étaient très stricts et chez lesquels elle s'ennuyait énormément.

Du côté maternel, le grand-père était parti avec une autre femme et le compte en banque, quand la mère avait dix-neuf ans, si bien que celle-ci a dû renoncer à devenir institutrice pour travailler et aider sa mère. Le grand-père revint quelque temps après ! Mais sa faute, très présente, est racontée avec un mélange d'opprobre et de fascination envers ce personnage qui fit preuve d'une certaine liberté et sut imposer son désir.

L'enfance de M<sup>me</sup> B. est ainsi très structurée, marquée par une peur de perdre l'amour de ses parents en même temps que par une opposition à ce que l'on attend d'elle. Il est décidé qu'elle ne pourra jamais faire d'études. Sa première revanche sera d'aller jusqu'à faire un DEA de sociologie. Elle pourra souligner dans l'analyse la contradiction dans laquelle elle se trouvait.

Un drame va rompre le train de vie de son enfance décrit comme fort monotone : un accident de voiture, au mois de février de ses quatorze ans et demi. La voiture en face, avec ses pneus lisses sur une route mouillée, percute leur voiture. Le père est tué sur le coup, sa mère et elle-même sont grièvement blessées. Les sœurs n'étaient pas présentes, l'aînée se maria en juin comme prévu et l'autre poursuivra ses brillantes études à l'université. Elle est désormais seule avec sa mère et passe six mois en rééducation. Elle peut reprendre le lycée à la rentrée suivante, mais se sent différente, parle encore moins qu'avant, et surtout elle ne veut pas parler de l'accident, elle ne veut pas qu'on la plaigne.

Désormais, c'est elle qui s'occupe de sa mère, elle se plaît dans cette position, par rivalité avec sa sœur aînée qui était la préférée de sa mère, précise-t-elle.

Jusqu'à ce que l'accident soit évoqué et travaillé dans l'analyse, elle n'en avait parlé avec personne. Peu de temps après avoir imposé dans les repas de famille un point d'arrêt au récit qui la morfondait au sujet du moment de sa naissance, l'accident dans la réalité lui enlève son père et la charge du soin de sa mère.

Les années d'analyse dénouent sa parole très réticente durant de longs mois où elle était presque mutique et elles lui ont donné peu à peu le désir de se socialiser et de se faire des amis. Les séances extrêmement courtes du début ont souligné le contraste avec tout « harcèlement » qui était sa plainte initiale. Sa parole peu à peu s'en trouve facilitée, avec des effets dans son travail et elle arrive plusieurs fois triomphante en séance, car elle obtient des promotions et on lui propose même de donner des cours de formation à des plus jeunes.

L'annonce de la fin de sa cure, à la dernière rentrée, est l'effet d'une contingence : la mise en maison de retraite de sa mère, près de chez elle. Elle a passé l'été en compagnie de ses sœurs à vider la maison, elles se sont beaucoup amusées et, oh bonheur ! ses sœurs se sont montrées admiratives de son parcours, comme si elles se disaient, « Eh bien notre petite sœur finalement a aussi bien réussi que nous ! »

Elle est enfin reconnue dans ce qu'elle appelle le « clan des femmes de sa famille », c'était son désir le plus cher. La petite souris grise s'habille désormais avec des couleurs vives, mais toujours de bon goût : ses grands-parents si rigoristes s'avèrent en fait avoir été couturiers, ils recevaient les bourgeoises du coin pour leur faire des robes sur mesure, nulle doute que l'autre femme,

essentiellement incarnée par sa sœur aînée, n'ait trouvé de multiples figures auxquelles elle put s'identifier, les hommes ne l'attirant éventuellement que s'ils étaient « doux et respectueux ».

La question du phallus demeure plus que refoulée, elle se manifeste dans le réel avec les « jeunes de banlieue », leur violence, ainsi que dans ce qu'elle considère comme de la désinvolture de la part de ses collègues masculins, dont elle dépend pour la protéger des jeunes en question ! À ce monde essentiellement masculin, elle préfère nettement celui féminin du « clan » de sa famille, au point de considérer que l'analyse est finie, maintenant qu'elle est acceptée dans ce clan. Sa solution au non-rapport sexuel a été, consécutivement au traumatisme de l'accident de voiture, de cliver le monde en deux. Elle n'est pas sans être présente dans celui des hommes et de sa violence, dans une position difficile dont elle peut à tout moment physiquement être éjectée. Le monde des femmes de la famille était celui où elle rêvait d'entrer et d'y être acceptée, la stratégie qu'elle mit en œuvre pour cela, autour de la prise en charge de sa mère vieillissante, ayant réussi, elle estime son analyse terminée !

Elle pourra revenir, lui ai-je dit, si elle veut en savoir un peu plus sur ce qui la mène dans cette histoire.

Comment s'organise la jouissance de cette femme « no sex » ? Elle n'est tournée vers aucune des addictions contemporaines. Tout se passe comme si le temps s'était arrêté au moment de la mort de son père et de l'accident de voiture, à son adolescence qui suivait une enfance décrite comme morne et triste, où les grands-parents paternels ont une place centrale. Décrits comme « rigides », ils représentent un point de fixation autour duquel tourne et virevolte la série des clientes de leur boutique de couture. La jouissance de cette femme solitaire semble essentiellement narcissique, assouvie par le truchement du désir de reconnaissance par la gente féminine, ses nouveaux amis masculins sont choisis comme ne venant pas faire effraction à cette position, étant, pour les plus proches, homosexuels.



# Quelques préalables logiques à la forclusion généralisée

Anne-Marie Le Mercier

La notion de forclusion généralisée est initiée par Jacques-Alain Miller en 1987 dans son cours « Ce qui fait insigne ». On trouve, dans la partie logique de l'enseignement de Lacan, des éléments qui préparent à la forclusion généralisée, dans le sens où la logique trouve avec le réel sa limite. Lacan insiste sur ce qui, de la jouissance, est impossible à inscrire dans un discours. Plus tard, il laissera la logique pour la topologie des nœuds – mais ceci n'invalidera pas son élaboration logique sur le « pas de rapport sexuel ».

Je propose d'explicitier quelques points de l'argument donné à notre séminaire théorique de l'année à la section clinique de Rennes, sur la forclusion généralisée :

- « Le réel est pour tous forclos. Le rapport sexuel est forclos. »
- « Le Nom du père, parce que l'Autre n'existe pas, n'est pas une garantie, c'est un prédicat. »
- « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre »
- « Le tout dernier enseignement de Lacan doit nous amener à considérer le *pas-tout* dans la clinique des névroses ou des perversions : toute la jouissance n'~~est~~ est pas soumise à la castration. Un reste de jouissance y échappe ».

## ***Réévaluation du symbolique au regard du réel***

Tous ces éléments sont solidaires les uns des autres et résultent d'une élaboration qui amène Lacan à réévaluer le statut du symbolique au regard du réel. Je voudrais repérer quelques étapes de cette élaboration logique.

En 1977-1978, dans « Le moment de conclure », peu avant « À Vincennes », Lacan insiste sur l'inadéquation des mots aux choses et sur le fait que « le langage est un mauvais outil, c'est pourquoi nous n'avons aucune idée du réel. »<sup>1</sup> Autrement dit, le langage ne nous permet pas d'accéder au réel, une part reste forclosée, ne peut être nommée, désignée par un signifiant; nous pouvons seulement l'approcher par la pulsion et le symptôme.

Dans son apport sur la forclusion généralisée<sup>2</sup>, J.-A. Miller note, à la suite de Lacan, qu'une part de la jouissance n'est pas phallicisable, ce qui s'écrit  $\overline{\forall X}.\Phi X$ . Ceci est particulièrement vrai pour la

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 15 novembre 1977 et du 10 octobre 1978, inédit.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « Forclusion généralisée », Revue de l'ACF-VLB, *Cahier* n° 1, automne 1993, p. 4-8. On peut aussi se reporter au cours de Jacques Alain Miller, « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, séance du 27 mai 1987, inédit.



jouissance féminine qui ne s'inscrit pas toute sous le régime de la limite phallique, et donc sous le régime du père, en quoi le côté femme est plus proche du réel que le côté masculin de la sexualité.

La formule  $\overline{\forall x}.\Phi x$ . permet à J.-A. Miller de souligner que, dans le rapport du symbolique au réel, il y a une forclusion. Cette forclusion désigne une limite quant à ce qui pourrait logiquement s'écrire d'un rapport entre les sexes. Ce rapport ne peut pas s'écrire parce que la jouissance sexuelle ne peut jamais être absolue, comme le dit Lacan dans « Le savoir du psychanalyste »<sup>3</sup> : « Elle est vouée à ces différentes formes d'échec que constituent la castration pour la jouissance masculine, la division pour ce qu'il en est de la jouissance féminine, et [que] d'autre part ce à quoi la jouissance mène n'a strictement rien à voir avec la copulation, pour autant que celle-ci est, disons, le mode usuel – ça changera – par où se fait dans l'espèce de l'être parlant, la reproduction. »

Mais on peut dire aussi que la jouissance n'est pas toute phallicisable parce que pour tous *lalangue*<sup>4</sup> ne se résorbe pas totalement dans la langue civilisée, c'est-à-dire qu'il y a des signifiants qui ne représentent pas le sujet pour un autre signifiant et qui restent hors sens, hors adresse, intiment liés à la prise de la langue sur le corps, et donc à l'objet de la pulsion. Autrement dit, pour chacun il y a des signifiants que le Nom-du-père n'a pas colonisés.

Alors, quelle voie reste-t-il pour la jouissance au vu de l'échec évoqué ? Il reste l'objet, dont Lacan dit qu'il n'a rien à voir avec le sens ni avec la raison, l'objet en tant qu'il est objet de la pulsion, et sa prise dans le symptôme, ce qui s'écrit :  $\Sigma (S_1, a)$ . C'est le symptôme qui permet d'apprivoiser la jouissance dans ce qu'elle a d'indicible, dit J.-A. Miller dans son cours « Ce qui fait insigne ». Cette orientation lacanienne nous invite à aborder les cas par la pulsion, le symptôme et l'équivoque, plutôt que par le sens et le déchiffrement. Dans la psychose, le symptôme répercute l'objet dans le réel, dit J.-A. Miller, par exemple sous forme de la voix qui se met à injurier. On pourrait dire que dans la névrose le symptôme établit une connexion entre ce qui, de la jouissance, peut trouver un signifiant et ce qui n'est pas nommable, l'objet, la lettre. Quelque chose s'écrit, qui ne peut pas se dire. Ce que J.-A. Miller désigne pour tout symptôme, psychotique ou névrotique, comme incidence du symbolique dans le réel, autre nom de l'ex-sistence, un effet du symbolique dans le réel<sup>5</sup>.

Sans doute n'est-ce pas un hasard si J.-A. Miller promeut la forclusion généralisée à une époque où l'objet prend le pas sur le sens et sur l'idéal, ce qui se dessinait déjà à l'époque du dernier enseignement de Lacan lorsque celui-ci parlait des *latbouses* dans les sillons de l'aléosphère<sup>6</sup>. La civilisation oblige la psychanalyse à aborder le sujet avec sa langue, celle d'un style de vie et aussi avec sa lalangue, plus que par une plainte sur une non-conformité à la norme phallique.

### ***Le pas tout***

D'où vient le *pas tout* dans l'enseignement de Lacan ? Il découle de son élaboration à partir de la logique et de l'écriture mathématique. En 1975 dans « Peut-être à Vincennes »<sup>7</sup> il pose la logique comme « science du réel pour permettre l'accès du mode de l'impossible », ce qui, dit-il, se rencontre dans la logique mathématique.

Dans le Séminaire XVIII, Lacan nous invite à être particulièrement attentifs à la logique en tant qu'elle vise à vérifier ce qui peut s'écrire, atteignant la limite de ce qui peut logiquement se soutenir d'un discours. Le *pas-tout* fait partie d'une réélaboration logique du statut de l'inconscient et de l'Autre, entre le Séminaire XVI et le Séminaire XX.

Le *pas-tout*, tel que Lacan le manie, permet d'appréhender le champ sexuel à partir d'une autre logique que celle du vrai ou faux, celle du *il y a* ou *il n'y a pas*, car le *pas-tout* n'est pas la même négation que le *il n'y a pas*.

<sup>3</sup> Lacan J., « Le savoir du psychanalyste », Entretiens de Sainte-Anne, 1971-72, inédit.

<sup>4</sup> Néologisme forgé par Lacan le 4 novembre 1971, dans *Le savoir du psychanalyste*

<sup>5</sup> Miller J.-A., *Ce qui fait insigne*, op. cit., leçon du 3 juin 1987.

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2005, p. 53

<sup>7</sup> Lacan J., « Peut-être à Vincennes », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 314



C'est à dire que Lacan va déplacer la logique du vrai et du faux, logique des propositions vers la logique de l'universel et du particulier. On peut déjà saisir ici que ce *pas-tout* ouvre sur un réel qui *existe* au sens, et qui n'est pas identique au *il n'y a pas* de la forclusion psychotique quant au Nom-du-Père et à la signification phallique. Ici, c'est le signifiant sexuel qui est forclos, et c'est la fonction phallique qui fait suppléance.

***Le signifiant sexuel est forclos, et le phallus désigne ce point***

Le Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, ne traite pas précisément du *pas-tout*, mais Lacan y insiste sur la nécessité du recours à la logique pour formaliser l'impossible et l'inconsistance de l'Autre. Dès le début Lacan travaille sur le paradoxe de Russell pour indiquer que jamais nous ne pouvons saisir ensemble tous les signifiants. On connaît l'exemple du catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Ce catalogue appartient-il lui-même à l'ensemble ? Lacan en déduit<sup>8</sup> « Que le grand A comme tel ait en lui cette faille qui tient à ce qu'on ne puisse savoir ce qu'il contient, si ce n'est son propre signifiant, voilà la question décisive où se pointe ce qu'il en est de la faille du savoir. » Ce qui débouche sur le manque de garantie puisque le lieu de la vérité est troué.

Dans le chapitre VI, intitulé « Vers une pratique logicienne en psychanalyse », Lacan souligne l'intérêt du formalisme mathématique qui mène au langage appelé logique mathématique, langage qui doit être sans équivoque et qui doit être pure écriture et non interprétation. Dans un premier temps ce langage a permis d'espérer un discours consistant ce qu'explique Lacan : « La consistance d'un système veut dire que quand vous y énoncez une proposition, vous pouvez dire oui ou non, *celle-ci est recevable, est un théorème*, comme on dit, ou bien *celle-ci ne l'est pas, c'est sa négation qui l'est*, si l'on croit devoir prendre la peine de faire théorème de tout ce qui peut s'y poser comme négatif »<sup>9</sup>. Lacan évoque ensuite Gödel grâce à qui l'incomplétude comme limite de ce système a pu être démontrée : en arithmétique il y a des énoncés qui sont vrais mais ne peuvent pas être démontrés. Autrement dit, pas tout ce qui est vrai en arithmétique est démontrable par le savoir de l'arithmétique. C'est là le premier temps du théorème de Gödel sur l'inconsistance, le second temps étant que « Non seulement le système arithmétique ne peut lui-même assurer sa consistance qu'à en constituer son incomplétude, mais dans l'hypothèse, même fondée, de sa consistance, il ne peut pas démontrer cette consistance à l'intérieur de lui-même »<sup>10</sup>. Au fond cela peut se traduire par « il n'y a pas de métalangage », et « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Déjà en 1967 dans « Place, origine et fin de mon enseignement »<sup>11</sup> Lacan note à propos du religieux qu'il met Dieu à la place de l'Autre qui n'existe pas.

Un peu plus loin, dans le Séminaire XVI, Lacan nous donne l'incidence de ce recours à la logique mathématique sur sa doctrine :  $S(\bar{A})$  signifiant que A est barré : « Ce champ de l'Autre n'assure pas, n'assure à aucun endroit, à aucun degré, la consistance du discours qui s'y articule, en aucun cas, même le plus sûr apparemment. »<sup>12</sup> Lacan traite du pari de Pascal pour en déduire : « On peut substituer au choix à faire sur le sujet de l'existence de Dieu un autre choix qui, aussi bien en remplirait la fonction, mais en changerait totalement le sens. »<sup>13</sup> Et le choix qu'il propose c'est le pari sur le Réel comme point de butée au savoir : « Quelque chose d'indicible et qui ou bien est ou bien n'est pas. Autrement dit quelque chose qui relève du pile ou face. À la place de Dieu comme Nom-du-Père il y a le réel absolu évoqué voire invoqué par le « pile ou face » qui interroge ce qui fait tenir

<sup>8</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *d'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2005, p. 59.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>11</sup> Lacan J., « Place, origine et fin de mon enseignement », *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 53.

<sup>12</sup> Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 102.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 170.

un système signifiant<sup>14</sup>. C'est la question de la science, c'est le pari de la psychanalyse : comment faire tenir ensemble le signifiant et le réel absolu ?

Lacan donnera plus tard une formule logique à ce réel absolu qui fait tenir l'ensemble, il l'écrira  $\exists x.\overline{\Phi x}$  formule nécessaire à désigner le père réel, le point d'absolu de la jouissance, d'où peut se formuler la castration et se constituer l'ensemble du système logifié par  $\forall x.\Phi x$ . Plus loin il ajoute « qu'il y a un trou dans le savoir, qu'il y a quelque part un endroit où nous ne sommes pas foutus de mettre le signifiant qu'il faut pour que tout le reste tienne. »<sup>15</sup> Et ce qui manque, dit-il, c'est le signifiant sexuel. À la place du signifiant sexuel il y a l'objet *a* comme trou. Le signifiant sexuel qui manque c'est celui qui donnerait à chacun la garantie d'un code de la jouissance pour faire un avec l'Autre. Or celui-ci n'existe pas parce qu'une part des sujets parlants n'est pas totalement régie par l'universel, ce que Lacan note p. 227 en indiquant que *La* femme est aussi refoulée pour la femme que pour l'homme. On ne sait pas ce qu'elle est et quand on tente de définir ce qu'elle est on le fait par ce qu'elle n'a pas. Et donc il va interroger le statut logique de cette double négation qui porte sur la femme<sup>16</sup>.

L'Autre est donc inconsistant et l'une des conséquences est que le statut du *tous* de l'universel s'en trouve interrogé en raison du *pas-tout* dont s'instaure l'impossibilité d'écrire La Femme et le rapport sexuel. « La traduction logique du *tous* se montre fort précaire pour peu que nous ayons l'ordre d'exigence que nécessite la théorie des quantificateurs en logique »<sup>17</sup>. S'en déduit que le point-origine du savoir est structurellement, dit Lacan, le point d'un savoir défaillant. C'est là où le désir naît, désir inconscient dans sa structure. Et Lacan pousse la conséquence logique de ce propos : « Observez que, si ceci doit être pris en toute rigueur, de cette place il n'y a rien à dire qui ait sens. Elle est créée par un *ça ne veut rien dire*. C'est l'endroit où ce *ça ne veut rien dire* commande un *ça veut dire* de remplacement. »<sup>18</sup>

Ceci est important car nous sommes dans une époque où l'on veut croire à l'universel, et au vrai, ce qui a pour conséquence le rejet du désir et du sujet de l'inconscient.

Suivons encore Lacan dans « Le savoir du psychanalyste » : « Ce qui distingue le discours du capitaliste est ceci : la *Verwerfung*, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence. Le rejet de quoi ? De la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appelons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. »<sup>19</sup>

### **Le phallus**

À cet endroit du *point origine* du savoir, Lacan place le mythe freudien de *Totem et tabou* (et aussi le mythe d'Edipe) qui viennent là où il y a pour tout sujet forclusion de la jouissance sexuelle. On retrouve cela p. 321 du Séminaire XVI où il explique que le phallus ne représente pas le sujet mais la jouissance sexuelle en tant qu'absolue. Il n'y a pas de sujet de la jouissance sexuelle dit-il : « Le phallus est le signifiant hors système, et pour tout dire le signifiant conventionnel à désigner ce qui est, de la jouissance sexuelle radicalement forclos. Si j'ai parlé à juste titre de forclusion pour désigner certains effets de la relation symbolique, c'est ici qu'il faut désigner le point où elle n'est pas révisable. J'ai ajouté que tout ce qui est refoulé dans le symbolique reparait dans le réel, et c'est bien en quoi la jouissance est tout à fait réelle, car dans le système du sujet elle n'est nulle part symbolisée, ni non plus symbolisable. D'où la nécessité du mythe que l'on trouve énoncé par Freud [...] »

<sup>14</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, séance du 1-03-2006, inédit.

<sup>15</sup> Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 272.

<sup>16</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 3 juin 1987, inédit.

<sup>17</sup> Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 272.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 274

<sup>19</sup> Lacan J., « Le savoir du psychanalyste », conférence du 6 janvier 1972.

C'est le mythe du père primordial situé à la place de la jouissance absolue qui s'écrira plus tard :  $\exists X. \overline{\Phi X}$ . Mais dans l'élaboration de Lacan, ce qui vient à cette place où le « ça ne veut rien dire » commande un dire de remplacement, c'est la consistance du fantasme. Lacan l'annonce dès la page 23 de ce séminaire : « Le rapport du sujet et de l'objet prend de ce fait consistance en  $\mathcal{S} \diamond a$ , où se produit quelque chose qui n'est plus ni sujet ni objet, mais qui s'appelle fantasme. » Autrement dit, le phallus – qui ne parle pas, qui ne veut rien dire – commande le fantasme.

Dans la dernière partie de ce séminaire on retiendra le point suivant utile pour la suite : « L'Autre au sens où nous l'introduisons pourvu de ce A majuscule, prend valeur notoire non pas d'être l'Autre entre tous, ni non plus d'être le seul, mais seulement de ceci qu'il pourrait à sa place n'y avoir qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme l'Autre. »<sup>20</sup> Et plus loin : « Je n'ai pas dit que l'Autre ne sait pas [...] J'ai dit que l'Autre sait comme il est évident, puisque c'est la place de l'inconscient. Seulement il n'est pas un sujet. »<sup>21</sup>

Comme l'indique J.-A. Miller dans son cours « Illuminations profanes »<sup>22</sup> cet ensemble vide est, dans ce séminaire, à la fois l'écriture de A et l'écriture de a, où A est en-forme de a qui le troue. « Le petit a quand il est désigné comme structure topologique et comme consistance logique a la substance du trou et c'est ensuite des pièces détachées du corps qui viennent se mouler sur cette absence ». Ceci donne les diverses variantes de l'objet : oral, anal, regard, voix, rien...

Relevons trois points du Séminaire XVI intéressant la question que nous traitons :

- Lacan y dégonfle la supposée consistance de l'Autre et donne plutôt consistance à l'objet et au fantasme là où il y a un trou.
- Le phallus vient désigner la jouissance sexuelle en tant qu'elle est forclosée à tout sujet. Plus tard Lacan dira que le phallus n'est pas le manque de signifiant mais qu'il est ce qui fait obstacle au rapport sexuel.
- La jouissance de la femme est énigmatique.

À la page 327 du même séminaire, Lacan parle du sujet comme surgi d'un rapport indicible à la jouissance. Ceci indique, comme le commente J.-A. Miller<sup>23</sup> que le traumatisme est là au sens d'un *troumatisme*, il n'y a pas de sujet de la jouissance et en ce point là le sujet est trou. Plus loin, page 346, Lacan pose qu'il n'y a pas de rapport sexuel au sens où il n'y a pas de rapport logiquement inscriptible entre la Chose freudienne, jouissance qui est asexuée, et le vivant qui, habitant le langage, spécifie le signe du mâle et celui de la femelle.

### ***Pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire***

Dans le Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan développe la logique qui sous-tend le *pas de rapport sexuel* en insistant sur le lien entre la logique et l'écrit. Lorsque l'on dit « pas de rapport sexuel » il faut ajouter « qui puisse s'écrire ».

Le Séminaire débute sur ce point fondamental que le discours est semblant. De plus, la vérité n'est pas le contraire du semblant, elle lui est corrélative dans la mesure où elle ne peut qu'être mi-dite. Alors qu'est-ce que le réel ? Lacan indique<sup>24</sup> que pour tenter d'appréhender le lien entre discours, en tant qu'il est semblant, et réel, il faut s'intéresser à la fonction et à la variable, ce qui met en jeu la lettre. Et il ajoute « L'articulation, j'entends algébrique du semblant – et comme tel il ne s'agit que de lettres – et ses effets, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui est réel. Ce qui est réel c'est ce qui fait trou dans ce semblant, dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique. »<sup>25</sup> Le discours scientifique bute sur l'impossible, soit le réel ; ce qui en tient lieu dans la

<sup>20</sup> Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 358.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>22</sup> Miller J.-A., *Illuminations profanes*, cours du 22-02-2006.

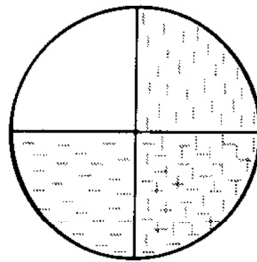
<sup>23</sup> Miller J.-A., *Illuminations profanes*, 17-05-2006.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 27.

psychanalyse, c'est le fantasme, dont il faut éprouver les limites, la structure, la fonction. Dans le discours analytique dit Lacan le fantasme est interrogé pour pouvoir prendre son statut au regard de l'impossible.

Lacan revient aussi sur le fait que le mythe d'Œdipe qu'il unit, voire assimile, au mythe de Totem et Tabou, est nécessaire à désigner le réel comme impossible<sup>26</sup>. Le réel s'incarne, dit-il de la jouissance sexuelle comme impossible « puisque ce que l'Œdipe désigne c'est l'être mythique dont la jouissance, sa jouissance à lui serait celle de quoi ? de toutes les femmes ». Or plus loin il se sert de la logique de Peirce pour noter que « toutes les femmes » ça n'existe pas. Il se demande alors pourquoi ce mythe se maintient dans le discours analytique. « Si le schéma de Peirce, Charles Sanders a un intérêt, c'est de montrer que définir que *tout x est y*, que tout quelque chose est pourvu de tel attribut est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun x. » Ainsi on peut écrire *tout trait est vertical* du quart dans lequel ne figure aucun trait.



*Le schéma de Peirce*

Et Lacan en conclut : « Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que *toutes les femmes* il n'y en a pas. » Il n'y a pas d'universel de la femme, donc on ne peut pas écrire La femme. Mais ceci vient aussi bien interroger le statut logique du père de la horde, puisqu'il est censé jouir de toutes les femmes : si la jouissance de toutes les femmes est ce qu'il n'y a pas, pourquoi cette fonction ? C'est dans le Séminaire *...ou pire* que Lacan y répondra :  $\exists x. \overline{\Phi x}$  apparaîtra dans sa fonction nécessaire de point logique d'où s'énonce la fonction phallique. C'est là que l'on peut saisir qu'il s'agit de signifiant et pas de biologie dans le rapport entre les sexes, le phallus ne départage pas le mâle et la femelle mais l'être et l'avoir, relation qui se substitue au pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire. Le phallus ne lie pas l'homme et la femme il ne fait pas médium entre eux, il répartit leurs modalités de jouissance, il renvoie chacun à son mode de jouissance propre et il révèle l'incompatibilité de l'être et de l'avoir. Dans le séminaire XX il dira que le phallus est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme.

Pour saisir comment s'est construite cette logique des quanteurs de la sexuation, revenons au séminaire XVIII p. 110.

Lacan revient sur la logique aristotélicienne des propositions qu'il a évoquée plus haut avec le quadrant de Peirce.

U. A Tout trait est vertical <i>essence</i>	U. N Pas de trait <i>Ne remet pas en cause l'U.A</i>
P.A Quelques traits sont verticaux	P.N Des traits ne sont pas verticaux (pas tous) <i>Seule contradiction contre l'essence</i>

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 33

L'axe de discrimination logique est entre l'universelle affirmative et la particulière négative. Dans son souci de vérification de l'impossible, Lacan transpose cette logique à la logique mathématique grâce aux quanteurs de De Morgan et de Boole. Il fera ensuite apparaître qu'il y a quelque chose qui, dans cette logique, ne peut pas s'écrire.

L'universelle affirmative,  $\forall x.Fx$  s'énonce : on peut dire de tout x qu'il satisfait à ce qui est écrit Fx.

La particulière affirmative,  $\exists x.Fx$ , il y a de l'inscriptible, il y a des x que l'on peut faire fonctionner dans le Fx.

Mais pour la négative, en logique arithmétique on ne peut pas écrire  $\overline{\forall x.Fx}$ . On écrit  $\forall x.\overline{Fx}$  mais en sachant que ceci pose problème : « le clivage consiste à s'apercevoir de la non valeur de l'universelle négative<sup>27</sup> puisque là de quelque x que vous parliez, il ne faut pas écrire Fx. » De même pour la particulière négative on ne peut pas écrire le x, il n'est pas inscriptible.

$\forall x.Fx$  $\exists x.Fx$	$\forall x.\overline{Fx}$ (Fonction qu'on ne peut pas écrire puisqu'elle est niée. On ne peut pas écrire : <i>il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui fonde le rapport sexuel</i> ) $\exists x.\overline{Fx}$ (On n'écrit pas x puisque la fonction ne peut logiquement être écrite)
--------------------------------------	---

Du coup la ligne de partage logique ne se fait plus entre universelles et particulières comme dans la logique aristotélicienne mais entre affirmative et négative. Et Lacan indique que « c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel. La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction F(x) à partir du moment où la fonction F(x) est elle-même à ne pas écrire. Cette fonction est illisible.

Lacan va à partir de là faire porter la négation non pas sur les conséquences du dire mais sur le dire, et c'est ce qui va l'amener à inventer son propre répartitoire logique de la sexualité.

Il va reprendre ceci quinze jours plus tard en initiant ses quanteurs de la sexualité qui poursuivront leur trajectoire dans les séminaires XIX et XX. Il revient sans cesse sur le fait que le rapport sexuel est rejeté du symbolique, n'y est pas inscriptible, en tant que ne peut pas s'inscrire logiquement une fonction qui situerait ce que c'est d'être homme et femme. Donc il garde l'idée des quanteurs mais il quitte la perspective vrai ou faux, et introduit une autre modalité de négation.

Il fabrique une nouvelle écriture en déplaçant la barre de la négation : elle était dans la logique mathématique posée sur la fonction qui dès lors ne pouvait pas s'écrire. Ici il place la barre de la négation sur le quantificateur universel  $\forall$  et sur le quantificateur existentiel  $\exists$ . Nier l'existence, c'est forclusif, nier l'universalité c'est discordantiel, dit-il.

La particulière se pose de ce qu'« il n'existe pas un » qui ne satisfasse pas à la fonction  $\Phi x$ , ce qui est forclusif, l'universelle se pose d'un « ce n'est pas de tout x » que la fonction phallique puisse s'inscrire. Ainsi apparaît l'écriture des deux modes de négation propres à la position féminine.

Dans « L'étourdit » en juillet 1972 il commente cette opération d'écriture : « De deux modes dépend que le sujet ici se propose d'être dit femme »<sup>28</sup>. Les voici :

$$\overline{\exists x}.\overline{\Phi x} \text{ et } \overline{\forall x}.\overline{\Phi x}$$

Leur inscription n'est pas d'usage en mathématique. Nier, comme la barre mise au-dessus du quanteur le marque, nier qu'*existe un* ne se fait pas, encore moins que *pour tout se pourspastoute*.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 111. C'est nous qui soulignons.

<sup>28</sup> Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 465



C'est là pourtant que se livre le sens du dire, de ce que, s'y conjuguant le *nyania* qui bruit des sexes, en compagnie, il supplée à ce qu'entre eux rapport nyait pas. » Le sens de ces quanteurs est, dit Lacan « que pour s'introduire comme moitié à dire des femmes, le sujet se détermine de ce que, n'existant pas de suspens à la fonction phallique, tout puisse ici s'en dire, même à provenir du sans raison. Mais c'est d'un tout d'hors univers, lequel se lit tout de go comme *pastout*. » Ceci veut dire qu'il n'y a pas, côté femme, d'exception qui ferme l'ensemble permettant d'énoncer une universelle qui ferait loi ; il y a de l'illimité, mais c'est un illimité qui n'est pas pour autant universel, c'est à dire qui n'est pas pris dans une loi, et qui reste hors signifiant, on peut tout en dire « même à provenir du sans raison »... donc du réel.

Dans « Le savoir du psychanalyste » Lacan précise que le côté femme n'est pas la négation du côté homme et inversement, mais que plutôt l'un des côtés est obstacle à l'autre. D'autre part l'existence se répartit des deux côtés masculin et féminin entre *il existe un* et *il n'existe pas*, et le tout se répartit entre *tout* et *pas tout* qui n'est pas la négation du tout. Nous n'avons pas à choisir entre un côté qui serait vrai et l'autre faux mais à répartir les deux côtés qui s'opposent l'un à l'autre.

*L'exception de l'Un comme pure existence logique permet de fonder le tous de la castration d'une part et d'autre part le pas tout de la sexuation féminine en tant qu'un défaut d'exception le caractérise.*

Le titre du Séminaire XIX, ... *ou pire*, avec les trois points de suspension est à lire ainsi : « *il n'y a pas de rapport sexuel [...]* à sortir de là, vous ne direz que *pire* »<sup>29</sup>. C'est l'exception à la fonction phallique qui permet d'énoncer le *pas de rapport* puisqu'elle permet logiquement le « pour tout x », obstacle au rapport avec l'Autre sexe pour lequel il n'y a pas d'exception et donc pas de « pour tout x ». Lacan annonce d'emblée qu'il s'agit d'éclairer le *pas-tout* mais aussi le  $\exists$  nécessaire à ce que le *pas-tout* puisse se produire. Il veut aussi avancer sur les modalités : possible, impossible, nécessaire, contingent, et précise d'emblée que le nécessaire s'écrit comme un « ne pas pouvoir ne pas » où l'on reconnaît ce qui deviendra plus tard le « ça ne cesse pas » du symptôme. Enfin il précise à nouveau que la négation se dit soit comme forclusion d'un « pas », soit comme discordance.

La forclusion, c'est le oui ou non, elle n'existe que du dire, elle concerne le fait que quelque chose puisse ou non être dit. « Et de ce que quelque chose n'en puisse être dit, il ne saurait être conclu qu'une question sur le réel. »<sup>30</sup> On reconnaît là le côté masculin des quanteurs de la sexuation :  $\exists x. \overline{\Phi x}$ . La discordance, c'est le pas tout qui n'implique pas la contradiction, mais plutôt la possibilité que quelque chose se produise ou pas, ce qui laisse place au contingent. Côté femme ce pas-tout laisse une part de la jouissance hors de portée du signifiant.

Lacan précise ce que c'est que le réel, et il précise bien que ce n'est pas la biologie c'est, dit-il, « ce qui commande toute la fonction de la signifiante. Le réel, c'est ce que vous rencontrez justement de ne pouvoir pas écrire n'importe quoi en mathématique »<sup>31</sup>. Donc tout ce que Lacan avance concernant homme et femme est de l'ordre du langage.

Alors les quanteurs :  $\exists x. \overline{\Phi x}$  c'est le signifiant de *l'hommoizijn* pour qui la castration ne fonctionne pas, soit le père. Ici le mythe de Totem et tabou devient clairement une simple écriture logique. Et toutes les autres écritures fonctionnent à partir de celle-ci. Cette écriture ne veut pas dire que *l'hommoizijn* s'incarne dans la réalité, mais que la place ainsi écrite est nécessaire à ce que se déploie la logique de la castration. On ne peut en occuper la place qu'à titre de semblant. C'est à ce propos que Lacan insiste sur le fait que le pas de trait dans le quart supérieur droit du diagramme de Peirce n'empêche pas que l'on puisse écrire « tout trait est vertical ». C'est aussi le Un au fondement du signifiant qui n'est pas le trait unaire, et que Lacan désigne en disant *Y a d'Un* justement pour le différencier de tout « un » comptable.

<sup>29</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, Paris, Seuil, août 2011, p. 12.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 29-30

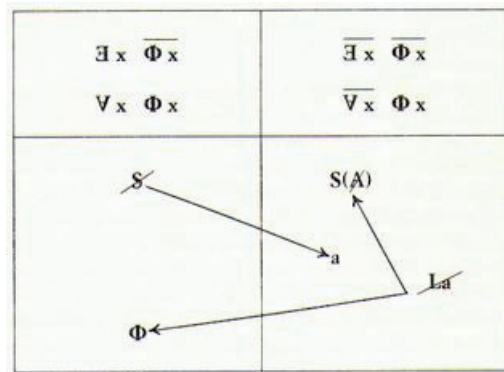
Et ce :  $\exists x.\overline{\Phi x}$  se fonde d'une nécessité logique, celle de pouvoir former un ensemble :  $\forall x.\Phi x$ , où tout homme se définit de la fonction phallique<sup>32</sup>.

Pour donner un petit écho clinique à ce point de structure on peut se reporter au témoignage de passe de Véronique Mariage. En fin de cure elle fait un cauchemar où elle doit identifier un cadavre et rencontre son père. Elle ne peut l'identifier, elle a perdu la voix. En séance, lui revient un énoncé du père, que celui-ci répétait : « Vous devez savoir, le travail est une punition du bon Dieu, ça n'est pas moi qui le dit, c'est écrit. » L'analyste lui fait répéter et écrit cet énoncé. L'analysante saisit alors, en lien avec le cauchemar, combien c'est la voix du surmoi qui est à l'œuvre ici, ce dont elle avait doté l'analyste aussi bien et réalise du coup comment c'est de cela qu'elle jouissait dans son rapport à l'Autre. Du coup le dérisoire de la phrase lui apparaît, elle n'a plus rien à dire... Un vide s'inscrit là où elle cultivait son mythe du père.

$\overline{\forall x.Fx}$  : Il y a un endroit où c'est *pas-tout* » qui est à l'œuvre dans la fonction de la castration.

Le *pas-toute* n'est pas identique au : il y en a *quelques* qui ne le sont pas... « Il est réservé au *pas-toutes* d'indiquer que la femme a quelque part rapport à la fonction phallique, et rien de plus. »<sup>33</sup> Et Lacan insiste sur l'importance de cette remarque « c'est de là que partent les valeurs à donner à mes autres symboles, c'est à savoir que rien ne peut approprier ce *tous* à ce *pas-toutes*. » C'est à dire que dans leur rapport à la jouissance phallique homme et femme n'ont pas le même mode. L'un et l'Autre ont cependant affaire à *l'hommein* au sens où l'homme ne se range dans la fonction phallique que parce qu'il y a cette exception qui le limite, et la femme attend de l'homme qu'il soit cette exception qui la ferait toute... Le malentendu, d'ordre logique, est là dès le départ de toute relation...  $\exists x.\overline{\Phi x}$  indique qu'il n'y a pas d'exception à la fonction phallique ce dont se déduit qu'il n'y a pas possibilité de faire un « tous » des femmes. Côté homme il y a le père de la horde comme exception ; côté femme il n'y a pas La femme qui ferait exception permettant à tous les autres signifiants de se compter dans un même ensemble fermé et donc de donner à une femme le signifiant qui l'assurerait de ce qu'elle est en tant que femme.

### Dans le Séminaire Encore



Lacan continue son élaboration sur la jouissance et la sexuation. Il insiste, dès le début, sur le corps qui se jouit, et sur le signifiant faisant à la fois halte à la jouissance et étant cause de jouissance. Dans ce Séminaire il confirme que le phallus fait obstacle à la jouissance, mais en même temps une part du signifiant produit de la jouissance, c'est la part de *lalangue* qui ne sert aucunement à communiquer. La *lalangue* est un néologisme dont il dit, dans la Conférence à Genève sur le symptôme, qu'il l'a forgé à partir de la lallation du nourrisson, c'est à dire autour du point d'accroche entre le langage et le corps.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 47 et voir aussi p. 207 sur le nécessaire.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 46.

D'autre part il poursuit sur ce qui, de la femme, reste hors de la prise du signifiant et ceci l'amène à une élaboration sur la lettre, point qu'il avait déjà abordé dans le Séminaire XVIII en disant que la femme est la lettre, qui vient à la place d'un non symbolisable. La femme n'est pas toute dans la jouissance phallique, elle éprouve une jouissance supplémentaire et non pas complémentaire, dont elle ne peut rien dire. De la jouissance sexuelle nous ne pouvons en savoir qu'un bout, celui auquel nous donne accès la jouissance phallique. Dans la rencontre avec une femme l'homme jouit de son rapport à l'objet et non de ce qui chez sa partenaire tient à l'Autre sexe. Pour l'homme comme pour la femme, la femme est donc radicalement Autre, ce qui fait que le rapport sexuel est forclus.

Mais, dans ce séminaire, Lacan bute sur la limite de son recours à la logique mathématique et aussi bien sur celle de sa conception de l'objet. La logique mathématique et l'objet ne suffisent pas à rendre compte du réel et du fait que sur l'indémontrable « quelque chose pourtant peut être dit de vrai. »<sup>34</sup> Lacan s'oriente vers le nœud, après avoir énoncé que « le truc analytique ne sera pas mathématique. C'est bien pour ça que le discours de l'analyse se distingue du discours scientifique. »<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 108.

<sup>35</sup> *Ibid.* p. 105.



## Psychose ordinaire ?

Jean Luc Monnier

Le texte de Jacques-Alain Miller que je vais commenter est la traduction d'une conférence qu'il donna lors du *Paris English Seminar* en juillet 2008, rue de Navarin. Le thème de ce séminaire était : *Ordinary psychosis*. Cet événement exceptionnel en langue anglaise était un renouveau. En effet, un premier séminaire s'était tenu en juin 1989 autour de la lecture des livres I et II du Séminaire de Lacan, un second s'était tenu l'année suivante, en 1990, autour de la lecture du Séminaire XI.

Dix-huit ans plus tard donc, *The Paris English Seminar* rassemble une centaine de collègues venus du monde entier.

L'intervention de J.-A. Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », est publiée dans *Quarto*<sup>1</sup>, revue de psychanalyse de l'ECF, publiée par nos amis belges. Dans ce numéro double vous trouverez de la même façon tous les textes des différents intervenants de ce séminaire.

J'ai choisi de commenter ce texte car il est bien sûr en rapport avec le titre que nous avons donné à la Section clinique cette année, mais aussi parce qu'il s'agit de mon point de vue d'un texte d'orientation. Il faut le lire en parallèle avec le Séminaire sur L'homme aux loups que vous trouvez dans *La Cause freudienne*<sup>2</sup>.

Il y fait d'abord le point sur un concept relativement nouveau dans notre champ puisqu'il date d'un peu plus de dix ans – je rappelle qu'il a été introduit par J.-A. Miller en 1998 lors de la convention d'Antibes.

La convention d'Antibes<sup>3</sup> est aussi un volume que certains d'entre vous possèdent, florilège des conversations qui eurent lieu à la suite de celles qui se tinrent à Angers et à Arcachon respectivement sous les titres « Effets de surprise dans les psychoses »<sup>4</sup> et « Cas rares ; les inclassables de la clinique »<sup>5</sup>. Ces deux précédentes conversations ont été publiées de la même façon au Seuil sous la direction de J.-A. Miller.

Ce texte – « Effet retour sur la psychose ordinaire » – fait le point sur le concept pour en re-situer la validité clinique. Concept qui a traduit les sentiments, les éprouvés cliniques des psychanalystes lacaniens exerçant à partir du milieu des années 1990. Jusque-là le « structuralisme lacanien » était notre guide. Je place cette expression entre guillemets car Lacan n'a jamais été un structuraliste au sens du structuralisme. Sa structure, comme le rappelle J.-A. Miller dans le texte

<sup>1</sup> « Retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, publication de l'École de la Cause freudienne en Belgique, n° 94-95, janvier 2009, p. 40-51.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « L'Homme aux loups » (1<sup>ère</sup> partie), *La Cause freudienne*, Paris, n° 72, 2009, p. 79-132 et

<sup>3</sup> « L'Homme aux loups » (suite et fin), *La Cause freudienne*, Paris, n° 73, 2009, p. 64-117.

<sup>4</sup> « La psychose ordinaire », *La convention d'Antibes*, Agalma, coll. publiée par J.-A. Miller, Le Paon, Seuil, 1999.

<sup>5</sup> « Effets de surprise dans les psychoses », *Le conciliabule d'Angers*, Agalma, coll. publiée par J.-A. Miller, Le Paon, Seuil, 1997.

<sup>6</sup> « Cas rares : les inclassables de la clinique », *La conversation d'Arcachon*, Agalma, coll. publiée par J.-A. Miller, Le Paon, Seuil, 1997.

qu'il a écrit pour l'*Encyclopédie universalis*, est une structure trouée, qui laisse une place au réel, à la jouissance. Lacan a toujours su subvertir les apports d'autres disciplines : linguistique, anthropologie, mathématiques... et bien sûr son ordre symbolique qui doit beaucoup à Lévi-Strauss.

Et c'est ainsi que la pratique analytique s'est développée, pour le dire rapidement, sur fond du Séminaire *Les psychoses* et de « D'une question préliminaire... ». Robuste, sans doute un peu rugueuse, vraisemblablement encore entachée, pas pour Lacan mais pour les analystes, de « déficitarisme », cette référence ordonnait une clinique qui a longtemps correspondu à un monde dans lequel ce que l'on appelle le déclin de la fonction paternelle ne se faisait pas entendre comme aujourd'hui : Nom-du-Père ou pas Nom-du-Père. Signification phallique ou pas signification phallique. Les sujets « s'ajustaient » généralement à cette partition du monde psychopathologique et lorsque le doute sur la structure subsistait trop longtemps, il était attribué à un défaut de savoir du praticien ou versé au compte d'une psychose à dévoiler.

Bien sûr, des termes tels que « psychose blanche » (1973), « borderline » (1938), « folie » ou « état-limite » avant cela, ont désigné et désignent encore des situations cliniques non-typiques, mais sans l'épaisseur du terme de psychose ordinaire. Jean-Claude Maleval, dans son article « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire » qualifie d'ailleurs avec ironie les efforts d'élaboration concernant le terme de psychose blanche de « patinage dialectique qui [la] font sans cesse osciller entre un syndrome et une structure »<sup>6</sup>.

Depuis le milieu des années 1990, les praticiens d'orientation lacanienne ont affaire, plus qu'avant, à des sujets échappant aux catégories structurales classiques : névrose/psychose. Chez ces sujets, la référence au père et à la signification phallique est floue, fragmentée, peu consistante, sans qu'il y ait pour autant de signes psychotiques francs tels que des phénomènes élémentaires par exemple.

À quoi cela tient-il ?

D'une part, le savoir clinique s'affine dans le même temps où notre lecture de Lacan avance sous l'impulsion de J.-A. Miller. Ainsi, le dernier enseignement de Lacan nous est un peu plus familier et nous l'abordons selon une logique qui s'est déployée depuis le début des années 1980, tout au long du cours « L'orientation lacanienne »<sup>7</sup> et de ses différentes interventions « programmatiques ».

Il y a d'autre part, les modifications des modes d'intégration du sujet dans nos sociétés, au moins occidentales. Modifications qui trouvent leur origine dans la formidable évolution des savoirs et des techniques depuis ces deux cents dernières années avec comme conséquence majeure la mise au premier plan de l'incomplétude de l'Autre. La question du déclin du père s'inscrit dans cette dimension. Celui dont la parole capitonne la structure œdipienne dans la névrose a vu l'épaisseur de son dire (à partir duquel il orientait plus généralement son existence) s'amincir au point que, comme Éric Laurent le notait dans l'émission « Les Chemins de la connaissance »<sup>8</sup>, « les sujets ne font plus confiance à la tradition, ils inventent leur vie ». Outre le fait qu'inventer sa vie est un poids, cela laisse aussi les sujets en prise directe avec l'incomplétude de l'Autre et ses conséquences de « folie ordinaire »<sup>9</sup>.

Cette perspective donne à la psychose ordinaire un statut de concept-écho à celui de la forclusion généralisée. Ainsi à côté des sujets classiquement névrosés, même si l'aspect de leurs névroses a évolué – moins de symptômes classiques, plus de plaintes diffuses – pour lesquels le Nom-du-

<sup>6</sup> Maleval J.-C., « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire », *Séminaire de la Découverte freudienne*, Toulouse, 18-19 Janvier 2003, site internet : w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/elements\_psychose\_ordinaire.pdf

<sup>7</sup> « L'orientation lacanienne », enseignement prononcé par J.-A. Miller dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII.

<sup>8</sup> « La nouvelle clinique », série audio 1/5 « La psychose ordinaire », *Les chemins de la connaissance*, émission de Jacques Munier, France Culture, septembre 2006.

<sup>9</sup> *Ibid.*

Père garde son entière prérogative, se distinguent maintenant des sujets qui jusqu'alors « bénéficiaient » de l'ombre portée du père dans la réalité sociale sans pour autant en avoir intégré la fonction.

Lors de La convention d'Antibes, É. Laurent notait que la « psychose [ordinaire] est la psychose à l'époque de la démocratie, la prise en compte de la psychose de masse. »<sup>10</sup> Cette notation importante spécifie l'époque, qui prend en compte/endorsse/entérine les effets de la forclusion généralisée lorsque ceux-ci ne sont plus régulés par les idéaux du père. Époque dominée par le pragmatisme et la conversation généralisée propre à nos sociétés démocratiques, elle trace les contours d'une nouvelle clinique. C'est-à-dire précisément une clinique de la conversation qui intègre les données du relativisme post-moderne et leur répond.

Je vais maintenant m'astreindre à la discipline du commentaire, chère à Lacan<sup>11</sup>.

D'emblée J.-A. Miller situe la psychose ordinaire en rapport avec ce que nous appelons donc le dernier enseignement de Lacan. « C'est une création que je conçois comme extraite de ce que nous appelons le dernier enseignement de Lacan »<sup>12</sup>. Ce dernier enseignement qui nous est devenu abordable dans la mesure où il s'intègre dans la logique de l'orientation lacanienne. Non pas que les nœuds, par exemple, nous aient livrés tous leur secrets ! Mais la rigueur du cours de J.-A. Miller nous a permis de mieux en saisir la nécessité logique : celle qui place le père comme *sinthome* par exemple<sup>13</sup>, ouvrant ainsi à d'autres agrafes possibles.

### ***Amérique divisée***

J'évoquais en amont le pragmatisme et la conversation généralisée comme pratiques liées à l'hypermodernité. Le pragmatisme introduit aux États-Unis par Peirce, (auteur sur lequel Philippe Carpentier a beaucoup travaillé à une époque et sur lequel Anne-Marie Le Mercier s'est appuyée lors du dernier séminaire théorique) fut remis au goût du jour par Richard Rorty. Quant à la conversation généralisée, c'est l'extension d'un concept proposé par le même Rorty comme nouveau mode d'élaboration et de transmission du savoir. Tous deux sont américains et on peut dire rapidement du pragmatisme de Peirce qu'il anticipe pour une part la fragmentation des savoirs dont Rorty prend acte.

J.-A. Miller insiste ici sur cette fragmentation, ce morcellement du savoir qui permet à tout un chacun d'interroger l'Autre – attitude américaine ou, disons, anglo-saxonne - en soulignant aussi ce qu'il présente comme son autre face, l'amour du chiffre, de la précision. L'une comme l'autre faces forclôt le réel tel que nous le concevons avec Lacan. Et c'est peut-être pour cela que les Américains, selon Miller, « veulent Žižek »<sup>14</sup>.

Mais n'oublions pas que l'enseignement de Lacan inscrit la psychanalyse dans la pragmatique. Et tout particulièrement son dernier enseignement.

La pragmatique lacanienne est une pragmatique qui vise l'usage que le sujet peut faire de son symptôme, non pas dans le registre du sens, mais dans celui d'un *savoir y faire* avec le réel. C'est là que la version pragmatique de la psychanalyse lacanienne diffère de la pragmatique de Peirce ou de Rorty, c'est une pragmatique qui vise le réel. Elle permet à la psychanalyse de subvertir le concept de conversation – spécialement dans le traitement des sujets psychotiques, en arrimant cette conversation au réel et non au sens : il s'agit de stabiliser non pas le sens par l'usage, mais la place du réel pour le sujet.

<sup>10</sup> « La psychose ordinaire », *La convention d'Antibes, op. cit.*, p. 258. C'est une expression que Véronique Voruz reprend dans son article parue dans *Quarto* n° 94-95 p. 116.

<sup>11</sup> Lacan J., « La chose freudienne », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 404.

<sup>12</sup> Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto, op. cit.*, p. 40-51.

<sup>13</sup> Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565-570.

<sup>14</sup> Miller J.-A., *Quarto, op. cit.*

### ***La psychose ordinaire définie dans l'après-coup***

J.-A. Miller, a lancé un mot : « J'ai inventé un mot [...] j'étais inspiré par ce que Lacan avait fait avec la passe [...] dont il ne donna qu'une définition esquissée car il ne voulait pas que les gens l'imitent. »

Se référer à la passe dans ce contexte, c'est d'abord rappeler la modernité de l'enseignement de Lacan : l'invention de la passe date en effet de plus de trente ans maintenant. C'est ensuite prévenir la standardisation, prévenir la norme, prévenir la prescription, prévenir l'imitation pour que le nouveau surgisse.

Pragmatique et conversation : la psychose ordinaire s'inscrit dans la modernité mais aussi dans le discours de l'analyste en tant qu'il s'oppose au discours de l'Université. Université dite par Miller « citée de fantômes avec des gens qui imitent ce qu'ils sont supposés être. » C'est une critique acerbe, qui vise un discours – nul sujet ne saurait être réduit à son environnement – un type de transmission du savoir qui nous guette tous. La preuve en est que lorsque Lacan invente la passe, il s'adresse à ses collègues de l'EFPP, c'est-à-dire aux membres d'une école d'analystes et non à l'Université.

### ***La clinique binaire et le tiers exclu***

Le « structuralisme lacanien » doit évidemment beaucoup à Lévi-Strauss. Mais Lévi-Strauss lui-même doit beaucoup à Ferdinand de Saussure et à Jakobson. Vous connaissez Saussure et son Cours de linguistique générale : Saussure qui est l'inventeur du signe et de son arbitraire – c'est-à-dire le fait qu'il n'y a pas de lien naturel entre le concept et la chose. Jakobson travaillera sur la phonologie et perfectionnera le système saussurien notamment celui des deux axes : l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique. Le fondement de ce qui deviendra plus tard le structuralisme étant que chaque élément se définit uniquement dans un rapport binaire d'opposition à un autre élément.

Névrose/psychose donc : c'est une clinique binaire. Il y a ou il n'y a pas le Nom-du-Père. J.-A. Miller écarte la question de la perversion puisque nous n'en voyons pas, que les pervers ne s'analysent pas, et que la structure de la perversion elle-même, en tant que structure, vacille dans le monde contemporain suite aux coups de boutoirs du mouvement gay américain. Ces coups de boutoirs, qui amenèrent en effet, après d'âpres négociations, au retrait de l'homosexualité du DSM comme trouble mental en 1973.

Les sujets « pervers » que nous rencontrons sont : ou des sujets névrosés présentant des traits pervers ou des sujets psychotiques présentant un ou des modes de compensation perverse.

Hystérie ou psychose ? Vide associé au rien ? ou trou ? Nous savons effectivement que l'hystérie est en délicatesse avec son corps, que l'identification à ce dernier peut être floue et mouvante, à tel point que la position de face à face est parfois nécessaire longtemps. J.-A. Miller évoque précisément le « défaut d'identification narcissique » dans l'hystérie « [qui n'a] pu prendre corps à partir de son image spéculaire » ce qui entraîne pour elle, dit-il à la suite de Lacan « la nécessité [...] de se rapporter à une femme réelle »<sup>15</sup>.

Lacan parle dans le Séminaire XVII, de « refus du corps »<sup>16</sup>. Telle patiente m'avait expliqué un jour qu'elle ne se reconnaissait pas sur les photos, et qu'il lui fallait ainsi demander où elle était parmi les personnes photographiées pour s'y retrouver.

Quant au vide, de quelle nature est-il ? A-t-il rapport avec l'objet « rien » du désir ? Est-il la place vide laissée par le père mort<sup>17</sup> du second rêve de Dora auquel Lacan se réfère, toujours dans le Séminaire XVII, ou bien le trou au bord duquel le sujet s'avance avec angoisse ?

J.-A. Miller ne l'aborde pas directement mais la question est valide aussi concernant la névrose

<sup>15</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1991/92, inédit.

<sup>16</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 107.

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 110.

obsessionnelle. Il est parfois difficile de discerner en effet dans un premier temps entre ce qui par exemple relève d'une agressivité névrotique ou d'un fonctionnement exclusif sur l'axe  $a - a'$ , entre une ritualisation névrotique, un calcul permanent visant à obturer l'entre deux signifiants et un traitement de l'Autre pour le maintenir à distance.

La psychose ordinaire est, dit J.-A. Miller, la réintroduction du « tiers exclu » en faisant un choix : celui de la psychose. C'est-à-dire que la psychose ordinaire ouvre une troisième voie mais elle garde à la fois son ancrage, sa référence structurale : c'est-à-dire un ancrage situé au-delà du phénomène.

La névrose doit se reconnaître comme telle : il y a une positivité de la névrose. La névrose n'est pas « un fond d'écran », elle s'impose comme une dialectique du désir faite certes d'embrouilles labyrinthiques ou luxuriantes mais finalement profondément stables.

J.-A. Miller donne des indications extrêmement précises dans son Séminaire sur L'Homme aux loups<sup>18</sup>, que je reprends sous forme de questions. Le rapport au phallus est-il marqué du moins  $\phi - \Phi$  ? Autrement dit la castration est-elle symboliquement assumée ? Les repérages de la relation imaginaire au père convergent-ils sur une fonction symbolique ? Soit : le père vient-il tempérer, ordonner, réduire, significantiser l'angoisse de castration ? A-t-on affaire au « père coordonné à l'angoisse de castration ou au père coordonné à la paix de la castration » ?

Dans le paragraphe intitulé « Les conséquences théoriques de la psychose ordinaire », J.-A. Miller ajoute des éléments positifs, « une différenciation nette entre le moi et le ça, entre les signifiants et les pulsions, un Surmoi clairement tracé ».

Cela veut dire que les différentes instances doivent être distinctement repérables :

Une différenciation nette entre le moi et les pulsions : le moi du registre imaginaire, bien séparé du ça en tant que le ça appartient au registre de la chaîne signifiante ( $\S \diamond D$ ), je me réfère là au cours de J.-A. Miller, « Choses de finesse en psychanalyse »<sup>19</sup> où il montre de quelle façon Lacan loge le ça au niveau supérieur du graphe, sur la ligne de la jouissance à la castration.

Une différenciation nette entre les signifiants et les pulsions : les uns du registre de la parole et les autres du registre du corps mais en tant qu'ils sont connectés par l'intermédiaire du fantasme ou du symptôme.

Un surmoi clairement tracé : c'est à dire un sujet œdipien, ayant assumé la castration symbolique, un sujet barré, marqué du moins  $\phi - \Phi$  donc, divisé par un objet  $a$  extractible et localisable qui ordonne la jouissance comme point de fuite et le réel comme impossible par le biais de la répétition<sup>20</sup>.

Quand on n'a pas cela, il faut faire le pari de la psychose et s'attacher aux détails, aux « petits indices variés ». Formulation décalée, questions ou sensations insolites, intuition trop assurée.

Ainsi cette patiente qui m'explique qu'elle ne peut se faire à manger seule et se demande : « Se faire à manger, c'est pour qui ? Travailler c'est obligatoire donc j'y vais, mais se faire à manger ? C'est pour qui ? S'inviter soi-même ? » Ou cette autre me décrivant les petits événements relationnels d'un groupe de formation qu'elle vient d'intégrer et qui me dit : « Vous savez combien je ressens les ondes » ?

Ces indices bien sûr sont à mettre en relations avec d'autres ; il s'en détache alors un style, une forme d'être au monde, une étoffe qui habille un « sujet », plus ou moins déserté par la libido, désaffecté.

### ***La construction lacanienne de la psychose dans les Écrits***

<sup>18</sup> Miller J.-A., « L'Homme aux loups » (1<sup>ère</sup> partie), *op. cit.*, p. 110 et 112.

<sup>19</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 11 mars 2009, inédit.

<sup>20</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Clinique Lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 14 avril 1982, inédit.



Chez le premier Lacan, dit Miller, la structure de la psychose est dérivée de celle de la névrose. La névrose est en quelque sorte la normalité et la psychose en est un avatar : la base commune de ces deux structures étant l'imaginaire. « Le stade du miroir est la première structure du monde primaire du sujet »<sup>21</sup>. C'est le monde du transitivity, un monde de sables mouvants, instable et sans consistance, c'est finalement dit encore J.-A. Miller un monde de folie. Le névrosé s'en extrait par la voie du complexe d'Œdipe, alors que le psychotique échoue à entrer dans le système œdipien. Il bâtit certes dans la plupart des cas un système de remplacement, plus ou moins solide, sur lequel plane plus ou moins constamment la menace de régression topique au stade du miroir. L'ordre symbolique viendra dans un second temps de l'enseignement de Lacan : ordre étant à prendre au pied de la lettre. L'ordre symbolique met en effet de l'ordre dans l'imaginaire sous l'égide du Nom-du-Père et de la métaphore paternelle. Le Nom-du-Père est le grand ordonnateur du monde imaginaire sous-tendu par la jouissance imaginaire. Nous pouvons dire en référence au grand texte d'orientation de J.-A. Miller intitulé « Les paradigmes de la jouissance »<sup>22</sup>, que nous passons là en matière de jouissance - je ne pense pas me tromper - du paradigme I de la jouissance au paradigme II.

Ce qui est important dans cette prise de pouvoir du symbolique sur l'imaginaire emmené par le Nom-du-Père par le biais de la métaphore paternelle, c'est la nature de la connexion qu'elle installe entre le père et le phallus. Cette prise de pouvoir va opérer une soustraction sur la jouissance imaginaire. Ce n'est pas tant l'opération elle-même qui est importante, mais son résultat : un moins de libido, un moins de jouissance obtenu par une modification de la valeur du phallus qui passe de  $\phi$  à  $-\phi$ , qui passe du statut du signifiant imaginaire de la jouissance narcissique au statut de signifiant de la castration.

J.-A. Miller précise qu'à partir de ce moment-là Lacan construit la psychose, comme un manque du Nom-du-Père qui entraîne, si l'on peut dire, le manque de ce phallus négativé. Ce qui peut s'écrire :  $P_0$  et  $\phi_0$ .

À partir du cas Schreber Lacan définit la conjoncture de déclenchement princeps quand un sujet est convoqué à répondre « du point de vue du Nom-du-Père », ou lorsque pour lui un tiers vient révéler l'absence de la fonction, le faisant se heurter à Un-Père fusionnant d'un coup l'imaginaire et le symbolique en un réel terrifiant. Le monde du sujet se désorganise, espace, temps et corps s'effondrent tous ensemble à l'occasion, le délire venant réorganiser ce monde et le rendre plus ou moins vivable selon les cas. Dans le cas de Schreber, ça fonctionne assez bien : pas de métaphore paternelle dit Lacan, mais une métaphore délirante.

À ce point du texte, J.-A. Miller opère un saut vers le dernier enseignement de Lacan et passe de la forclusion restreinte à la forclusion généralisée. Il note que le délire est coextensif au symbolique et qu'après tout, si Schreber a mis au point ce que l'on peut appeler un délire privé pour ordonner son monde, il en va de la même manière par exemple des religions et... du Champ freudien qui eux aussi ordonnent le monde.

La vie, dit J.-A. Miller n'a aucun sens, donner du sens à la vie c'est déjà délirant. L'indication qui suit est précieuse :

D'une part, c'est une indication clinique : il ne s'agit pas de comprendre le patient, car ce serait participer à son délire ; il s'agit de repérer la manière particulière dont il donne et redonne sens aux choses et à la répétition dans sa vie.

D'autre part cette indication ordonne un changement de statut du Nom-du-Père qui passe du statut de nom propre au statut de prédicat : prédicat unique ou standard pour la névrose... (Père de l'Œdipe) au prédicat singulier dans la psychose.

J.-A. Miller parle alors du Nom-du-Père comme d'un « substitut substitué » au sens où dans la formule de la métaphore paternelle, le Nom-du-Père se substitue d'abord au désir de la Mère, à sa

<sup>21</sup> Miller J.-A., « Effet retour... », *op. cit.*, p. 43.

<sup>22</sup> Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 4-22.

jouissance pourrait-on dire, pour ensuite être lui-même substitué par un prédicat.

J.-A. Miller introduit l'expression *Compensatory Make Believe* du Nom-du-Père : un faire-croire compensatoire. Cette formule met l'accent non plus sur une structure mais plutôt sur un usage propre à inscrire un *parlêtre* dans le monde du croire, du *Glauben* freudien au-delà d'un rejet du symbolique. De ce point de vue le « CMB » articule forclusion restreinte et forclusion généralisée et assouplit une clinique jusqu'alors du « tout ou rien ».

Cette façon d'appréhender le Nom-du-Père déplace la perspective. La solidité de son faisant-fonction, celle de ses aspects prend le pas sur celle de sa présence ou de son absence. Elle permet aussi d'ouvrir la question névrose/psychose et de reconsidérer plus finement le lien causal entre la forclusion et la signification phallique en faisant porter l'expérience clinique sur le second terme.

### ***Un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie***

Nous nous réglerons alors sur cette notation essentielle que vous connaissez tous et qui caractérise l'expérience psychotique : « Un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie »<sup>23</sup>. Je pense que J.-A. Miller en fait l'âme de son exposé<sup>24</sup>, en situant dans la clinique de la psychose ordinaire trois externalités : sociales, corporelles et subjectives.

Pour éclairer plus précisément cette notation, dont J.-A. Miller dit qu'elle est difficile à analyser, je prendrai un appui à côté : le Séminaire sur L'Homme aux loups dans lequel J.-A. Miller reprend le grand texte de Lacan « Question préliminaire... ». Dans ce Séminaire, il montre que Lacan introduit lui-même une « marge » dans la causalité  $P_0 / \Phi_0$ . Il fait apparaître que, chez Schreber, le « meurtre d'âme » est une flexion résolutoire de l'éliision du phallus, catastrophique certes, mais solution tout de même<sup>25</sup>. Cette résolution, qui fait équivaloir l'éliision du phallus à la mort, n'est cependant pas automatique à partir du moment où on lit le texte de Lacan très précisément ; c'est une résolution contingente. Si la relation  $P_0 / \Phi_0$  reste bien causale, elle est cependant dit J.-A. Miller à double détente. Ainsi Schreber, dit-il, choisit l'instance de la mort dans le stade de miroir, mais il peut y avoir d'autres façon de faire.

«  $\Phi_0$  n'a pas toujours la signification de la mort »<sup>26</sup> rappelle J.-A. Miller après Lacan, « on peut imaginer que pour certains sujets, la signification ne soit pas seulement la négation de la vie, mais par exemple, le voile de la vie [qui est] une identification à son être de mort-vivant ou de vie déficitaire. On pourrait donc décliner ici les différentes atteintes au sentiment de la vie qui ne vont pas jusqu'au sentiment de la mort »<sup>27</sup>.

Nous pouvons maintenant aborder les trois externalités qui sont l'écho pragmatique dans la réalité clinique, des variations d'intensité du sentiment de la vie.

### ***Une triple externalité***

- Externalité sociale : la question centrale porte sur l'identification du sujet à une fonction sociale : que cette identification soit positive ou négative. En fait il s'agit à la fois d'entendre la nature du rapport que le sujet entretient avec cette identification. En effet dans le cas de l'hystérie ou de la névrose obsessionnelle l'identification sociale est souvent problématique. Soit dans le registre de la revendication, soit dans le registre du repli et du quant à soi ! Mais le soubassement du lien à l'Autre est d'une solidité inaltérable, la répétition en témoigne. C'est d'ailleurs tout l'enjeu d'une cure.

Dans la psychose ordinaire le soubassement du lien à l'Autre est altéré : débranchements successifs et incompréhensibles, ou au contraire polymérisation, « collage » à l'Autre.

On assiste ainsi à des successions de petites morts du sujet chez des hommes ou des femmes qui

<sup>23</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

<sup>24</sup> Miller J.-A., « Effet retour... », *op. cit.*

<sup>25</sup> Miller J.-A., « L'homme aux Loups » (1<sup>ère</sup> partie), *op. cit.*, p. 102.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.102-103.

traversent l'existence en changeant radicalement de monde et d'idéaux dont ils se pénètrent à chaque fois avec une facilité déconcertante : les personnalités *as if* en sont un bon exemple.

La qualité du transfert est aussi une indication : la libido qui est, dit Lacan, « cette lamelle que glisse l'être de l'organisme à sa véritable limite, qui va plus loin que celle du corps »<sup>28</sup> peine à vous atteindre. Elle ne vous enveloppe pas vraiment comme celle du névrosé d'amour et/ou de haine. L'étiage affectif est plutôt la règle. J.-A. Miller souligne en outre à ce point qu'il est essentiel de rapporter la psychose ordinaire aux catégories de la psychiatrie classique. Quand on dit psychose ordinaire, on dit psychose : il s'agit donc de ne pas ignorer la clinique, faute sinon d'en faire un « asile d'ignorance ».

- Externalité corporelle : le rapport du sujet à son corps est pour le névrosé marqué de la castration, du -  $\phi$ . Cela lui donne quant à ses symptômes un sentiment d'appartenance. L'hystérie par exemple ne s'y trompe pas : tout signe clinique est un symptôme. Elle ne s'y trompe tellement pas que parfois il faut faire le chemin inverse, c'est à dire du symptôme au signe clinique pour pouvoir l'envoyer chez le médecin.

Quant aux frayeurs de l'obsessionnel concernant son corps, elles s'arrêtent à la porte de ses pensées, dont il ne doute pas qu'elles lui appartiennent. Lorsque le sujet finalement va consulter, il apparaît vite, à plus forte raison s'il est en analyse, que c'est la castration qui se profile derrière l'angoisse de la maladie ou de la mort.

Dans la psychose ordinaire, le lien au corps est un lien non-réglé. Non pas déréglé par le symptôme, mais non-réglé par le -  $\phi$  de la castration. Le corps est le lieu d'un trop de jouissance ou d'un désert absolu de jouissance, qui vire vite à la douleur ou au contraire à une absence quasi totale de sensation et de désir.

« Le désordre est plus intime » dit J.-A. Miller et il faut parfois au sujet des agrafes pour faire tenir le corps. Piercing, tatouage, j'ajouterai body building, activité sportive intensive, recherche vestimentaire systématique et singulière, ou encore instrument de contention particulier...

- Externalité subjective : J.-A. Miller extrait l'identification au déchet comme paradigme de l'externalité subjective. C'est une identification réelle, le sujet se fait réellement déchet, ce n'est ni métaphorisé ni médiatisé par le fantasme. Le sujet rejeté du symbolique incarne ce rejet. Les identifications sont imaginaires, composites et statiques ; si elles sont atteintes, les conséquences peuvent être graves car s'ouvre alors le gouffre de la forclusion. Je pense à une patiente « bonne prof », dévouée, aimant sa matière, la littérature, soutenue par une identification à une grand-mère éduquée, et qui pense sérieusement au suicide lorsqu'un nouveau principal-adjoint met ses compétences en cause.

Concluons :

La psychose ordinaire est une psychose. Il s'agit de construire le cas : au même titre que pour la névrose, les éléments imaginaires doivent pouvoir être ordonnés par la castration symbolique et les éléments, les petits détails qui apparaissent distants les uns des autres doivent pouvoir être connectés à un désordre central.

Dans la pratique il s'agit de trouver les indices de la forclusion, c'est une clinique de la tonalité et du détail mais qui doit pouvoir être réductible à l'une des formes classiques de la psychose.

La psychose ordinaire reste une défense contre le réel, comme la névrose est une défense contre le réel, comme le délire est une défense contre le réel, comme enfin tout discours tissé autour du réel est une défense contre le réel, contre ce que nous ne pouvons pas rendre sensé ou ce qui est, dit Miller, follement sensé.

---

<sup>28</sup> Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 848.



# La dépression, mal du siècle ?<sup>1</sup>

Marcel Eydoux

Le discours sur la dépression est aujourd'hui omniprésent, dans les médias comme dans le discours politique et médical ; beaucoup d'ouvrages en soulignent l'extension, la nécessité du dépistage, du traitement, de la prévention. Une campagne récente, soutenue d'abord par le Ministère de la santé, a souligné la nécessité pour chacun d'en faire le diagnostic chez ses proches, dans son entourage, etc. ; certains ont affirmé qu'elle était sous-diagnostiquée en France. Pour y remédier, une brochure, largement diffusée par l'INPES<sup>2</sup> en 2007, initie à la maladie : ses symptômes, son diagnostic (elle propose même au lecteur de faire un autodiagnostic selon les critères du DSM-IV et aussi de diagnostiquer ses proches...), son traitement, les bonnes adresses, etc. Nous voilà donc en face d'un véritable problème de santé publique.

D'ailleurs, les statistiques sont impressionnantes. La brochure citée signale que parmi les Français de 15 à 75 ans, 8% (près de 3 millions) ont vécu une dépression l'année écoulée, et 19% (près de 8 millions) en ont vécu ou en vivront une au cours de leur vie.

Les statistiques internationales sont encore plus marquantes. Selon les études épidémiologiques, la dépression majeure touche 10% de la population chaque année et près d'un quart de la population en est atteint au cours de sa vie (davantage chez les femmes). Et les adolescents et les personnes âgées seraient pour la moitié atteints de dépression. Ces chiffres croissent régulièrement. Le nombre de patients en traitement pour dépression a explosé ces dernières années : de 1987 à 1997 le nombre a augmenté de 300% ! Depuis 1997, 40% de tous les patients en psychothérapie ont un diagnostic de troubles de l'humeur. Le nombre de patients traités pour dépression a augmenté de 76% en vingt ans. Les services de santé ont diagnostiqué 107% en plus de personnes âgées en dépression. Les prescriptions d'antidépresseurs ont augmenté prodigieusement : Prozac, Zoloft, Effexor, etc. sont les médicaments les plus vendus toutes catégories confondues. Leur utilisation chez les adultes a presque triplé de 1988 à 2000. Autres chiffres : au cours des années quatre-vingt-dix, les dépenses pour les antidépresseurs ont augmenté de 600% aux États-Unis et dépassent sept milliards de dollars dans les années 2000. L'OMS prévoit qu'en 2020 la dépression sera la deuxième cause majeure de handicap mondial après les troubles cardiaques. Aux États-Unis les économistes estiment à 44 milliards de dollars par an le coût social de la dépression. On note aussi une explosion des publications scientifiques à partir des années 1980, l'année du DSM-III. La dépression est devenue une préoccupation centrale dans notre culture : télévision, best-sellers, articles dans les magazines, livres relatant des expériences personnelles, ouvrages de psychologie grand public sur comment la prévenir ou comment y faire face<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ce texte est la reprise écrite de l'exposé fait à la Section clinique de Rennes le 9 avril 2011.

<sup>2</sup> La dépression, en savoir plus pour en sortir – repérer les symptômes, connaître le traitement, savoir à qui s'adresser, Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé, Fabrègue, août 2007.

<sup>3</sup> Tous ces chiffres sont empruntés à Allan V. Horwitz & Jerome C. Wakefield, *The Loss of Sadness, How Psychiatry Transformed Normal Sorrow Into Depressive Disorder*, Oxford University Press, 2007, p. 4 et 5.

Quelle est la valeur de cette extension saisissante ? Elle soulève quelques questions : l'omniprésence de la dépression, son extension internationale croissante, la mobilisation de moyens toujours plus importants pour sa prévention, son dépistage, son diagnostic et son traitement, ses coûts économiques toujours plus exorbitants, sa diffusion dans la culture, sont-ils un phénomène culturel, lié au malaise contemporain ? Ou le résultat du marketing pharmaceutique ? Ou un artefact lié à une mode diagnostique ? Ou tout cela à la fois ?

Nous avons, dans notre champ, critiqué cette notion de dépression, et tenté en même temps de lui donner sa juste place. Il m'a semblé intéressant d'évoquer des recherches qui, dans le contexte anglo-saxon où elle s'est élaborée et a connu un succès phénoménal, la remettent en cause parfois radicalement. Il s'agit de critiques faites par des auteurs issus de ce milieu même et qui ne se situent pas dans le champ de la psychanalyse.

J'ai travaillé cette question dans le cadre de soirées d'études de l'ACF à Quimper ; elle répond aussi à un intérêt conjoncturel. Le choix des ouvrages dont je parlerai résulte de conversations avec Fabien Fajnwacks et Pierre-Gilles Guéguen<sup>4</sup>. Chacune de ces analyses adopte une approche différente : critique de la notion de dépression, remise en question de l'efficacité des antidépresseurs, analyse critique de l'idéologie qui produit la dépression comme phénomène culturel, analyse de la façon dont les catégories cliniques du DSM, dont la notion de dépression, sont exportées dans d'autres cultures à l'occasion de différentes catastrophes dans le monde, ou encore par des campagnes de marketing.

C'est donc de l'intérieur même du champ intellectuel et médical et psychiatrique américain que se trouve minée la cohérence du modèle clinique sur lequel s'appuie aujourd'hui toute une tendance de la psychiatrie en France. Je discuterai ces points de vue critiques et essaierai de tirer quelques conséquences, puis j'évoquerai deux cas cliniques qui permettront de préciser certains points.

### ***Où s'arrête la dépression ?***

Je commencerai par l'ouvrage d'Allan V. Horwitz et Jerome C. Wakefield, *The Loss of Sadness*<sup>5</sup>. L'objectif des auteurs est de remettre en question la notion de dépression telle qu'elle est définie par le DSM-IV, à partir de son analyse approfondie de la notion, de son histoire dans la psychiatrie, de ses conséquences.

À partir de quelle position abordent-ils la question ? Le rédacteur de l'introduction, Robert L. Spitzer, considère que leur critique est menée « de l'intérieur », que les auteurs acceptent les fondements du DSM ; il espère que le DSM-V corrigera ses défauts... En fait, il tente de limiter les dégâts : Horwitz et Wakefield, eux, considèrent que malgré quelques corrections, le DSM-V souffrira du même défaut fondamental.

Le premier DSM s'inspirait du maître de la psychiatrie américaine du début du XX<sup>e</sup> siècle, Adolf Meyer, tenant d'une psychiatrie dynamique, se fondant sur l'idée de types réactionnels auxquels la personnalité a recours à partir de facteurs psychologiques, sociaux, organiques, génétiques, etc. ; il élabore une nosographie qui emprunte à la tradition psychiatrique classique et à la psychanalyse. Le DSM-II renforce encore la référence à la psychanalyse<sup>6</sup>.

Cette approche dynamique est abandonnée avec le DSM-III, qui est apparu dans un contexte où les psychiatres avaient le sentiment de ne plus avoir de langage commun ; ils s'interrogeaient sur

<sup>4</sup> *The Loss of Sadness*, *op. cit.*, 2007. Cet ouvrage a fait l'objet d'un article de Jean-Claude Maleval : « La Perte de la tristesse », *La Lettre mensuelle*, n° 267, avril 2008, p. 39-40.

- Wilson E. G., *Against Happiness*, Sarah Crichton Books, 2008.

- Kirsch I., *The Emperor's New Drugs, Exploding the Antidepressant Myth*, The Bodley Head, 2009.

- Watters E., *Crazy Like Us, The Globalization of the American Psyche*, Free Press, N.Y., 2010.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, Allan V. Horwitz enseigne la sociologie à la *Rutger University* et auteur de plusieurs ouvrages sur la question de la santé mentale ; Jerome C. Wakefield est professeur à l'Université de Chicago, il enseigne le travail social (« *Social work* »). Cette discipline a un statut très différent aux États-Unis et en France.

<sup>6</sup> Voir par exemple le court article suggestif de Paul Bercherie, *L'Âne*, n° 3, automne 1981.

la validité et la fidélité des diagnostics : il fallait donc établir des critères indiscutables, reconnus par tous. Les auteurs du DSM ont donc adopté une position a-théorique et éclectique, et surtout comportementale : le diagnostic devait pouvoir être objectivé et faire l'objet d'un consensus<sup>7</sup>.

Ce n'est pas du tout la position de nos auteurs, qui se disent darwiniens : il y a des fonctions biologiquement constituées (« *designed* »). Si un organe ne peut accomplir la fonction pour laquelle il est biologiquement constitué, on peut parler de « trouble » (« *disorder* »). De même les processus psychiques ayant fait l'objet d'une sélection sont destinés à répondre à des défis de l'environnement ; ces processus peuvent échouer, dysfonctionner, les auteurs parlent alors de « dysfonction nuisible », c'est leur définition du trouble. Avec cette définition, ils se rapprochent ainsi des premiers DSM et de leur distinction entre réaction normale (proportionnée) et réaction anormale (excessive)<sup>8</sup>. C'est donc en toute logique qu'ils posent la thèse centrale de leur livre : la psychiatrie contemporaine confond la tristesse normale et le trouble (*disorder*) mental dépressif. On perd ainsi l'idée que la tristesse puisse exister en dehors de la dépression, d'où le titre de leur ouvrage : *La perte de la tristesse*. La psychiatrie contemporaine confond la tristesse normale et la dépression parce qu'elle méconnaît le lien entre les symptômes et le contexte où ils émergent. Le diagnostic psychiatrique actuel de dépression majeure est fondé sur la supposition que le symptôme pris isolément peut indiquer qu'il y a un trouble. Cette supposition fait que des réactions normales à des *stress* peuvent être caractérisées, à tort, comme symptômes d'un trouble.

Cette définition, initiée par le DSM-III, abandonne la définition classique de la dépression. Comme le montrent nos auteurs dans le chapitre consacré à l'histoire de la notion, celle-ci a toujours reposé sur la distinction entre tristesse avec cause et tristesse sans cause, sous une forme ou une autre ; le DSM, en abandonnant cette distinction pour faire reposer le diagnostic sur quelques traits excluant tout rapport au contexte, ou à la cause, se prive de tout moyen de distinguer tristesse normale et dépression.

La définition du DSM pour la dépression majeure comporte neuf traits facilement repérables : humeur dépressive, baisse d'intérêt ou du plaisir dans les activités, prise ou perte de poids ou changement dans l'appétit, l'insomnie ou hypersomnie, agitation ou ralentissement psychomoteur, fatigue ou perte d'énergie, sentiment d'être sans valeur ou culpabilité excessive ou inappropriée, aptitude diminuée à penser ou à se concentrer ou l'indécision, pensées récurrentes de mort ou idées ou tentatives de suicide. Seule exception : si le sujet a subi un deuil récent. Mais si les troubles durent plus de deux mois, on retrouve le cadre d'une dépression.

Un critère arbitraire consiste à dire qu'une personne est dépressive quand elle présente cinq de ces neuf traits avec au moins un des deux premiers. Pourquoi cinq et pas quatre ou six ? Pourquoi deux mois après un deuil et pas plus, pas moins ? Les auteurs montrent d'ailleurs que très vite, dans le dépistage, on est passé dans la pratique de cinq critères à deux. Et que les deux mois après un deuil font l'objet de discussions. À tous les niveaux de la recherche scientifique les auteurs montrent qu'on retrouve ce défaut fondamental du DSM qu'est l'absence d'une référence au contexte. D'où le constat que le diagnostic de dépression devient absolument envahissant, comme le montrent les chiffres évoqués tout à l'heure. Contrairement à ce qu'on pense parfois, les auteurs notent pourtant qu'il n'y a pas d'indication que les laboratoires pharmaceutiques soient intervenus dans cette définition du DSM-III et des suivants ; il semble qu'ils aient exploité cette définition dans l'après-coup.

Ce n'est donc pas d'abord un phénomène de civilisation qui est à l'origine de cette explosion : elle résulte principalement, pour nos auteurs, d'un simple artefact : c'est la définition du DSM qui, en effaçant la limite entre pathologique et normal, fait de la dépression un phénomène majeur de notre époque, c'est ce signifiant-maître qui provoque un remaniement des savoirs et des pratiques

<sup>7</sup> Mais les diagnostics pouvaient alors perdre en validité ce qu'ils gagnaient en fidélité.

<sup>8</sup> « Le DSM-III a abandonné la distinction du DSM-II entre réactions excessives et réactions proportionnées à un événement identifiable, comme la perte d'un amour d'objet ou d'une possession chérie. » (*Loss of Sadness, op. cit.*, p. 101).

qui lui sont associées, avec des conséquences majeures dans le champ de la psychiatrie, mais aussi pour l'ensemble de la société et la subjectivité de notre époque ; ce que les auteurs décrivent très clairement :

«...Comment quelque chose d'aussi simple et limité qu'une définition a-t-elle des conséquences substantielles pour un champ tel que la psychiatrie, et donc pour les médias qui popularisent ses affirmations et ses découvertes, et pour la pensée de la société dans son ensemble qui repose sur son expertise ? En réponse aux critiques, dans les années 1960 et 1970, selon lesquelles différents psychiatres ne diagnostiqueraient pas de la même façon la même personne avec les mêmes symptômes (problème connu comme « non-fidélité » du diagnostic), en 1980 le DSM commença à utiliser des listes de symptômes pour établir des définitions claires pour chaque trouble. Presque tous les professionnels de la santé mentale, dans toutes sortes de dispositifs de santé, des hôpitaux aux pratiques privées, se servent maintenant de ces définitions formelles pour le diagnostic clinique. De plus, ces définitions ont filtré hors du champ clinique de la santé mentale et on les utilise dans les études épidémiologiques des troubles dans la population. Dans les recherches sur les résultats des traitements, dans le marketing des médicaments antidépresseurs, dans les efforts de prévention à l'école, dans le dépistage en médecine générale, dans les procédures judiciaires, et dans de nombreuses autres circonstances. En fait, ces définitions du DSM sont devenues l'arbitre faisant autorité sur ce qui est, ou n'est pas, trouble mental partout dans notre société. Ce qui pourrait sembler abstrait, distant, simples problèmes techniques concernant ces définitions, a en fait des conséquences importantes pour les individus et la façon dont leur souffrance est comprise et prise en charge. »

Tout le reste de l'ouvrage consistera donc à montrer comment les différentes pratiques vont élargir la pathologie dépressive, d'abord limitée au milieu hospitalier, à l'ensemble de la population (chap. 6), étendre cette notion à de nouvelles populations avec le dépistage et la prévention (« surveillance de la tristesse ») par les écoles, les médecins généralistes, etc. – c'est à ce niveau que le nombre de critères requis pour le diagnostic s'est beaucoup réduit (chap. 7), utiliser la notion dans la recherche biologique sur la dépression (chap. 8), étendre les traitements pharmaceutiques (chap. 9) ; enfin, une analyse des études anthropologiques et sociologiques sur la dépression leur fait conclure à l'échec des tentatives de donner une définition de la dépression qui permettrait de sortir de l'impasse (chap. 8). Les auteurs concluent en tentant d'indiquer quelques pistes menant à des solutions.

Au début de leur ouvrage<sup>9</sup>, ils évoquent le roman d'Arthur Miller, *Mort d'un commis-voyageur* : alors qu'il parvient à la soixantaine, Willy Loman, en dépit de sa croyance fervente au rêve américain selon lequel « travailler dur conduit au succès », n'est parvenu à rien : criblé de dettes, sa santé déclinant, il ne parvient plus à accomplir son travail et ses enfants le méprisent. Finalement licencié, il se tue dans un accident d'automobile dans l'espoir que son assurance subviendra aux besoins de sa famille. Cet ouvrage est reçu à sa parution comme symbolisant le côté destructeur du rêve de bonheur américain ; cinquante ans plus tard, le *New York Times* titre : « Donnez du Prozac à cet homme ! » Arthur Miller proteste : « Willy Loman n'est pas un déprimé... il est écrasé par la vie. Il y a des raisons sociales pour lesquelles il est où il est. »

La réaction d'Arthur Miller met en lumière l'opération réalisée par le DSM : disjoindre la « dépression » de son sens subjectif et social pour la soumettre à la juridiction du traitement médical. Nos auteurs rétablissent ce lien en rétablissant la référence au contexte. Mais qu'entendent-ils par « contexte » ? Ils décrivent un certain nombre de situations : la perte d'une liaison amoureuse, d'un travail valorisé, la réaction à un diagnostic médical menaçant pour un objet d'amour, etc., situations qui sont ignorées par le DSM et qui définissent pourtant une tristesse « normale » même si elle est intense.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, *The Loss of Sadness*, p. 3.

De notre point de vue, cette position présente l'intérêt de réinscrire la dépression dans le registre de la subjectivité, puisqu'elle réintroduit la référence au sens et à la cause.

Bien sûr, ici, aucune référence à l'inconscient, du fait des positions théoriques de nos auteurs. Pourtant Freud, lui aussi, se réfère à une opposition semblable quand il compare le deuil et la mélancolie – mais c'est pour la réduire et lui donner un sens différent.

Tout d'abord, il n'est pas inintéressant de rappeler sa remarque à une époque où les antidépresseurs tendent à devenir la réponse standard à un deuil, quel qu'il soit :

« Il est aussi très remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'idée de considérer le deuil comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin bien qu'il s'écarte sérieusement du comportement normal. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber. »<sup>10</sup>

Cette remarque présuppose une position éthique par rapport à la question du deuil, position qui tend aujourd'hui à se dissoudre dans une réponse médicale dont on peut se demander si en anesthésiant la souffrance du sujet, elle ne constitue pas un obstacle au travail de deuil lui-même, permettant au sujet de maintenir présent l'objet dans une forme de déni de la perte, le fixant ainsi dans une forme de deuil pathologique.

Freud se demande ce qui se produit dans la mélancolie, où la perte de l'objet ne semble pas toujours présente. Dans certains cas, nous faisons l'hypothèse d'une perte d'objet sans pouvoir reconnaître ce qui est perdu et l'on admet que le malade lui-même ne saisit pas consciemment ce qu'il a perdu. Il s'agit, contrairement au deuil, d'une « perte d'objet qui est soustraite à la conscience ». L'inhibition mélancolique, contrairement à celle du deuil, « nous fait l'impression d'une énigme, parce que nous ne pouvons pas voir ce qui absorbe si complètement les malades »<sup>11</sup>.

L'objet perdu dans la mélancolie est bien présent, c'est parce qu'il est inconscient qu'est présente l'énigme de la cause dont on ne peut saisir la logique qu'en considérant cette dimension inconsciente. La simple considération du contexte et l'opposition réaction adaptée/inadaptée ne permet pas de rendre compte de cette logique. Freud, lui, maintient entière la dimension de la subjectivité dans ce qui semble le plus pathologique.

Lacan radicalise cette position, en réintégrant la dépression dans la dimension de la tristesse :

« La tristesse [...], on la qualifie de dépression, à lui donner l'âme pour support [...]. Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure.

« Et ce qui s'ensuit pour peu que cette lâcheté, d'être rejet de l'inconscient, aille à la psychose, c'est le retour dans le réel de ce qui est rejeté, du langage ; c'est l'excitation maniaque par quoi ce retour se fait mortel. »<sup>12</sup>

On saisit là à la fois sa clairvoyance et son culot, à l'époque où déjà tout était fait pour médicaliser la dépression : toutes les formes, jusqu'aux plus extrêmes (mélancolie, manie) sont rapportées explicitement et sans appel à la dimension subjective et à la responsabilité du sujet.

### ***Mondialisation de la dépression-DSM***

Horwitz et Wakefield, eux, se contentent de dénoncer l'extension abusive de la notion de dépression et de tenter d'y remédier en adoptant le critère simple de l'opposition réaction adaptée/inadaptée ; mais l'intérêt de leur travail est surtout de mettre en évidence l'extension envahissante de la dépression DSM. Le deuxième ouvrage dont je parlerai fait un pas de plus : il

<sup>10</sup> Freud S., « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Gallimard, collection *Idées*, 1985, p. 148 & « Trauer und Melancholie », 1915 ; *Œuvres complètes*, XIII, p. 262.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 151-152

<sup>12</sup> Lacan J., *Télévision*, Seuil, 1973, p. 39.



montre comment la dépression-DSM a été exportée, comme d'autres catégories du DSM, à travers le monde. *Crazy Like Us, the Globalization of the American Psyche*, d'Irving Kirsch, est composé d'études de cas : la montée de l'anorexie à Hong Kong, l'introduction de la PTSD (*Post-Traumatic Stress Disorder* ou trouble de stress post-traumatique) au Sri-Lanka, etc. Un chapitre porte sur « Le méga-marketing de la dépression au Japon » dont je vais parler.

L'auteur souligne que jusqu'aux années 2000, les antidépresseurs étaient absents du marché japonais : les compagnies pharmaceutiques, bien présentes sur ce marché, considéraient que ces médicaments ne seraient pas acceptés, la notion de dépression telle que nous la connaissons n'étant pas reconnue. Comme l'expliquait alors au *Wall Street Journal* une représentante d'une de ces compagnies, les Japonais ont une conception de la dépression fondamentalement différente de la nôtre, et il est peu probable qu'ils acceptent le médicament associé à cette maladie. Une compagnie pharmaceutique japonaise, Meiji Seika, puis GlaxoSmithKline, entreprirent pourtant de développer ce marché. Ethan Watters décrit la façon dont cette seconde compagnie, suivie par d'autres, a développé une stratégie pour surmonter ces obstacles : tout d'abord par un travail de recherche approfondie mobilisant des spécialistes de la culture japonaise, de l'anthropologie psychiatrique et des connaisseurs du système de santé japonais, puis des débats sur le suicide et la dépression, des émissions télévisées, campagnes de presse, marketing, etc.

Je n'évoquerai pas cette stratégie consistant à faire accepter par tous les moyens la conception DSM de la dépression, ni la façon dont elle a porté ses fruits ; j'évoquerai plutôt le contexte culturel dans lequel cette entreprise de conquête du marché s'est opérée.

La culture japonaise a une position très différente de la culture occidentale par rapport à la tristesse et à la dépression : comme l'a montré un spécialiste de l'anthropologie psychiatrique, le Dr Laurence Kirmayer<sup>13</sup>, cette culture a plutôt idéalisé les états de mélancolie. « Les sentiments de tristesse envahissante étaient souvent vénérés dans des spectacles télévisés, des films ou des chansons populaires. » Considérés comme « des épreuves personnelles, ils construisent le caractère. Des sentiments reconnus chez nous comme pathologiques, dépressifs, sont vécus au Japon comme une source de signification morale et de compréhension de soi »<sup>14</sup> – ce qu'on a rapproché de la croyance bouddhiste : « la souffrance est plus durable et plus définitive que le bonheur éphémère ». D'autres études ont confirmé cette valorisation de la tristesse.

Les développements de la psychiatrie japonaise s'inscrivent dans ce contexte : Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que la « dépression endogène » est apparue comme une maladie autonome, sévère, d'origine génétique ; elle n'existait pas sous sa forme légère. Au début des années soixante fut introduit le *typus melancholicus* de Tellenbach, qui, plus qu'ailleurs, exerça une influence durable, pour des raisons culturelles. Le terme désignait une personnalité mélancolique, avec le sens de l'ordre et de très hautes exigences de réalisation personnelle, ce qui correspondait à un style de personnalité respecté au Japon : des gens sérieux, efficaces, réfléchis, concernés par le bien-être d'autrui et de la société en général. C'est donc une notion valorisée, qui est venue s'inscrire à une place précise dans la culture japonaise.

Ce contexte définit les stratégies adoptées par les laboratoires pharmaceutiques au Japon : s'opposer à une conception de la dépression qui lui donne un sens bien précis pour lui substituer la dépression-DSM, qui elle disjoint radicalement le « trouble de l'humeur » de tout sens subjectif pour le soumettre à la juridiction du traitement médicamenteux. Cette position fait peu de cas de ce qui peut nous intéresser dans la notion de tristesse telle qu'elle est définie dans la culture japonaise : la tristesse, ou la dépression, constitue une qualité valorisée, le signe positif d'une certaine position éthique du sujet ; elle peut aussi constituer pour lui une épreuve personnelle, un moment qui peut permettre d'accomplir un progrès subjectif. C'est un point de vue très différent de la tristesse comme lâcheté morale, mais il présente l'intérêt de redonner à la notion un sens

<sup>13</sup> Cet auteur raconte, au début du chapitre, comment il a été mis à contribution dans la stratégie marketing du laboratoire GlaxoSmithKline, sans vraiment savoir de quoi il s'agissait.

<sup>14</sup> *Ibid.*, *Crazy Like Us*, 2011.

subjectif dénié par la conception contemporaine de la dépression. Et, il n'est pas sans intérêt dans la cure, comme le montre un exposé de Victoria Paz<sup>15</sup> où elle notait comment un sujet venu avec un diagnostic de dépression (avec traitement associé) avait pu subjectiver cette dépression en la resituant dans son existence. Nous recevons des sujets qui arrivent avec un diagnostic et un traitement qui souvent leur permet de faire l'impasse sur la valeur symptomatique qu'elle peut prendre pour eux ; le premier pas consiste alors, quand c'est possible, à redonner sens à ce qui s'est perdu avec un diagnostic qui vient situer l'existence du sujet dans le registre du trouble médical ; c'est la forme que peut prendre pour eux la « rectification subjective » que Lacan évoque à propos du cas Dora.

### ***L'efficacité des antidépresseurs***

Un autre livre critique concernant la notion de dépression, *The Emperor's New Drugs*, concerne l'usage et l'efficacité des antidépresseurs. L'auteur, Irving Kirsch, enseigne la psychologie à l'Université de Hull, en Angleterre, et à l'université du Connecticut, aux Etats-Unis, il s'est fait connaître par des études sur les attentes et la façon dont elles déterminent l'expérience ; selon lui ces processus rendent compte d'un certain nombre de troubles psychiques et somatiques, mais aussi de l'hypnose et des effets placebos. C'est dans cette perspective qu'il a entrepris une série de recherches sur l'effet des antidépresseurs pour définir ce qui, dans leur efficacité, relève du simple effet placebo ; elles ont entraîné de vives controverses dans l'aire anglo-saxonne. Ce livre résume ces recherches et répond aux arguments de ses contradicteurs.

Sa position a évolué au fil de sa recherche. Il pensait au départ que l'efficacité des antidépresseurs n'était pas prouvée pour beaucoup de ceux à qui ils étaient prescrits ; il souhaitait donc simplement définir la part qui revenait aux effets placebos ; les résultats de sa recherche l'ont finalement « convaincu que les antidépresseurs ne sont pas des traitements efficaces et que l'idée que la dépression est un déséquilibre chimique dans le cerveau est un mythe. »<sup>16</sup> Son livre expose le processus qui l'a conduit à cette conclusion.

En 1995, il entreprend d'abord avec Guy Sapirstein une méta-analyse des données publiées à l'époque sur les effets des antidépresseurs ; ils choisissent les études qui répondent à certains critères : prise en compte des effets placebos, groupes-témoins sans aucun traitement. L'étude porte sur 38 essais cliniques et concerne plus de 3000 patients déprimés.

Pour résumer, les meilleurs résultats sont obtenus par les psychothérapies (toutes tendances réunies), puis par les médicaments, légèrement en-dessous par les placebos, et l'absence de traitement amène peu d'amélioration spontanée. L'effet placebo représente 75% de l'effet du médicament, ce qui veut dire que l'effet du médicament proprement dit représente 25% seulement de l'effet total, ce qui est peu.

Étonnement des auteurs, qui se demandent si ce résultat n'est pas sous-estimé du fait que les études concernent l'ensemble des antidépresseurs de façon indistincte. Ils décident donc de comparer les statistiques selon la classe d'antidépresseurs. Nouvelle surprise : les chiffres sont les mêmes quels que soient les antidépresseurs. Plus étonnant encore : on retrouve les mêmes chiffres pour des médicaments qui ne sont pas des antidépresseurs (barbituriques, antipsychotiques, stimulants, opiacés, hormones thyroïdiennes données à des patients déprimés sans troubles thyroïdiens) ; seule exception, un médicament pour les nausées et vomissements testé un temps puis abandonné par le laboratoire Merck, l'Emend. Une particularité de ce médicament : il n'a pratiquement pas d'effets secondaires.

Conclusion logique, que les auteurs vont mettre à l'épreuve : ce qui est commun à tous ces médicaments efficaces, ce sont les effets secondaires aisément repérables, ce qui « casse » les procédures en double aveugle (où le médecin comme le patient ignorent s'il s'agit du médicament étudié ou d'un placebo) ; d'ailleurs certaines études montrent que les médecins comme les

<sup>15</sup> Paz V., « De la dépression à la particularité subjective », exposé aux Journées de l'ECF 2010.

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 4-5.

un livre diffusé dans un cadre américain, il y a un petit avertissement au lecteur en première page pour lui dire – *si vous avez un traitement antidépresseur, n'arrêtez pas du jour au lendemain, consultez votre médecin*. On n'est jamais trop prudent...

Nous pouvons quant à nous, nous interroger sur ce qui fait que la perception par le sujet des effets secondaires du médicament assure son efficacité. Nous ne pouvons pas en effet nous contenter de la théorie de la détermination par les attentes. L'inscription corporelle vécue du médicament ne vient-elle pas signer pour le sujet à la fois son efficacité signifiante et une certaine localisation de la jouissance ? Le sujet, en payant un tribut à la culpabilité par des effets secondaires négatifs, n'est-il pas en position de pouvoir, en échange, aller mieux ? Seule la clinique pourra nous répondre.

Le point théorique qui sert de levier à Irving Kirsh, c'est la suggestion – ce n'est pas surprenant pour un auteur cognitiviste. Or nous savons depuis Freud que la suggestion ne peut pas se concevoir sans le transfert. D'une certaine façon nous rejoignons notre auteur : l'usage de médicaments, antidépresseurs ou autres, ne vaut que par la façon dont il vient s'inscrire dans le transfert. Je voudrais discuter ce point à partir de deux cas cliniques qui nous permettront de réfléchir, en particulier sur cette question de l'usage des médicaments : il s'agit de deux patientes, toutes deux confrontées à la question des antidépresseurs.

### ***Usages du médicament***

L'une d'elle – que j'ai considérée comme hystérique pendant assez longtemps – est venue en analyse avec une multitude de symptômes envahissants, obsessions multiples, phobies plus ou moins labiles, angoisses multiformes et plus ou moins diffuses, etc.

Elle avait eu une enfance extrêmement problématique. D'une part, elle était née pour remplacer sa sœur aînée condamnée par la médecine et qui est finalement restée vivante. Cette dimension de la mort est restée très présente pour elle, elle était « celle qui remplaçait ».

Dans son enfance, elle a eu une relation extrêmement difficile à sa mère qui évoque un peu ce que Lacan dit de la stratégie de l'enfant obsessionnel par rapport à ses parents, c'est-à-dire toujours demander plus, etc. Elle était avec elle dans une relation extrêmement difficile, refusait de s'habiller comme sa mère voulait, s'opposait à tout, dans une forme de toute-puissance qui a subsisté par la suite, par exemple dans une forme de négation de la maladie et de la mort – jusqu'au jour où sa mère lui a dit « si tu continues, je vais me suicider ». Et, du jour au lendemain, elle est devenue très sage.

Son père passait sa vie sur les routes pour son travail et rentrait tard le soir ; pendant son absence sa mère la prenait dans son lit la nuit jusqu'à ses treize ou quatorze ans, et quand le père rentrait vers une ou deux heures du matin, il prenait sa fille et la portait dans son lit. Elle se souvient de la chaleur du lit maternel et du père qui venait l'en éjecter pour la mettre dans un lit froid. Elle avait pendant son enfance, comme son père était toujours sur les routes, une rêverie angoissée autour du fait que son père pouvait mourir dans un accident de voiture, et elle l'imaginait en morceaux. Elle faisait des cauchemars terrifiants autour de la question de la mort de son père.

Cette femme a réussi dans sa vie professionnelle, mais a été confrontée à une situation qui l'a durablement marquée : elle s'est trouvée dans l'impossibilité de porter secours comme elle l'aurait voulu à une personne probablement déjà décédée d'un accident de voiture quand elle était en position d'intervenir ; elle s'est sentie profondément et durablement coupable et cela a orienté sa carrière professionnelle vers un métier qui lui évitait toute responsabilité de ce type. Elle s'est mariée, a eu un enfant, accouchement extrêmement difficile qui a failli lui coûter la vie et l'a laissée, après la naissance, dans un état dépressif grave qui l'a poussée à consulter pour la première fois un psychiatre.

Elle s'est trouvée dans le cadre de son travail sous l'autorité d'un directeur fou, multipliant les passages à l'acte et faisant le vide autour de lui. Contrairement à ses collègues, elle s'est accrochée à son poste, espérant que son savoir lui permettrait de faire pièce à cette folie de l'Autre ; devant l'échec de cette tentative, elle a finalement renoncé à ce travail et à toute vie professionnelle, se



repliant sur sa vie familiale malgré sa qualification professionnelle et les voies qu'elle pouvait lui ouvrir. Cette situation la laisse avec des cauchemars récurrents où elle est confrontée sans recours au caprice de ce directeur fou.

Elle était taraudée par sa culpabilité : cette personne à qui elle n'avait pas pu porter secours était-elle encore vivante à ce moment-là ? Était-elle responsable de sa mort ? Cette obsession s'accompagnait d'une phobie de la conduite en voiture : serait-elle en mesure de porter secours en cas d'un accident ? Son père, lui, était pompier volontaire et secouriste, il était en mesure de porter secours. Elle était aussi obsédée par des fantasmes de contamination, en rapport avec son travail, qui provoquaient des crises d'angoisse majeures. Par ailleurs, sa vie sexuelle avec son mari était limitée par des conditions qui la rendaient rare ou quasi-inexistante.

Au cours du travail, l'analyse de ses obsessions et phobies envahissantes lui ont permis de les rattacher aux circonstances de son enfance, en particulier à sa révolte envers sa mère et ambivalence par rapport à son père ; ses symptômes sont devenus beaucoup moins envahissants et s'est produite une relance du désir dans son couple ; ce que son mari n'a pas supporté : il s'est trouvé confronté alors lui-même à une recrudescence de symptômes, l'accusant dans des petits mots écrits de l'exploiter, etc. – et prenant rendez-vous lui aussi avec un analyste. Elle se sent alors à nouveau envahie par ses symptômes, ses angoisses, sa phobie de la voiture et ses cauchemars où elle est confrontée aux « piétinements d'éléphants du caprice de l'Autre » ; elle en vient à douter de l'utilité de continuer plus avant son analyse et finit par l'interrompre, malgré ma réticence. J'aurais dû être plus ferme.

Ce doute sur la capacité de l'Autre à l'aider est constitutif pour elle. Durant son analyse, pour pallier son angoisse, elle a consulté différents médecins, psychiatres, tenté différents médicaments (anxiolytiques, antidépresseurs, etc., vite abandonnés en raison du malaise où ils la mettaient), sans succès ; elle a aussi consulté les tenants de diverses thérapies dont elle dénonçait très rapidement l'imposture. J'avais bien conscience que cette défiance fondamentale par rapport à l'Autre risquait à un moment ou un autre de se reporter sur l'analyste mais jusque-là l'analyse restait le lieu où une certaine constance du transfert se manifestait.

Elle est revenue près de deux ans après. Confrontée progressivement à une maladie physique qui l'handicapait, elle a consulté de multiples médecins, subi une opération qui a échoué ; et devant l'insupportable de la limitation physique, elle qui vivait son corps dans un registre de toute-puissance, elle a consulté un psychiatre pour obtenir, une fois de plus, un traitement antidépresseur. Elle a fait une première tentative de suicide qu'elle a attribuée à l'antidépresseur, puis une seconde dont elle a été sauvée par son mari, et dont elle assume la responsabilité ; c'est à la suite de cette deuxième tentative qu'elle est revenue me voir.

Comme je voulais savoir où elle en était à ce moment (et que j'étais plongé dans la lecture de *The Emperor's New Drug*), je lui dis – « les antidépresseurs, je n'y crois pas beaucoup ». Elle m'a alors expliqué qu'elle avait très bien senti quand elle était en clinique et qu'elle commençait à prendre ses médicaments, qu'il y avait un bourgeonnement en elle, une naissance de la vie (elle montre d'ailleurs un intérêt nouveau pour l'entretien et la culture de fleurs et de bonzaïs).

Par contraste le transfert à l'analyste est marqué du doute : « Je viens vous voir parce que je vous aime bien, mais je n'y crois pas. » Ce qui ne l'empêche pas de reprendre le travail, rendu difficile par sa phobie des voyages en voiture, exacerbée par la mort sur la route de sa meilleure amie.

Ses tentatives de suicide, dit-elle, ont fondamentalement modifié son rapport à la mort, marqué jusque-là par le déni, et aussi le défi, présent dans ces tentatives. Cet abandon de la toute-puissance face au corps, à la maladie et à la mort me semble la prémunir du retour de l'acte suicidaire.

Le médicament y contribue également, puisqu'il incarne pour le sujet un retour du sentiment de la vie. Quelle que soit son efficacité réelle, il vaut avec tout le dispositif transférentiel qui l'accompagne : transfert au médecin-analyste prescripteur d'une part, sans lequel aucun traitement n'avait pu se mettre en place jusque-là, mais aussi avec l'analyste d'autre part, sur un mode quelque peu sceptique, chacun ayant sa fonction propre. Bref, les médicaments ne valent que par

l'usage qui en est fait par le sujet, ici sous la forme d'une construction qui vaut comme suppléance.

L'autre personne dont je parlerai a fait un parcours inverse. Elle est venue me voir alors qu'elle avait consulté de multiples médecins, avec plusieurs séjours en clinique. Elle était considérée comme bipolaire, comme mélancolique, etc. Ce qui est le cas de sa mère, maniaco-dépressive. Elle était sous traitement d'antidépresseurs, régulateurs, etc. depuis plus de sept ans ; sa demande était de se séparer de ces traitements : « je ne supporte plus d'avoir ces médicaments, je veux arrêter les médicaments ». J'avais dans l'idée, raisonnable après tout, qu'il valait mieux qu'elle n'arrête pas tout d'un coup. Je l'ai donc adressée à un collègue psychiatre qui l'a reçue, écoutée, aidée à réguler son traitement pour pouvoir à terme l'arrêter. Elle a eu quelques réticences à prendre rendez-vous avec ce médecin, qu'elle avait rencontré quand elle avait seize ans après une tentative de suicide qui avait amené ses parents à l'hospitaliser.

Quand elle est venue me voir elle était en instance de divorce d'avec un homme violent et sadique, et les choses se passaient mal. Sa fille, par ailleurs, allait mal et avait elle-même fait deux tentatives de suicide. Elle se débattait tant bien que mal dans ces difficultés, j'ai tout d'abord essayé de l'aider à se dégager de l'emprise de son mari et j'ai reçu sa fille quelques séances puis l'ai adressée à une psychanalyste à Paris où elle partait faire ses études.

Quand ces problèmes se sont posés d'une façon moins urgente, elle a pu aborder les questions de la folie maternelle et du ravage ; elle a pu établir un lien plus constructif avec un homme qui l'aimait, même si ce n'est pas sans problème ; dans le même temps elle poursuivait avec obstination l'entreprise de réduire son traitement antidépresseur. Puis rapidement, elle a été confrontée, durant ces trois années où je l'ai rencontrée, aux difficultés du couple parental : hospitalisation de sa mère en psychiatrie à la suite d'une décompensation, maladie puis mort de son père, responsabilité de la prise en charge de sa mère vieillissante ; ces situations ravivaient ses propres difficultés, son angoisse et sa dépression. J'ai soutenu au fil du temps les responsabilités qu'elle prenait dans ces situations parfois dramatiques, tout en l'incitant à analyser la part qu'elle y prenait, et les raisons de sa culpabilité et de son angoisse – ce qui, je pense, a permis d'éviter qu'elle s'enfonce dans des auto-reproches à tonalité mélancolique. Elle a maintenant pu prendre une certaine distance par rapport aux problèmes de son entourage, qu'elle a contribué assez largement à résoudre, et peut se consacrer aux difficultés et aux projets du couple qu'elle a constitué ; elle a également retrouvé une capacité au travail qui était devenue problématique au fil des années ; elle a totalement arrêté les antidépresseurs (mais continue à rencontrer le psychiatre qui l'a aidée à s'en passer).

Tout est loin d'être réglé, elle poursuit ses séances, mais elle est parvenue à se séparer de son traitement antidépresseur, retrouvant l'accès à son implication subjective, et des difficultés familiales dans lesquelles elle était immergée sans distance. Ce qui lui a permis d'aborder autrement les séances.

Ici le médicament prend une valeur symbolique différente, puisqu'il est d'emblée ce dont le sujet demande qu'on l'aide à se séparer ; à ce titre, il symbolise ce dans quoi elle est prise : les difficultés du rapport à un Autre qui, soit incarne le ravage (le mari dont elle tente de se séparer, ses parents et surtout sa mère), soit va mal et risque de faire défaut (ses parents encore, sa fille), et auquel elle doit porter secours. Il symbolise aussi ce dont elle doit se débarrasser pour pouvoir retrouver une estime de soi et redonner sens à son existence. C'est le chemin qu'elle est effectivement parvenue à faire et qui laisse le champ libre au travail analytique.

Nous avons donc, dans ces deux exemples, des usages très différents, voire opposés, du médicament. Il s'est agi pour moi, dans un cas comme dans l'autre, non de prescrire (ce n'est pas mon rôle, ce qui est peut-être un atout), mais de rester docile à l'usage que le sujet fait du médicament, à la valeur symbolique qu'il lui donne. Ce n'est pas tant la valeur de suggestion, ou de placebo que prend le médicament, comme le pense Irving Kirsch, que la valeur signifiante qui lui est attribuée par le sujet. Dans un cas, il prend valeur de ce qui attache le sujet au sentiment de la vie et contribue ainsi à éviter le retour du passage à l'acte suicidaire, lui permettant de reprendre

un travail analytique ; dans l'autre, il est le signifiant dont se sert le sujet pour redéfinir sa position subjective en s'écartant de ce que pouvait avoir d'aliénant son inscription dans une pathologie, mais aussi son rapport tourmenté à l'Autre du ravage.

Ces deux parcours très différents concernent sans doute, chacun à sa manière, le thème de cette année de votre section clinique, la forclusion généralisée – entre autre sous l'espèce de la question diagnostique. Chacun pose cette question sous forme – dépression névrotique ou mélancolique ? La question du diagnostic, on doit la poser, mais je me demande si l'on ne doit pas parler d'un nominalisme provisoire du diagnostic. Jacques-Alain Miller a dit dans un texte récent que « le diagnostic vient de surcroît », paraphrasant le dit de Lacan, que la guérison vient de surcroît. Cela signifie qu'on peut donner une étiquette à condition que cette étiquette n'oriente pas trop notre façon de voir le patient. Ce qui nous oriente, plus que l'étiquette (à prendre dans tous les sens), c'est la particularité subjective, et elle ne doit pas être masquée par une catégorie : « elle est hystérique, donc la question de l'autre femme, etc. » ; ou sous sa forme subjectivée : « je suis hystérique donc... » C'est la pire façon de manquer cette particularité subjective. « Le diagnostic vient de surcroît » veut dire qu'il n'est pas le préalable à partir duquel nous pouvons construire le cas selon la théorie, mais qu'il vient lui-même comme conclusion (si nécessaire), qu'il se situe après le « donc... » ou peut rester en suspens.

Comme pour le médicament, le patient peut faire du diagnostic un usage bien à lui. La première analysante, dans son riche parcours médical a rencontré un médecin qui distribuait libéralement le diagnostic de bipolarité, dont elle s'est emparée pour s'aliéner dans une identification qui m'a semblé faire mirage pour elle. Je l'ai autant que possible maintenue à distance de cette identification, ce qui a, je crois, favorisé une remise au travail. Une telle identification peut pourtant parfois stabiliser le sujet. Je me rappelle une présentation de malade où le sujet se posait comme le déprimé par excellence, mettant au travail les meilleurs spécialistes de la question ; il s'agissait d'un sujet psychotique, repéré comme tel lors de la présentation, mais le psychanalyste soulignait l'importance de cette identification pour le sujet ; malheureusement, quelqu'un a dit au sujet – vous n'êtes pas déprimé, provoquant de sa part une tentative de suicide. Il est particulièrement important de saisir la signification des inventions du sujet.

Un mot pour finir. Je n'aurai pas le temps d'évoquer pleinement ici la question initiale : la dépression, mal du siècle. Son extension massive, mondiale, répond déjà par les faits à la question. Mais cette extension est-elle principalement l'effet d'un artefact, la définition-DSM de la dépression (avec ses conséquences subjectives, les sujets appréhendant leur malaise par la médiation des signifiants qui lui sont proposés), ou est-elle une conséquence du malaise contemporain dans la culture ?

Le dernier des livres que je voulais évoquer, *Against happiness*, d'Eric G. Wilson, y répond à sa façon, en soulignant que notre société, en valorisant la dimension du bonheur, nous prive d'une dimension fondamentale et positive dans la culture, celle de la mélancolie et de sa dimension créatrice ; il appelle à la reconnaissance de notre dimension dépressive, contre les contraintes des antidépresseurs et de la pensée positive.

Cette analyse peut rejoindre celle que nous faisons de la société hypermoderne : le malaise contemporain est aussi un malaise du surmoi qui dit « Jouis ! », c'est-à-dire d'un pousse-à-jour, à travers ce que Lacan désigne comme lathouses dans son Séminaire XVII : nous vivons dans une société où les objets qui nous sont proposés poussent à la jouissance, de façon parfois effrénée, au-delà de l'homéostasie. Rappelons-nous ce procès récent où dans une famille endettée jusqu'au cou les parents ont décidé un suicide familial dont ne réchappent pas deux des enfants. Ces situations où les gens sont poussés à dépenser au-delà de l'homéostasie, au-delà du principe de plaisir, nous pouvons aussi les définir comme pousse-à-la dépression.

Nous revenons à la question posée par *Mort d'un commis voyageur*, j'y reviendrai ailleurs.

# À propos de l'Homme aux loups\*

Laurent Ottavi

## *Introduction*

Plusieurs raisons rendent ma prise de parole un peu périlleuse ce soir.

- La première : c'est la dernière soirée de lecture sur *La forclusion généralisée, son incidence dans les névroses, les perversions, les psychoses ordinaires et extraordinaires*. Bien du travail a été produit, bien des notions ont déjà été abordées. Ce que je prononcerai ce soir aura donc des échos que je ne mesure pas encore.
- La seconde tient au fait que ces textes de référence dont je dois vous parler représentent à eux seuls une somme colossale de travail : la transcription, certes un peu condensée, de l'ensemble ou presque du séminaire de DEA produit par Jacques-Alain Miller en 1987-1988... Quand on connaît sa productivité dans ses prises de parole, il y a de quoi être un peu effrayé...

## *Une précaution*

Alors je commencerai par faire miennes une remarque et une précaution, dont la portée générale est largement fondée par un extrait de la dixième leçon de ce séminaire :

« Poser la question du diagnostic névrose ou psychose à propos de l'Homme aux loups n'a qu'un seul sens au départ, à savoir que l'on tient absolument à commencer à partir de ce que l'on sait déjà de la névrose et de la psychose. Le travail qu'il faut faire - c'est en tout cas ce qui m'intéresse - n'est pas de partir de ce que je sais de la névrose et de la psychose pour classer l'Homme aux loups, mais de partir, au contraire, de ce que je ne sais pas pour apprendre ce que sont la névrose et la psychose à partir de l'Homme aux loups. »<sup>1</sup>

J.-A. Miller va alors donner un empan plus large à son orientation. Dans ce que je viens de citer en effet, il prend le soin de parier sur le neuf, le nouveau pour examiner la question de la structure, et refuse de subordonner l'imputation de la structure aux données qui seraient préalables. Mais il pousse aussi l'exigence plus loin et avance les choses sur deux plans distincts :

« C'est un point de vue foncièrement différent. Cette lecture n'est intéressante que si elle nous conduit à approfondir voire à remanier nos catégories de névrose et de psychose. Il ne s'agit pas simplement de les appliquer. Cette lecture n'a vraiment d'intérêt que dans la suspension du savoir acquis. Cela ne veut pas dire que l'on ne doit pas essayer des diagnostics. »<sup>2</sup>

« Suspension du savoir acquis » voilà une quasi-maxime, qui est bien plus que de simple méthodologie et introduit à la grande précaution freudienne reprise et signalée par Lacan : « Aborder un cas analytique en oubliant ce qu'on sait par avance. Cela ne veut pas dire que du coup on doit faire le blanc total. Il s'agit d'une ascèse qui consiste avec les surprises que cela produit à apprendre à nouveau ce que sont les

---

\* Commentaire du séminaire de DEA de Jacques-Alain Miller, 1987-1988. Leçons publiées dans la revue *La Cause freudienne* n° 72 et 73.

<sup>1</sup> « L'Homme aux loups », *La Cause freudienne* n° 73, décembre 2009, p. 89.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 89.

psychoses, les névroses et les perversions à partir de ce qu'en dit un sujet. »<sup>3</sup> En effet, si l'on reprend l'Homme aux loups dans les *Cinq psychanalyses*, on lit dans la conclusion de l'introduction : « Il y a plus de choses entre ciel et terre que n'en peut rêver notre philosophie. Celui qui parviendrait à éliminer plus radicalement encore ses convictions pré-existantes découvrirait certes bien plus encore. »<sup>4</sup>

J.-A. Miller précise donc l'enjeu que cela représente pour le *savoir* clinique, et l'on perçoit bien qu'il ne s'agit pas seulement d'une simple recommandation méthodologique et générale ; c'est en effet une charge ou une valeur éthique plus fondamentale qui se trouve là engagée. Éthique du savoir pourrait-on dire - qui articule nécessairement, mais sur un autre plan, une éthique de l'acte, qui fait qu'il y a ascèse et suspension de l'*automaton* pour ce qui est de son déploiement. Or, si cette question est déterminante, et évoque cet enjeu clinique et de l'acte, elle a aussi une autre retombée, sur un autre plan, sur laquelle nous devons être attentifs :

« La même suspension vaut aussi concernant les catégories de Freud. Est-ce que nous partons du fait que nous savons ce que veulent dire ces termes ? Ou bien partons-nous du fait que nous ne savons absolument rien ? Moi, je pars de ce que je ne sais absolument pas. Je considère que c'est le texte lui-même qui a à nous réapprendre et à nous définir ce qu'est la castration. Prendre ce terme, et le faire circuler de Freud à Lacan, c'est à ne pas s'y retrouver, même si on sait qu'il y a une valeur à ce que ce soit le même signifiant qui se déplace. »<sup>5</sup>

Cette recommandation nous prescrit quelque chose d'essentiel, et si nous n'y prenons pas garde, nous risquons de nous fourvoyer. Il faut donc lister et ordonner les choses :

- En premier, dire « il y a une valeur à ce que ce soit le même signifiant qui se déplace » est une autre manière de rappeler qu'il faut en passer par les signifiants lacaniens si on veut être lacanien, et, de plus, à l'expresse condition de ne point confondre le signifiant et le sens, le signifiant et la signification.
- Deuxièmement, de ce point de vue, celui de la signification, les choses s'inversent : poser que le champ de tel signifiant reste identique à lui-même, chez Freud et quelle que soit l'époque de son utilisation, ou chez Lacan, cela est d'une naïveté foncière, laquelle peut mener à de véritables impasses à la mesure même de l'épaisseur et de la complexité des données.

Chez Freud comme chez Lacan, les déplacements sont la règle : parfois discrets, parfois radicaux, il faut en tous cas partir de ce que les valeurs de ces signifiants ne sont nullement permanents, mais au contraire sont toujours en perpétuelle rectification. De plus, si on croise et recroise Freud et Lacan, si on lit Freud avec, grâce à Lacan, et que l'on aborde de manière transversale les différentes périodes d'élaboration en les maniant à partir de ce que l'on penserait naïvement être une seule définition, un seul sens – en général, celui qu'on croit comprendre – alors c'est la certitude de sombrer dans la confusion d'une méconnaissance complète : J.-A. Miller a bien raison de souligner cette précaution fondamentale. Donc, pour commencer je vous propose que nous nous fassions nôtre cette règle qu'il nous propose et que nous rangions aussi nos échanges sous cette définition qu'il dessine :

« Moi, je vois ces termes se définir les uns par les autres et j'essaie de saisir leur solidarité, leur connexion et comment Freud s'y déplace. Il ne se déplace pas avec une clarté parfaite. C'est un peu la jungle et c'est ce par rapport à quoi on peut faire valoir comment Lacan taille des chemins plus droits. »<sup>6</sup>

Il ne prend donc ces termes que dans les différents corrélats qui apparaissent. En somme, et comme d'habitude, il est conséquent et nous réveille : il prend les termes structurellement : la valeur de l'un se définit corrélativement aux entrelacs dans lesquels il apparaît.

Je me réglerai sur les pages 79 à 132 du numéro 72 de *La Cause freudienne*, plus les pages 64 à 117 du numéro 73. Donc je ne serai pas exhaustif, mais tenterai de procéder par une approche partielle, et

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Freud S., *Cinq psychanalyses*, PUF, 1985, p. 329.

<sup>5</sup> *Op. cit.* p. 89.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 89.



thématique. Commençons par repérer l'entrelacs des thèmes et références au regard de trois coordonnées principales :

- L'Homme aux loups dans les *Cinq psychanalyses* et aussi dans « L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même » ;
- Freud et la question des modes de construction de cette cure, et de l'acte, – et pensons en particulier à la valeur de cet acte freudien qui s'est marqué par l'annonce anticipée de la fin de la cure ; Freud mentionne ce trait :

« Je décidai – non sans m'être laissé guider par de sûrs indices d'opportunité – que le traitement devrait être terminé à une certaine date, quelque avancé qu'il fût ou non alors. J'étais résolu à m'en tenir à ce terme; le patient finit par s'apercevoir que je parlais sérieusement. Sous l'implacable pression de cette date déterminée, sa résistance, sa fixation à la maladie finirent par céder, et l'analyse livra alors en un temps d'une brièveté disproportionnée à son allure précédente tout le matériel permettant une résolution des inhibitions et la levée des symptômes du patient. »<sup>7</sup>

- Lacan et la question des déplacements du signifiant qu'il va aller piocher chez Freud : celui de la *Verwerfung*, « qui est quelque chose d'autre que la *Verdrängung* » comme Freud le mentionne. La citation dans la version de 1924 traduite par Marie Bonaparte et Rudolph Læwenstein mentionne : « Un refoulement est autre chose qu'un rejet »<sup>8</sup>.

Il nous faut, dès l'abord freudien, distinguer ce que Lacan va rendre par forclusion d'une part, et par le refoulement d'autre part. Notons que *rejet* signifie expulsion en dehors, ce qui est cohérent avec la représentation que l'on trouve dans l'article « La dénégation », et suppose la construction d'un dedans et d'un dehors — ce « grand mythe freudien » que désigne Jean Hyppolite dans son commentaire, tandis que la forclusion, avec sa référence juridique, désigne plutôt le texte, mais en tant qu'il est inopérant : les deux termes ne sont pas situés dans le même champ.

Plus loin J.-A. Miller commente les problèmes posés par cette assertion freudienne :

« Qu'est-ce qui fait l'ambiguïté de cette phrase. C'est qu'on se demande toujours si c'est fait pour définir le refoulement ou si c'est fait pour définir la forclusion. Il ne faut pas oublier qu'au départ, ce dont il est question dans le texte, c'est de la forclusion, du rejet du nouveau. Freud a posé le rejet du nouveau et, à la fin du texte, il revient au refoulement et accentue l'opposition des deux termes [...] Au fur et à mesure qu'on descend dans le texte, on arrive à la possibilité de co-existence entre le refoulement et le retour du refoulé. »<sup>9</sup>

Donc avec la mise en perspective de ces coordonnées ainsi distribuées, c'est une pléthore de textes de Freud et de Lacan qui sont convoqués, et que J.-A. Miller va suivre pas à pas : et le plus simple sera de partir de l'articulation de deux thématiques précises qui vont, au fil de leur dialectique, être convoquées successivement ou bien de manière raisonnée. Lesquelles ?

- La première : ce qu'il en est du phallus et de sa logique – pensons à l'hallucination du doigt coupé en tant que ce point est le support de la reconnaissance ou du rejet, refoulement ou forclusion.
- la seconde, c'est celle des réversions pulsionnelles, complexes, de l'Homme aux loups, qui navigue toujours entre solutions alternées, de type passif ou actif.

Pour l'entrée dans le vif du propos prenons d'abord le début du commentaire dans le n° 72 qui transcrit les leçons I à VII du séminaire de DEA, tandis que le n° 73 transcrit les leçons VIII à XIII.

La première remarque est que l'Homme aux loups a une place à part dans l'ensemble des *Cinq psychanalyses*<sup>10</sup>. C'est comme si le développement de son analyse n'était pas parallèle à l'écriture qu'en choisit Freud, à la différence des autres cas dont l'exposé est synchrone à leur cure, comme le souligne

<sup>7</sup> Freud S., *op. cit.*, p. 328-329.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 385 et Miller J.-A., *op. cit.*, n° 73 p. 97.

<sup>9</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 73, p. 97.

<sup>10</sup> Miller J.-A., *La Cause freudienne* n° 72, novembre 2009, p. 79.

Lacan. À l'inverse, Freud met en relief ce que le sujet rapporte de son histoire infantile et qui s'est passé quinze ans auparavant. « Seule cette névrose infantile fera l'objet de ce travail », écrit Freud. En dépit de la prière expresse du patient, je me suis abstenu d'écrire l'histoire complète de sa maladie, de son traitement et de sa guérison... »<sup>11</sup>. Par là, cette construction du cas n'est pas synchronique à l'élucidation du matériel contemporain, à l'inverse des compulsions de l'Homme aux rats, ou des rêves de Dora, mais elle fonctionne par retours sur le matériel antérieur, infantile, de la cure de l'Homme aux loups, et Freud interroge précisément les modes d'élucidation possibles des données libidinales étranges, contradictoires, et pourtant coexistantes chez le sujet. C'est ce point des modes d'équilibre ou de déséquilibre, accords ou désaccords, simultanéité et contradiction des ensembles libidinaux que Lacan va précisément ordonner.

La question princeps ici c'est la question de la castration, et cette question est directement celle de Freud. J.-A. Miller pointe que Lacan ne semble pas avoir mis la question du Nom-du-Père au centre des débats dans l'Homme aux loups<sup>12</sup>. C'est plutôt, dans la ligne freudienne, la question de la castration, et Lacan remarque que Freud dégage comment d'un côté l'Homme aux loups n'a jamais reconnu la castration, et que de l'autre il l'a reconnue. L'accent porte donc sur la logique phallique et la castration, reconnue refoulée ou rejetée. Mais au-delà de cette dualité des contraires que Freud identifie, J.-A. Miller souligne que c'est complexe et pas très clair chez Freud, et que la notion de dualité ne rend peut-être pas compte de l'empan de cette question.

« Nous connaissons à présent la position initiale de notre patient à l'égard du problème de la castration : il la rejeta [*verwarf*] et s'en tint au point de vue du rapport par l'anus. Quand j'ai dit qu'il la rejeta, la signification la plus proche de l'expression est qu'il ne voulut rien savoir d'elle au sens du refoulement. De la sorte aucun jugement ne fut, à proprement parler, porté sur son existence, mais ce fut comme si elle n'existait pas. Cependant cette attitude ne peut pas être restée définitive, même pas en ce qui concerne les années de sa névrose d'enfance. Il existe de bonnes preuves qu'il avait reconnu par la suite la castration comme un fait. Sur ce point aussi il s'était comporté de manière qui est caractéristique de son être, ce qui nous rend si extraordinairement difficile de nous représenter sa névrose et de la comprendre de l'intérieur »<sup>13</sup>.

J.-A. Miller commente ce passage avec le Lacan de la « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung*... »<sup>14</sup>. Il en dégage deux points :

- 1- il y a *Verwerfung* de la castration
- 2- il y a une reconnaissance de la castration, laquelle revêt elle-même deux modalités :
  - a) résister d'une part à celle-ci
  - b) céder ensuite.

Il y a *Verwerfung* de la castration et reconnaissance de celle-ci :

« Certes, cette contradiction existe et ces deux conceptions sont inconciliables. Il s'agit de savoir s'il est indispensable qu'elles se concilient. Notre stupéfaction ne provient que d'un fait, c'est que nous sommes toujours tentés de traiter les processus psychiques inconscients à l'instar du conscient et d'oublier les différences profondes qui séparent ces deux systèmes psychiques »<sup>15</sup>.

Bref, Freud réinscrit cette contradiction au chapitre de l'inconscient et cela distribue une tension à étage, avec une triple architecture : d'abord deux contraires (*Verwerfung* et reconnaissance), et ensuite deux variés ou deux modalités de la reconnaissance. Le point princeps étant la *Verwerfung*.

« À la fin subsistaient chez lui côte à côte deux courants opposés dont l'un abhorrait la castration et l'autre était prêt à accepter et à se consoler avec la féminité comme substitut. Le troisième, le plus ancien le plus profond, celui qui avait simplement rejeté la castration et dans lequel il n'était pas

<sup>11</sup> Freud S., *Cinq psychanalyses*, p. 326.

<sup>12</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 72, p. 80.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>14</sup> Lacan J., Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung*..., *Écrits*, Seuil, 1966, p. 381-400.

<sup>15</sup> Freud S., *op. cit.*, p. 384.

encore question de jugement sur la réalité de celle-ci, ce courant était certainement encore réactivable. »<sup>16</sup>

Il est utile, à ce stade, de faire recours à trois textes. Ce sont dans l'ordre :

- « La négation » d'abord, qu'il convient de lire et d'étudier avec le texte allemand en vis-à-vis : "*Die Verneinung*" : on trouve sur internet une version bilingue très bien faite<sup>17</sup>.
- « L'introduction au commentaire par Jean Hyppolite de la *Verneinung* », dans les *Écrits*<sup>18</sup>
- « Réponse de Lacan au commentaire de Jean Hyppolite »<sup>19</sup>

En effet, dans sa réponse à Jean Hyppolite, Lacan pointe que :

« Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature analytique, se situe très précisément dans l'un des temps que M. Hyppolite vient de dégager à votre adresse dans la dialectique de la *Verneinung* : c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé. »<sup>20</sup>

J. Hyppolite avait précédemment fait valoir une opération dialectique, qui lie ensemble les différents contraires liés et, chose notable, il avait insisté sur un terme :

« Je vais vous dire ce que je ne suis pas ; attention, c'est précisément ce que je suis. » C'est ainsi que Freud s'introduit dans la fonction de la dénégation et, pour ce faire, il emploie un mot auquel je n'ai pu faire autrement que de me sentir familier, le mot *Aufhebung*, qui, vous le savez, a eu des fortunes diverses; ce n'est pas à moi de le dire...

Dr LACAN. - Mais si, à qui, sinon à vous, cela reviendrait-il ?

M. HYPPOLITE. - C'est le mot dialectique de Hegel, qui veut dire à la fois nier, supprimer et conserver, et foncièrement soulever. Dans la réalité, ce peut être l'*Aufhebung* d'une pierre, ou aussi bien la cessation de mon abonnement à un journal. Freud ici nous dit : « La dénégation est une *Aufhebung* du refoulement, mais non pour autant une acceptation du refoulé. »<sup>21</sup>

En passant, il est plaisant de relever la petite pique de Lacan à Hyppolite : en effet, lorsque ce dernier dit « ce n'est pas à moi de » – formule trait pour trait équivalente à celle de Freud pour présenter la dénégation (« ce n'est pas »), Lacan bondit : Hyppolite était justement le grand spécialiste en France de Hegel, celui qui avait introduit le terme hegelien de « dialectique », avec son signifiant allemand de *Aufhebung*, qui le représente au mieux, et il prétendrait, justement là, dire que ce n'est pas à lui de l'expliquer ! « Dénégation » pourrait-on dire de manière peu élégante. Lacan lui est plus incisif, plus drôle aussi : « Mais si, à qui, sinon à vous, cela reviendrait-il ? »

Donc la *dénégation* inclut une dimension dialectique d'*Aufhebung*, et c'est bien en amont que se situent les autres opérations visées par Freud :

« Qu'est-ce à dire ? Derrière l'affirmation [*Bejahung*], qu'est-ce qu'il y a ? Il y a la *Vereinigung*, qui est Éros. Et derrière la dénégation (attention, la dénégation intellectuelle sera quelque chose de plus), qu'y a-t-il donc ? L'apparition ici d'un symbole fondamental dissymétrique. L'affirmation primordiale, ce n'est rien d'autre qu'affirmer ; mais nier, c'est plus que de vouloir détruire.

Le procès qui y mène, qu'on a traduit par rejet, sans que Freud use ici du terme *Verwerfung*, est accentué plus fortement encore, puisqu'il y met *Ausstossung*, qui signifie expulsion.

On a en quelque sorte ici [le couple formel] de deux forces premières la force d'attraction et la force d'expulsion, toutes les deux, semble-t-il, sous la domination du principe du plaisir, ce qui ne laisse pas d'être frappant. »<sup>22</sup>

<sup>16</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 72, p. 81.

<sup>17</sup> Site kristophoros

<sup>18</sup> Lacan J., « Introduction au commentaire par Jean Hyppolite de la *Verneinung*... », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 369.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>21</sup> Lacan J., « Commentaire de Jean Hyppolite... », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 880-881.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 883.



Donc il s'agit d'une réflexion à étages : *Bejahung* / *Verneinung*  
*Vereinigung* / *Ausstossung*

Par conséquent, cette force de l'*Ausstossung*, encore plus marquée dans ce terme, désigne l'expulsion en dehors : et, pour revenir à l'Homme aux loups, elle se marque comme *Verwerfung* de la castration, laquelle est dénotée par Freud comme *rejet*, par la théorie anale du coït que ce sujet promeut. Ce rejet-là se détermine à partir de la scène où le bambin d'un an et demi observe la scène du coït parental, et qui est déduite par Freud dans les *Cinq psychanalyses*<sup>23</sup>. Cette analité se trouve concentrée dans l'adoption de la position féminine, mais après avoir disparu, celle-ci va ensuite réapparaître dans la troisième varia que j'évoquais plus haut, qui renvoie alors, inversement, à la reconnaissance de la castration, mais sous les espèces d'y céder, à cette reconnaissance de la castration, et ce, sur le mode de la prévalence de l'analité<sup>24</sup>. Du coup cela pose un problème théorique pour Lacan : comment faire co-exister la *Verwerfung* et la reconnaissance de la réalité ? En effet, au-delà des tempos dans lesquels cela apparaît, la question qui se pose est une alternative : ou bien cela joue au même niveau, ou bien cela se distribue sur des plans différents.

Lacan va les distribuer sur les deux plans articulés : celui du symbolique d'un côté et celui de l'imaginaire de l'autre<sup>25</sup>.

- Imaginaire de la capture homosexualisante, féminisante, et l'identification à la mère en est la matrice
- tandis que l'identification au père est, elle, symbolique.

D'où un « je ne suis pas châtré » au niveau symbolique, et la position féminine au niveau imaginaire. Alors, montre J.-A. Miller, Lacan peut articuler les deux positions simultanément, mais en tant qu'elles sont réparties sur les deux plans :

- la position masculine et le « je ne suis pas châtré », sont réunies ensemble par Lacan : le masculin qui abomine la castration, dont Freud indique qu'elles sont tout à fait compatibles dans le fait que la position masculine est articulée par une constance du choix d'objet hétérosexuel à forme compulsive : « J'aime les servantes à quatre pattes quand elles nettoient le plancher avec un balai à côté. »
- Mais simultanément, il fait apparaître comment Lacan distribue cette position-là en lien avec le registre imaginaire de l'identification à la mère, ce que Lacan pointait déjà dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » : « L'effet de capture homosexualisante qu'a subi le moi ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. »<sup>26</sup> Cette phrase, souligne J.-A. Miller, a comme référent le cas de l'Homme aux loups.

J.-A. Miller fait ensuite remarquer que Lacan ne cite pas l'Homme aux loups dans la « Question préliminaire... », sinon, sans doute, en arrière-plan de ce qu'il distingue entre forclusion du Nom-du-Père et élision du phallus. Chez Lacan, ce qui va faire scandale, c'est la « Réponse à J. Hyppolite » lorsqu'il va situer la forclusion-*Verwerfung* comme mécanisme symbolique contraire ou alternatif à la *Bejahung* que Freud dispose dans son article sur la dénégation. Alors une fois posée ainsi, cette forclusion ainsi identifiée va permettre d'imputer la reconnaissance de la castration – avec sa résistance puis le fait de céder – en incluant position féminine et protestation virile. J.-A. Miller pose qu'il ne lui semble pas qu'il y ait eu mise en question de la forclusion du Nom-du-Père chez l'Homme aux loups, ce qui ne remet pas en question tout l'ordre symbolique. Sur la question diagnostique entre névrose et psychose, cela doit s'articuler au courant plus profond, celui qui n'admet pas la castration, et qui est de l'ordre d'un « il n'existe pas de x tel que non phi de x ». On reconnaît l'emploi de la logique à l'œuvre dans les formules de la sexualité. Il se trouve, dit J.-A. Miller, que l'Homme aux loups n'est pas un névrosé comme les autres, et pour les difficultés qui en résultent, il rappelle comment Lacan pointe que

<sup>23</sup> Freud S., *op. cit.* p. 349.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>25</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 72, p. 83.

<sup>26</sup> *Ibid.*

Freud s'est trouvé en position de produire un « il existe un x tel que concerné par phi de x », formule phallique qui articule la castration et vient ainsi, par Freud, à la rencontre de l'Homme aux loups :

« Dans cette « initiative de Freud [...] nous pouvons reconnaître, dit Lacan, la subjectivation non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. C'est-à-dire que Freud a incarné, par cet acte, la question de la castration : cet acte est de suspension, et laisse non reconnus les problèmes posés, tout en actant de la séparation, de la castration. »<sup>27</sup>

Ce qui est non résolu se situe à partir de l'articulation de la *Verwerfung* fondamentale d'un côté, en tant qu'elle est recouverte par cette reconnaissance double – soit sur le mode de l'abomination de la castration, soit sur le mode de son acceptation, ce qui fait qu'on retrouve l'érotisme anal distribué en deux places. Et la question précise se déploie donc de repérer ce qui reste en dehors du signifiant.

– Ce point d'une extériorité du signifiant n'est pas acquis pour Lacan au début de son enseignement, puisqu'il l'a commencé par une théorie qui part de l'inconscient et de son interprétation, c'est-à-dire du sens, et qui se prolonge par le pari de la promotion du signifiant, là où il y avait sens.

Chez Freud, deux théories sont perceptibles :

- d'un côté la théorie neuronale et celle de l'instinct, de la pulsion, du développement,
- de l'autre celle de l'interprétation des rêves.

Ces deux versants de la découverte freudienne sont reformulés dans le « Rapport de Rome ». Il faut, en psychanalyse, séparer la théorie du déchiffrement de l'inconscient et la théorie des pulsions.

Le choix de l'*ego-psychologie*, à savoir que c'est sur la théorie des pulsions qu'il faut se régler, n'est pas celui de Lacan, qui parie lui sur l'interprétation. Et tout son effort sera de réécrire la théorie soi-disant instinctuelle de façon compatible avec les données de la relation à l'autre. Lacan parie en effet d'emblée sur l'effort d'élucidation de la psychanalyse en tant qu'elle existe, laquelle place la relation à l'autre au premier plan, avec ce qui s'articule de l'interprétation. C'est ensuite qu'il formule les questions autour du : « *pas-tout* » est signifiant et signifié. Ce qui était impensable pour le « Rapport de Rome », c'était ce qui ressortit à l'objet *a*. Ce qui était encore impensable, c'est cet objet, et aussi, la forclusion comme concept. Le trauma restait intégralement résorbable dans la chaîne signifiante, et la *Verwerfung* qui détermine un fait de langage, un élément signifiant en tant qu'il ne rentre plus dans le circuit, n'était dès lors pas repérable. C'est ainsi que, par exemple, le symptôme à ce moment-là s'attrape comme le signifiant d'un signifié refoulé, et l'on conçoit ainsi que la *Verwerfung* n'est pas pensable. Pour qu'elle soit pensable et repérable, il faut poser un élément qui ne soit pas susceptible d'être communiqué dans le langage. Ce sera la question de la jouissance qui vient faire pivot, et il y a dès lors une connexion entre reconnaître la forclusion dans sa radicalité et reconnaître l'existence d'une jouissance qui ne soit pas résorbable dans le circuit de la parole.

Reprenant alors L'Homme aux loups J.-A. Miller pointe que le chapitre central est bien celui de « érotisme anal et castration », le chapitre VI donc du compte-rendu des *Cinq psychanalyses*<sup>28</sup>. Là se trouvent étudiées les deux relations sexuelles de L'Homme aux loups : activité virile et passivité féminine, identification aux femmes. La castration, c'est la disjonction du pénis et du statut de l'être humain : cette castration, comme on l'a vu *il la rejeta (verwarf) et ne voulut rien savoir d'elle*, dit Freud. Au fond ce qui se noue dès lors ce sont les deux paradigmes que je tente d'extraire de cette lecture : celui de la ou des castrations, avec leurs distributions, et celui des réversions pulsionnelles, complexes, avec ses solutions alternées de passif/actif. J.-A. Miller va suivre ces questions pas à pas et tout au long de ses cours de DEA et, comme souvent à partir d'une visée très construite, terme à terme, et en prenant le soin de toujours focaliser les scansionnements décelables, marquées par les avancées et reprises de Lacan. En fait chacune des pages pourrait être reprise pour elle-même, au-delà de cette articulation des positions

<sup>27</sup> Lacan J., « Fonction et champ... », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 311.

<sup>28</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 72, p. 87 et Freud S., *op. cit.*, p. 378.

pulsionnelles et de la castration, au-delà même du cas. C'est au-delà, mais pour ce faire, c'est toujours articulé dans le plus fin détail. Prenons pour l'exemple, les assertions de J.-A. Miller :

« On a tendance à développer la théorie psychanalytique sur le mode de la certitude parce que l'acte, dans la pratique même de la psychanalyse, se fait dans l'élément de la certitude. L'interprétation est créatrice de ses effets. Interprétation et discussion sont deux positions tout à fait étrangères l'une à l'autre et ça se rapporte alors, presque naturellement, sur le style théorique. Il y a dans la théorie analytique, comme une obligation de style apophantique, c'est-à-dire de montrer le vrai. Le style de Lacan est certainement apophantique. Cela nous a conduits à de profonds aveuglements sur la lecture et l'interprétation de Lacan. On n'imagine plus maintenant à quel point la lecture était encombrée de la conviction que Lacan disait à peu près la même chose du début jusqu'à la fin. [...] Mais peut-être qu'entre l'apophantique [...] et le doute, il y place pour un troisième style intermédiaire et problématique, un style qui nous incite à faire retour sur la façon dont les problèmes sont posés. »<sup>29</sup>

Situons les différentes scansion des sept premières leçons du séminaire de DEA :

À partir du point où nous en sommes d'abord nous allons trouver posée la question de la paranoïa (p. 88) ; puis celle de la causalité différentielle, autour de la forclusion (p. 90) ; la situation du voile imaginaire sur le symbolique et le sujet ; de l'être une femme (p. 94) ; puis reprise de la castration et de la signification phallique (p. 95) ; et enfin, la discussion clinique qui porte sur le phallus et le père (p. 99) ; et d'arriver enfin à la multiplicité des pères. Avant de revenir sur la question qui nous occupe, allons au second volume n° 73 :

J.-A. Miller<sup>30</sup> avance que Lacan, dans le Séminaire XI, met en relief la fonction du regard dans L'Homme aux loups, avec le trait qui s'y trouve souligné, celui de la passivité<sup>31</sup>. De ce point de vue, il s'agit de repérer que cette passivité est foncière, et se trouve sans doute déjà marquée avant son renversement temporaire lors la scène avec Groucha : en effet, Freud pointe que dans la scène première, avec sa sœur, c'est elle qui est active, et lui passif<sup>32</sup> : « La séduction par sa sœur semble l'avoir contraint à un rôle passif et lui avoir donné un objectif sexuel passif ». Cela débouche sur le fait qu'il regarde, justement, qu'il devient actif, mais pourtant ce trait ne se maintient pas. J.-A. Miller dénote la dimension structurale de ce trait pulsionnel de passivité chez L'Homme aux loups<sup>33</sup>. Notons son étonnement quand il nous indique comment le compte-rendu de Freud est construit selon une logique bizarre : au fur et à mesure de la progression de son exposé, il revient, rajoute, adjoint de nouvelles données cliniques qui épaississent des données antérieures déjà abordées. À la fin du chapitre VIII, on apprend un trait d'activité sexuelle précoce qui se situe avant la scène de séduction de sa sœur<sup>34</sup>, et avant la reconstruction de la scène primitive, du coït parental<sup>35</sup>.

Comme ces trois scènes se distribuent dans la séquence passif-actif-passif, et que la question de la chronologie de ces reversions est importante chez Freud, eh bien on y perd en effet son latin ! La raison se déconcerte. On trouve en effet ce passage :

« La séduction par sa sœur semble l'avoir contraint à un rôle passif et lui avoir donné un objectif sexuel passif il passe alors de la position passive vis-à-vis de la femme à la position passive vis-à-vis de l'homme, tout en renouant avec une phase antérieure et spontanée de son développement »<sup>36</sup>...

<sup>29</sup> Miller J.-A., n° 72, p. 97.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>31</sup> *Ibid.*, n° 73, p. 64.

<sup>32</sup> Freud S., *op. cit.*, p. 335-341.

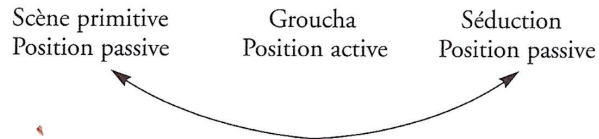
<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 357.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 341.

Il ne manque que la scène avec Groucha donc, la bonne, lors de laquelle, la voyant frotter le plancher, il urina sur le plancher, tentative de séduction donc, par identification avec le père lors de la scène primitive. J.-A. Miller résume l'ensemble en un tableau<sup>37</sup> :



Ces reversions se déterminent d'abord d'un trait fondamental, celui de l'image : pensons au rêve des loups, à la scène primitive, au spectacle de la bonne. L'opérateur ensuite, le père, et, toujours remaniée, la question de la castration ; et enfin cette traduction en terme d'activité-passivité, mais aussi de l'humeur, avec la question de la religiosité et de l'angoisse : *Angst*.

Aussi faut-il pointer ce que Lacan amène : en premier lieu à propos de l'Homme aux loups dans le Séminaire XI, c'est le Réel<sup>38</sup>, avec, par rapport à Freud un changement de statut de ce réel : Freud le traquait dans le réel des faits, des faits biographiques. Lacan met lui en valeur le réel de l'objet *a*, bien qu'il n'ait pas encore dégagé ce statut de l'objet. Là où Freud, partant du rêve, traquait le réel d'une scène originaire, Lacan dénote les choses dans la problématique du fantasme et du réel. Ainsi, d'une certaine manière il simplifie et resserre la somme des problèmes qui se posent à Freud, à partir de sa propre conception.

Que faut-il pour dégager cette valeur du réel dans ce statut lacanien ? Il faut justement avoir d'abord dégagé une élaboration préalable du symbolique<sup>39</sup> – statut qui précisément fait défaut à Freud : point de R.S.I. là – et même si Freud cherche toujours à départager des plans de rectification subjective chez L'Homme aux loups, il le fait en invoquant les registres consécutifs de maturation pulsionnelle archaïque, infantile ou mature. Avec Lacan, le clivage du fantasme et du réel, le réel à l'intérieur du fantasme, permet de simplifier de manière probante les choses là où autrement l'on est condamné à une reconstruction passionnée des faits, bruts. Tout cela s'illustre particulièrement avec les problèmes que pose la castration, les castrations faut-il préciser, les trois castrations.

La première castration correspond à la séduction, la seconde au rêve des loups, la troisième à l'établissement de la sublimation religieuse. Chacune de ces castrations est pour le sujet l'occasion d'une rectification via une régression, – vocabulaire ici freudien : la première, une régression au stade anal, la seconde au stade oral, la dernière, dit J.-A. Miller, c'est celle qui remet les pendules à l'heure. Si elle était accomplie, elle mettrait le sujet à l'heure du génital, pour reprendre encore la précession des maturations pulsionnelles freudiennes<sup>40</sup>. Il faut alors ordonner ces trois castrations selon une autre logique :

Pour les deux premières, Freud propose donc des formules :

- Pour la première, c'est la pensée de la castration, mais sans la croyance dans la castration : *Gedanke ohne Glaube*. C'est ce qui permet de la dénoter comme castration imaginaire ;
- La seconde castration est atteinte dans le rêve où le sujet est convaincu que la femme est châtrée, dans la réactivation de la scène primitive, correspond donc à un *Gedanke* plus un *Glaube* : à la pensée donc, à laquelle s'adjoint un croire, une conviction.
- En un c'était une possibilité,
- En deux la conviction de la réalité,
- En trois, la castration symbolique, celle que Freud appelle de ses vœux.

<sup>37</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 73, p. 65.

<sup>38</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux...*, Seuil, 1973, p. 65.

<sup>39</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, n° 73 p. 66.

<sup>40</sup> Miller J.-A., n° 73, p. 66-67.

Donc trois étages, et par là même, trois registres de la castration. La première castration est imaginaire, la seconde est réelle. Cela signifierait donc que la troisième, celle que Freud appelle de ses vœux, est symbolique, par une assomption du symbole, qui apparaît dans le style d'un « tu seras un homme, mon fils ». C'est ainsi ce qui apparaît comme une promesse symbolique : différente de la possibilité de la castration ou de la conviction de sa réalité ; elle est un engagement sur l'avenir, qui est toujours différent de ce que l'on peut constater comme étant le réel. Assomption veut dire ici promesse, foi accordée.

En 1 « pensée sans croyance » possibilité même de la castration : Imaginaire

En 2 « pensée et croyance », conviction de la réalité de la castration : Réelle

En 3 c'est l'assomption du symbole : Symbolique

Voilà trois catégorisations, R.S.I., que J.-A. Miller propose pour ordonner ces trois registres. Il reste alors, dans cette restriction drastique que je fais subir à son texte, à articuler la question des réversions pulsionnelles, dont j'ai évoqué qu'elles se déterminent finement à cette logique de la castration.

Dans la suite de ses leçons, J.-A. Miller va reprendre la question de la jouissance et de l'identification, dont on voit bien qu'elle est centrale<sup>41</sup> ; puis l'érotisme anal, la question de l'argent, et la question donc du refoulement et de la forclusion<sup>42</sup>, de la contradiction freudienne<sup>43</sup>, et la forclusion lacanienne, pour clôturer son séminaire, dans une reprise encore de cette question du refoulement et de la forclusion, qui m'a servi tout à l'heure pour introduire mon propos. Il détaillera ensuite la question de l'Homme aux loups dans *Inhibition, symptôme, angoisse*. Entre temps, il aura produit un tableau complet<sup>44</sup> qui articule d'abord les trois temps ou modes de la castration : K1 K2 et K3, puis les registres, IRS, les positions subjectives dans la jouissance, et les modalités de la répression, de l'opposition, du comportement et de l'attitude de l'Homme aux loups.

Au regard du temps imparti, et du fait que je n'ai cherché à extraire que la question de la castration et des modalités pulsionnelles réversibles de L'Homme aux loups, nous concluons sur ce manque-là, revendiqué et proposé comme un invitation à relire ces numéros 72 et 73 de la *Cause freudienne*.

Castration		Registre	Position de jouissance	Répression	Opposition	Comportement	Attitude	
K1	<i>Gedanke - Glaube</i>	possibilité	imaginaire - $\varphi$	passivité	inversion	<i>Selbstgefühl</i> viril	sadique	masochiste
K2	<i>Gedanke + Glaube</i>	conviction de la réalité	réel $\Pi$	homosexualité	refoulement	libido génitale narcissique (angoisse de castration)	phobique	masochisme féminin
K3		assomption symbolique	symbolique $\Phi$	Religion Grans intérêts de l'humanité	sublimation		obsessionnel	christique masculine

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 76.



# Du Président Schreber à James Joyce

Pierre-Gilles Guéguen

Dans l'enseignement de Lacan, excepté le cas Aimé exposé dans sa thèse, nous avons essentiellement affaire à deux grands cas de psychose :

Celui du Président Schreber, connu à travers ses Mémoires ainsi qu'à travers le commentaire de Freud. Il s'agit d'un cas de paraphrénie avec une prédominance paranoïde, des moments féconds et une restauration des capacités intellectuelles. Un persécuteur y est désigné en la personne de son médecin, le Docteur Fleschig.

Celui de Joyce, une psychose schizophrénique sous-jacente qui n'a jamais décompensé et dont les modalités d'autotraitement par l'écriture a été au centre de l'intérêt de Lacan.

Avec ces deux cas on a deux piliers casuistiques de son enseignement, très éloignés dans le temps, puisque le premier date de 1955, et le second de 1973. Mais le juriste et l'écrivain ont en commun de n'avoir pas été analysés : Freud a étudié le cas Schreber à partir de ses Mémoires et Joyce a toujours décliné les possibilités d'analyse

La reprise du cas Schreber de Freud, correspond au moment où Lacan faisait valoir la prédominance du symbolique sur l'imaginaire, et aussi celui d'un certain structuralisme. La vulgate lacanienne a d'ailleurs retenu cela comme l'essentiel de l'enseignement de Lacan en oubliant comment cela avait évolué. Car le séminaire sur Joyce au contraire, correspond au moment où Lacan faisait valoir non la prédominance du symbolique, essentielle dans l'approche structuraliste, mais l'équivalence des trois registres R.S.I.

L'intérêt de Lacan pour la schizophrénie en tant que telle apparaît tardivement dans son oeuvre. La première référence, en 1973, se trouve dans « L'étourdit »<sup>1</sup> :

« L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel...

...de ce réel : qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci du fait qu'un animal a stabitat qu'est le langage, que d'habiter c'est aussi bien ce qui pour son corps fait organe, - organe qui, pour ainsi lui ex-sister, le détermine de sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve. »

On a là une référence très précise à Deleuze et Guattari, avec le concept du « corps sans organe »<sup>2</sup>. Lacan ne fait pas sienne cette thèse : le corps n'est pas sans organe. Le cas Joyce est en

<sup>1</sup> Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 474.

<sup>2</sup> Le corps-sans-organe est un concept développé par les philosophes français Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *L'Anti-Edipe* et *Mille plateaux*. G. Deleuze en avait déjà dit quelques mots dans *Logique du sens*, en 1969. Cependant, l'expression de « corps sans organes » a tout d'abord été formulée par le poète français Antonin Artaud.

quelque sorte une réponse à Deleuze et Guattari. Lacan tient bon sur ses propres positions : l'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, et c'est à prendre cas par cas ; et ce qui fait organe c'est d'habiter le langage comme l'indique la citation de *L'étourdit* :

« C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans autres organes, et que leur fonction à chacun, lui fait problème, - ce dont le dit schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi. »

Référons-nous à l'article « Clinique ironique »<sup>3</sup> dans la revue de la *Cause freudienne* n° 23, « L'énigme et la psychose ».

« Sans le secours d'un discours établi », ne veut pas dire que le schizophrène n'a pas accès au langage, mais que pour lui le langage est réel comme le souligne Jacques-Alain Miller : « [le schizophrène] est le seul sujet à ne pas se défendre du réel au moyen du symbolique. [...] Il ne se défend pas du réel par le langage, parce que pour lui le symbolique est réel. »<sup>4</sup>

C'est aussi ce que Lacan a illustré avec le cas de Joyce lequel fait usage du symbolique pour faire pièce à un trou qui ne se situe pas dans le symbolique mais dans l'imaginaire du corps.

On trouve une autre allusion cryptée à Deleuze et Guattari dans les *Autres écrits* :

« Plus heureux que Freud qui, pour en aborder la structure, a dû recourir à l'épave des Mémoires d'un défunt, c'est d'une reprise de ma parole que naît mon Schreber (et même ici biprésident, aigle à deux têtes) ».

Son Schreber à lui, c'est l'aigle à deux têtes, Félix Guattari et Gilles Deleuze, dans leur ouvrage qui se veut critique par rapport à Lacan : *L'antioedipe*<sup>5</sup>.

Soulignons que le Séminaire XXIII n'annule en rien les trouvailles de Lacan depuis le Séminaire III et depuis celles qui figurent dans la « Question préliminaire... », mais elles en font un cas de figure parmi d'autres.

D'abord, dans « D'une Question préliminaire... », Lacan souligne que la condition du sujet, psychose ou névrose, ou « normal », dépend principalement de son inscription dans un système symbolique transcendant. Lacan l'appelle « le grand Autre » et le fait équivaloir au lieu du signifiant ; – à d'autres moments il dit « c'est le langage ». Il y a un certain forçage de Lacan à cette époque pour faire entrer l'ensemble de sa théorie dans le moule structuraliste qui est un instrument puissant, utile, pour dégager la psychanalyse de ses relents psychologiques. Le structuralisme, on s'en sert pour montrer que la psychanalyse n'est pas une psychologie existentielle. Elle est fondée sur des catégories qui tiennent à la logique du signifiant. Et c'est la fameuse phrase de Lacan qui va faire slogan : « l'inconscient est structuré comme un langage »<sup>6</sup>. Dire que « c'est structuré comme... » ce n'est pas tout à fait dire « c'est un langage ».

Deuxième point central à l'époque de la « Question préliminaire » : la loi du père sépare le sujet de la jouissance de la mère : « Pour que la psychose se déclenche il faut que le Nom-du-Père, *Verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. »<sup>7</sup> À cette époque, parmi tous les signifiants, le Nom-du-Père est central. On en retrouve l'origine dans un commentaire de Lacan à propos de l'oubli des noms propres, avec Signorelli, scansion entre Freud et l'importance du Nom-du-Père dans le catholicisme. C'est ainsi qu'apparaît tardivement, dans le Séminaire III, *Les psychoses*, ce qui deviendra ce concept fondamental de Nom-du-Père.

<sup>3</sup> Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne* n° 23, février 1993, p. 7-13.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 474.

<sup>7</sup> Lacan J., « Question préliminaire... », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 577.



En conséquence le statut du sujet, névrose, psychose, normalité dépend de l'Autre, du signifiant, du symbolique... et si quelque chose à ce niveau est forclus, des effets se constatent en terme de décompensation.

Il faut souligner que ces effets, Lacan les situe presque uniquement dans l'interlocution. Les effets de la psychose se remarquent parce qu'ils déconstruisent, cassent l'interlocution, et qu'ils rendent le sujet délirant, hors-discours.

Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile de dire qui est délirant et qui ne l'est pas. Des délires sont de plus en plus socialement acceptés... Il y en a des échos dans le langage commun, « se faire un délire » par exemple dans le langage des ados.

Lacan précise que le délire est tel en tant qu'il a des effets irruptifs, invasifs dans l'interlocution. Cela se glisse dans la parole, comme le lapsus chez le névrosé. Simple dérapage souvent, mais avec aussi des effets dramatiques parfois...

Ce que Lacan remarque dans le délire de Schreber ce sont les effets de disruption, accros dans les mécanismes du langage qui se manifestent en dépit de toute volonté consciente du sujet.

Dans la psychose paranoïaque, c'est toute l'articulation signifiante qui est touchée car dans l'autre se réfugie toute la jouissance.

Dans la névrose, comme J.-A. Miller le souligne dans « Clinique ironique », le sujet fait exister un autre pour pouvoir lui faire supporter le petit *a* de jouissance qui est le sien et se construit le sujet supposé savoir.

Dans la schizophrénie, l'autre est réel et le sujet prend cet autre au pied de la lettre. La fonction pacificatrice de l'ego est difficile à faire tenir.

Par exemple dans le Président Schreber, dans la « Question préliminaire... », Lacan fait valoir un certain nombre de mécanismes, de phénomènes qui tous ont trait à l'articulation signifiante : les paroles imposées, l'effort de réplique, le miracle de hurlement, l'appel au secours... Le Président Schreber a d'ailleurs lui-même repéré ces phénomènes... la certitude d'entendre des bruits qui lui sont adressés dans les pièces voisines, renvoyant à la signification personnelle, les bruissements de paroles... l'invention d'une langue fondamentale à laquelle il est contraint...

L'inconscient étant structuré comme un langage c'est donc d'abord au niveau de l'interlocution que les phénomènes psychotiques sont décelés. Secondairement, ils ont des effets imaginaires, corrélatif d'une cascade de remaniements que Lacan considère comme d'abord signifiants. On peut se référer au schéma de la p. 571 qui met en évidence  $P_0$  et  $\phi_0$ .

Ces effets imaginaires ce sont par exemple le transexualisme privé du Président Schreber, la sensation d'intrusion corporelle de Dieu par les nerfs, la mission de régénération de l'humanité dont il se croit le porteur. On voit là une certaine difficulté pour Lacan, avec des phénomènes de corps qui sont mis sous le registre du remaniement du signifiant. Cependant il parvient à faire tenir sa construction en considérant que, l'autre c'est le corps, c'est l'autre qui nous donne un corps<sup>8</sup>.

Il s'ensuit des effets non négligeables, ce que Lacan appelle la mort du sujet, « le désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie », ou ce qu'il évoque par le meurtre d'âme quand le langage devient extérieur au sujet.

Or Lacan se montrera insatisfait de sa construction, aussi robuste qu'elle puisse être. Il lui faut aller vers plus de précision clinique et c'est ce que le cas de Joyce va démontrer. Lacan avait un peu forcé la note pour faire entrer dans son structuralisme des phénomènes qui touchent au corps. Il s'en rend bien compte et quand on lit attentivement la « Question préliminaire... », on voit que Lacan souligne que l'intrusion divine c'est pour Schreber *le parler des nerfs*. Ou bien, à un

---

<sup>8</sup> Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, 2006, p. 403-447.

autre moment, à propos des hallucinations de Schreber, les oiseaux, les oies blanches... Lacan dit, c'est signifiant parce que ce sont les rapports de la créature et de Dieu.

Le commentaire de J.-A. Miller du cas Schreber nous permet d'apercevoir ces difficultés. Le cas Schreber n'est pas une paranoïa pure, sans délire. Il y a un postulat paranoïaque certes, mais aussi un autre jouisseur plus difficile à faire entrer dans le schéma structuraliste

J.-A. Miller dans son article « Biologie lacanienne »<sup>9</sup> montre que ce qui est éliminé dans la démonstration de Lacan par rapport à Schreber reparait comme un fort-da de jouissance que le Président Schreber accomplit pour se soutenir à partir de ce qui est pour lui essentiel, le retour de la jouissance de l'autre dans son corps et le moment où la jouissance de l'autre se retire de son corps. Et à partir de ça il y a un mécanisme d'auto-traitement de la jouissance par l'autre du signifiant. C'est ce qui est opérant pour Schreber et avec cette description de ces retours et éloignements de la jouissance qui font penser à la manière dont les mystiques, même si ce n'est pas ce dont il s'agit dans le cas Schreber, peuvent décrire le rapport à Dieu, l'éloignement et le rapprochement de dieu, l'abandon ou la transfiguration etc. C'est ainsi, dit J.-A. Miller que le Président Schreber réussit à retrouver un état apaisé dans son rapport à l'autre et au savoir

Venons-en maintenant au fait que dix-huit ans plus tard, Lacan, avec la collaboration de Jacques Aubert, s'intéresse à la lecture de Joyce.

Joyce est un personnage d'exception, il n'a jamais eu affaire à la psychanalyse, c'est un personnage excentrique, au delà des convenances bourgeoises mais que tolérait bien le monde anglo-saxon comme en témoigne l'ouvrage *Les excentriques anglais*<sup>10</sup>. Et puis Joyce était un artiste, un écrivain, un poète, ce qui autorise une certaine indulgence sociale qu'on trouve toujours actuellement pour les rockers ou les artistes maudits... Une permissivité existe dans la société anglo-saxonne pour ces sujets-là. Joyce n'a pas été un artiste maudit, mais il restait indifférent aux conventions. D'ailleurs, Lacan ne prononce jamais le terme de folie à propos de Joyce, et si J.-A. Miller a intitulé un chapitre du Séminaire XXIII, *Joyce était-il fou ?*, c'est avec un point d'interrogation.

Que Joyce soit psychotique n'est apparu à ses contemporains que très tardivement. Catherine Millot a fait valoir que dans les épiphanies de Joyce, sans doute, dans ses oeuvres de jeunesse il y avait une certaine incohérence, mais, pour ma part je trouve ces petites pièces assez proche de la fantaisie des nursery rhymes...

Lacan en relève une, celle de la mort du renard dans le Séminaire XXIII, qui effectivement est un peu décousue. Les débuts littéraire de Joyce ont été très classiques : *Dubliners*, *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Et surtout *Ulysse* qui a été la matrice de tous les grands romans du XX<sup>e</sup> siècle, de Faulkner à Dos Passos. Évidemment, avec *Finnegans wake*... c'est autre chose... on s'y casse la tête... Mais finalement, c'est avec ce roman indéchiffrable que Joyce a réussi à se faire un nom, chose qui était essentielle pour lui.

Avec Joyce, nous avons une illustration que le Nom-du-Père n'existe pas comme clé de voûte de l'architecture symbolique, ou en tout cas, n'existe pas pour faire tenir ensemble les registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Lacan va signaler très tôt que le Nom-du-Père chez le névrosé est altéré, que chez le psychotique il est forclos (Schreber), et plus il avancera dans son enseignement, plus il va montrer que la catégorie du normal œdipien est, dans sa pureté, introuvable.

Il est important par conséquent, de relever que dans le Séminaire XXIII, chapitre X<sup>11</sup>, figure un terme de Lacan difficile à interpréter : c'est le terme de *Verwerfung* de fait : « N'y a t-il pas quelque chose comme une compensation de cette démission paternelle, de cette *Verwerfung* de fait, dans le

<sup>9</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne* n° 44, février 2000, p. 7-59, et en particulier la partie intitulée « Le corps schreberien », p. 52-59.

<sup>10</sup> Strachey L., *Cinq excentriques anglais*, Le Promeneur, 1992.

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, p. 89.

fait que Joyce se soit senti impérieusement *appelé* ? C'est le mot qui résulte d'un tas de choses dans ce qu'il a écrit. »

Lacan évoque la *Verwerfung* de fait, comme s'il y avait une *Verwerfung* de droit, c'est-à-dire la *Verwerfung* « classique » qui met le trou dans le symbolique à l'origine de toutes les décompensations imaginaires et de tout dénouage avec le réel ; et une *Verwerfung* de fait qui est tout à fait autre chose, et qu'on aurait tendance avec Lacan à placer dans l'imaginaire du corps.

J.-A. Miller me semble être d'accord avec cette idée que, en effet, ce terme sous la plume de Lacan n'est pas venu par hasard et qu'en particulier, dans le Séminaire sur Joyce, Lacan insistait pour dire que Joyce, bien qu'ayant eu un père qui s'était suffisamment occupé de lui pour le mettre chez les Jésuites, à *Trinity college* etc., la métaphore paternelle n'avait pas fonctionné. Donc la carence se trouve être à situer en un point de rupture du noeud R.S.I. qui ne se trouverait pas dans le registre symbolique

Dans ce passage du Séminaire Lacan souligne le fait qu'il y aurait eu pour Joyce une « carence paternelle ». Or l'expression « carence paternelle », est un terme plutôt ipéiste que Lacan avait lui-même dénoncé. L'important était de savoir si le désir de la mère pour le père était inscrit ds le symbolique pour l'enfant, que le père ait été présent ou non.

Plus on avance dans l'enseignement de Lacan, et précisément dans le Séminaire XXIII, puis dans R.S.I, ce qui est important n'est pas tant que le Nom-du-Père soit inscrit ds le symbolique, mais qu'il y ait de la part du père pour l'enfant, un traitement particularisé. Et, de ce fait, comme Miller le signalait récemment, à la fin de l'enseignement de Lacan il faut regarder les pères un par un plutôt que de penser qu'il y a une fonction symbolique qui peut se transmettre automatiquement. C'est la leçon que Lacan lui-même a suivi depuis qu'il a dit qu'il y avait pluralisation des Noms-du-Père. Ce n'est plus seulement une pluralisation, mais chaque père est à considérer un par un.

Dans le cas de Joyce, la forclusion prend sa source dans l'imaginaire du corps et se répercute secondairement dans le symbolique à l'inverse du schéma classique. C'est pourquoi Lacan donne à l'épisode de la raclée de Joyce une valeur tout à fait fondamentale :

« Pour ce qui est de Joyce, j'aurais pu vous lire une confidence qu'il nous fait dans le *Portrait of the Artist as a Young Man*.

À propos de Tennyson, de Byron, de choses se référant à des poètes, il s'est trouvé des camarades pour le ficeler à une barrière en fil de fer barbelé, et lui donner, à lui, James Joyce, une raclée. Le camarade qui dirigeait toute l'aventure était un nommé Héron, terme qui n'est pas indifférent, puisque c'est *l'éron*. Ce Héron l'a donc battu pendant un certain temps, aidé de quelques autres camarades. Après l'aventure, Joyce s'interroge sur ce qui a fait que, passé la chose, il ne lui en voulait pas »...

On attendait là un affect immédiat de haine, de vengeance ou de fureur qui ne vient pas...

« Il s'exprime alors d'une façon très pertinente, comme on peut l'attendre de lui, je veux dire qu'il métaphorise son rapport à son corps. Il constate que toute l'affaire s'est évacuée, *comme une pelure*, dit-il.

Qu'est-ce que cela nous indique ? – sinon quelque chose qui concerne chez Joyce le rapport au corps, rapport déjà si imparfait chez tous les êtres humains. »<sup>12</sup>

Là il y a un raccourci extrêmement intéressant qui s'accompagne d'une note de J.-A. Miller qui renvoie à Freud dans *Pulsion et destins des pulsions* – c'est la note § 17 sur l'*Unerkann*<sup>13</sup>.

Freud y fait référence dans *L'Interprétation des rêves*, au chapitre VII quand il décrit conscient, préconscient, inconscient... qui correspond au ça et désigne les pulsions et Freud précise qu'il y a beaucoup de pulsionnel dans notre corps que nous ne connaissons jamais. « Lacan traduit

<sup>12</sup> *Ibid.*, 148-149.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 238.

l'*Unerkannt* par le « non reconnu ». Il l'identifie à ce que Freud nomme l'*Urverdrängt*, le refoulé primordial ou originaire, où il voit « un noeud dans le dicible » comparable au trou dans la pulsion. »<sup>14</sup>

« Qu'est-ce qui sait ce qui se passe dans son corps ? C'est là quelque chose d'extraordinairement suggestif. C'est même pour certains le sens qu'ils donnent à l'inconscient. Pourtant, s'il y a quelque chose que j'ai depuis l'origine articulé avec soin, c'est que l'inconscient n'a rien à faire avec le fait qu'on ignore des tas de choses quant à son propre corps. Quant à ce qu'on sait, c'est d'une tout autre nature. On sait des choses qui relèvent du signifiant. »<sup>15</sup>

En 1986, à son Séminaire de DEA, J.-A. Miller systématisait différentes indications de Lacan allant dans ce sens sous le terme de « forclusion généralisée » en référence au fait qu'il y a pour chacun quelque chose qu'il ne sait pas, soit un trou dans le savoir. Soit l'Autre est habité d'un savoir qui s'impose et c'est la paranoïa, soit l'autre est réduit au réel du langage et le corps ne tient pas, soit il faut faire exister l'autre par le sujet supposé savoir et y loger le prélèvement de jouissance nécessaire que nous appelons l'objet *a* et qui est un semblant entre réel et symbolique, pour obtenir le type de défense du névrosé. Voici comment, à partir de Joyce, et à partir de Freud, on peut saisir la validité de la théorie de la forclusion généralisée.

En tout cas pour Joyce, ce qui est tombé comme une pelure, il trouve le moyen de le compenser, de le stabiliser dans le symbolique en se forgeant un nom, en devenant l'écrivain qui fera travailler plusieurs générations d'universitaires et aussi dans son rapport si particulier à Nora.

Colette Soler notait dans un article ancien à propos de la femme de Nora, d'abord que Joyce avait sa femme, la sienne, qui était une extension de lui-même, et avait avec elle un rapport spéculaire spécial. Elle commentait aussi la notation de Lacan par rapport « de doigt de gant », ça se retourne, comme en miroir, il y a une non-symétrie.

À Montpellier récemment, Carole Dewambrechies évoquait aussi le fait que pour Joyce, Nora était nécessaire, un peu comme un miroir. Joyce raconte comment il était important pour lui d'avoir, quand il écrivait, Nora à côté de lui, scène très symptomatique du rapport à l'autre à travers l'imaginaire du corps et de l'avoir. Elle soulignait qu'il y avait là un des moyens que Joyce avait trouvé pour faire tenir sa psychose sans qu'elle se déclenche.

Dans la discussion J.-A. Miller proposait d'y voir un mécanisme de sublimation, escabeau pour se voir aimable dans l'autre.

Il évoquait à propos du couple Joyce-Nora un lien fusionnel, un cordon non coupé, et le fait que Joyce avait besoin d'un autre corps vivant pour tenir lieu de l'opération du stade du miroir inexistante pour lui.

Entre ces deux cas, on peut voir comment Lacan a répondu au défi de son temps et en même temps, comment il a fait évoluer son enseignement qui a ouvert la voie au concept nouveau de psychose ordinaire et aux concepts de branchement-débranchement, en complète cohérence avec, d'une part l'ensemble de son enseignement, et, d'autre part avec le mouvement de la société.

<sup>14</sup>Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », Note § 17, in *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, p. 238-239.

<sup>15</sup>Lacan J., *op. cit.*, p. 149.